

PAUL

RAINVILLE

“TIBI”

CARNET

- DE -

SANATORIUM

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE SOIXANTE-ET-
QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE
TEINTE, NUMEROTES DE 1 A 75 ET SIGNES PAR
L'AUTEUR.



84578

Avant - Propos

*TUBERCULOSE!..... TUBERCULEUX!.....
SANATORIUM!..... sont de bien grands mots;
alors ceux du "métier" coupent court.*

*Les Anglais ont fait de "tuberculosis" T. B. —
ça se prononce "TIBI". Chez nous, on a fait de
même, et la tuberculose est devenue "la Tibi";
un tuberculeux, "un Tibi" et le Sanatorium, le
Sanne ou San tout court. Dans le langage cou-
rant, c'est plus facile à dire, et aussi à écrire.*

*Dans ce travail, l'auteur a voulu montrer la
réaction provoquée par une attaque subite, sous
forme hémorragique, nécessitant un changement
complet de vie du jour au lendemain.*

*Comment vivent les patients au sanatorium?
A quoi pensent-ils pendant les mois, les années
de cure, couchés sur un portique?*

*Quels sont leurs amusements, leurs distractions,
leurs récréations?*

Que vaut l'épreuve pour une retrempe du caractère?

Que vaut cette espèce de "retraite fermée" que constitue un long séjour dans un sanatorium, non seulement pour la réfection des tissus et des forces, mais aussi pour le relèvement du moral?

Voilà ce que l'auteur a essayé d'indiquer dans ce carnet qui représente deux ans de vie sanatoriale, réelle et vécue, mais où le lecteur est prié de ne pas voir un récit purement historique et documentaire d'où serait exclue toute imagination.

Quand on se voit atteint de la Tibi, il ne faut pas se décourager : c'est donner plus de prise au

mal. Et quel tort de croire que la Tibi est incurable et que lorsqu'on en est frappé, il ne reste plus qu'à mourir lentement! La Tibi se guérit, mais il faut prendre les grands moyens dès le début :

1° La cure d'air et de repos en milieu favorable.

2° Demeurer dans cette cure aussi longtemps que le médecin le conseillera.

L'auteur a voulu démontrer aussi que le San n'est pas le lieu épouvantable que l'on imagine malheureusement trop souvent. Au contraire, la cure hygiéno-diététique appliquée dans un sanatorium est, en général, plus agréable que la cure à domicile.

C'est un tort aussi de penser que le San est le lieu où l'on va mourir; c'est bien plutôt un lieu de renaissance.

Evidemment, on meurt de la Tibi au San comme ailleurs et l'auteur a vu partir, en deux ans, beaucoup de patients dans la "Boîte". Mais il ne faut pas oublier que nombre de patients "parlent" parce qu'ils ont commencé la lutte trop tard, ou qu'ils ont attendu trop longtemps pour entrer au Sanatorium.

Cependant, la statistique de mortalité est en baisse chez-nous.

L'honorable Athanase David, Secrétaire de la Province de Québec, déclare dans son beau livre "EN MARGE DE LA POLITIQUE", qu'en 1901, les décès par la tuberculose, étaient de 180 par cent mille de population; ils sont tombés à 123 en 1921, et à 98 en 1933.

Progrès remarquable en trente ans, mais la proportion est encore effrayante quand on compare ce taux de la mortalité de la Province de Québec, à celui du Canada pris dans son ensemble, soit 67.9 décès par cent mille de population, et

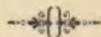
surtout aux taux de la Nouvelle-Zélande, l'Union Sud-Africaine, l'Australie, les Etats-Unis, la Hollande, le Danemark, l'Allemagne et l'Angleterre, qui accusent des taux de mortalité variant de 42.2 à 83.7 décès par cent mille de population.

Nous pouvons toutefois nous consoler en considérant notre taux de 98 en regard de ceux de la France : 152; de la Suède : 116; et de la Norvège : 136 décès par cent mille de population.

Nous sommes donc en progrès, mais ce progrès sera encore plus marqué si le patient, le "TIBI", se souvient toujours que les deux armes de combat les plus précieuses, et qu'il est le seul à pouvoir manier lui-même sont la PATIENCE et la PRUDENCE, les deux vertus capitales du TIBI.

Ce livre apporterait-il l'espérance à ceux qui souffrent de ce mal, à leurs parents, à leurs amis, l'auteur en éprouverait un grand bonheur.....

“A ma femme, dont le dévouement dans l'épreuve et la séparation a été sans bornes; à mes enfants qui ont supporté le fardeau valeureusement et m'ont aidé de leurs prières et de leur sourire; à mes médecins, et mes gardes-malades qui ont été les artisans de la recouvrance; aux protecteurs et amis qui ne m'ont pas abandonné dans la peine et m'ont aidé dans le rétablissement, de tout coeur, je dédie ce livre.....”



— I —

Le coup de massue

Une chose comme celle-là vous hébète toujours un peu; c'est un coup d'assommoir qui vous tombe sur la nuque, on ne sait d'où. On se croit en bon état, et, tout d'un coup, on est fauché.

Je montais la Grande Allée à Québec; devant la Croix du Sacrifice, érigée en mémoire des Morts de la Grande Guerre, un flot de sang m'est monté à la bouche. C'était le 2 novembre, 1929 : Jour des Morts. — Croix du Sacrifice! — Symbolique!

Nous allions jouer le “squash”, mon vieil ami Onésime Gagnon et moi.

Vous connaissez le jeu? Oui? non? Ca n'a pas d'importance. J'avais en main deux belles raquettes neuves; ce que nous nous en propositions pour cet après-midi-là!

Le spécialiste tâte, palpe, ausculte, prend une radiographie, me regarde longuement de son air

professionnel, se demandant sans doute comment me porter le coup sans trop me démolir.

Dans un cas pareil, avec un peu d'expérience et de courage, il est facile d'établir soi-même son propre diagnostic : infiltration, infection, lésion tuberculeuse ?

C'était ça : infiltration du sommet droit, sans plus !

"Faites vous conduire chez-vous; ne bougez pas; sucez de la glace; prenez ceci, et ça; ne vous en faites pas; rien de grave; vous n'êtes pas contagieux, l'examen microscopique sera négatif; dans quelques semaines, quatre au plus, vous serez sur pied."

Ah! ces médecins! Quatre semaines! Comme ils savent mentir avec sympathie!

Pas contagieux! c'est une fiche de consolation, surtout dans une société qui a la phobie du microbe.

Maintenant, il s'agit de "s'organiser." L'ancienne vie, et le type d'avant le Jour des Morts 1929, sont morts. Vous ne vous faites par idée du chambardement... Les distractions, le tennis, le squash, tous les sports, finis... Ca, c'est peu de chose. Il en est d'autrement plus graves; pour le moment, n'y pensons pas.

Il faut annoncer la nouvelle à ma femme, et savoir mentir avec autant d'aplomb et de sym

pathie que le médecin; mais, est-il possible de mentir à une femme, à sa femme surtout, avec aplomb ?

Elle est crâne ma femme, aussi crâne que le docteur :

"Quoi, un peu de sang que tu craches? Bah! ce n'est rien. Tu es fort comme un Ture! Tu en as vu bien d'autres... et tu vas voir si je vais bien te soigner..."

Merci!... car pour le moment, le Ture est bien faible...

Installons nous au lit. Le docteur a parlé de cure. Après avoir passé par le Sanatorium, je saurai ce que signifie cette grande institution appelée la *CURE*. Le médecin a dit quatre semaines; naturellement ça veut dire quatre mois. Ce mensonge psychologique me stimule; je sais que ce n'est pas vrai, mais je m'y accroche.

Surprise sympathique des parents et amis : "Comment, lui, si solide, si "planté", il crache du sang?" Et voilà le patient classé : "Il crache du sang..."

Le médecin est revenu : "Quoi, vous vous êtes levé, rasé, baigné, habillé? Dites donc, je vous croyais plus intelligent. Oui, oui, je sais, vous êtes fort!... Christy Mathewson, des New York Giants, un des plus grands lanceurs de base ball de tous les temps, il était fort aussi, beaucoup

plus que vous, mais la tibi l'a fauché en trois ans... Alors, pas de bêtises vous savez!

"Bon! Dites-moi un peu votre histoire. Où avez-vous pris ça? Pas d'hérédité? Vie au grand air. Dans votre jeunesse, et encore au jourd'hui, beaucoup de sport. Vous n'avez certainement pas contracté la "bibitte" en faisant tout ça, mais, vous en avez peut-être fait un peu trop..."

"Pas de cohabitation avec un tuberculeux; marié jeune, beaucoup travaillé; logements salubres, vie hygiénique, nourriture saine, pas d'excès..."

"Alors, mon ami, je me perds en conjectures, et ne puis déterminer où vous vous êtes infecté. Vous avez beaucoup voyagé; possible que vous ayez absorbé le microbe à doses massives quelque part et que votre organisme ait résisté jus qu'ici..."

"Je vous guérirai entièrement; votre hémoptysie est une sonnette d'alarme. Autrement, vous auriez pu filer pendant longtemps et vous réveiller un beau matin avec une lésion assez grave. Remerciez la Providence, et aidez-vous en m'écoutant."

Ce brave docteur sait que les malades aiment le voyage... Le Voyage, c'est l'antithèse de la

eure immobile et monotone, et le mouvement, le rêve des tibis.

Donc il fait miroiter des pays chauds de soleil, où l'air est pur, le ciel bleu, les fleurs embaumées, le feuillage verdoyant pendant que la neige cingle les fenêtres et que les arbres pleins de givre geignent dans le vent.

Quel magicien que ce médecin! Il sait parfaitement que la Floride, les Antilles, les Iles Sous le Vent, la Californie, ce n'est pas pour cet hiver, ni pour l'hiver prochain, mais il propose un voyage psychologique, et le mal est oublié, de même que les problèmes qu'il soulève. Ces problèmes, il faudra les résoudre plus tard.

Les jours passent; graduellement, on s'habitue à l'idée d'une cure longue, à se dominer pour ne pas tousser, ou du moins, tousser le moins possible pour ne pas ébranler la cicatrisation, car les hémorragies sont finies.

Les "quatre semaines" du début sont passées; quatre autres ont suivi, et le docteur ne parle plus des tropiques, ni des voyages aux Mille et Une Nuits. Il n'est plus nécessaire de leurrer le malade pour lui "remonter le moral". Il s'agit maintenant de triompher d'un ennemi sérieux. Le voyage? Plus tard peut être!

Il se fait chez le tuberculeux, ou celui menacé de le devenir, une transformation lente de l'être.

Sans s'en rendre compte, à cause des nécessités du traitement, on devient solitaire et désœuvré. Solitaire par les heures de repos et de silence que l'on impose; désœuvré parce que l'on vous dit toujours : "Ne faites rien de rien." La cure devient un enlèvement, une douce paresse, un perpétuel farniente. Le médecin, les gardes sont toujours là pour rappeler la nécessité de vivre d'une vie végétative et animale, sans action, sans pensée. Sans agir, passe encore, mais sans penser ?

Régime excellent pour les rêveurs, mais moins bon pour les actifs.

Voici les Fêtes de Noël et du Nouvel An, les premières que je passe dans mon nouvel état. Je trompe une ordonnance sévère du médecin, et j'assiste dans un fauteuil retiré que m'a ménagé ce bon Père Martin, à la Messe de Minuit à St-Dominique, la dernière dans la chapelle provisoire; l'an prochain ce sera dans l'église neuve.

L'an prochain! La question se pose aussi pour moi. Y serai je encore à la Messe de Minuit l'an prochain? Jusqu'à ce moment, l'idée de mort, de ma mort à moi, ne m'est pas venue. Par hasard, serais-je plus mal que je ne le pense, en m'imprégnant de cet optimisme spécial des tibis qui voient toujours la guérison prochaine ?

Parfois aussi, le tibi est loin de se croire aussi

mal que ça, et trouve ces précautions bien méticuleuses. Pour un peu, il enverrait promener cet attirail de paresse... mais tout de même, se dit aussi : "C'est peut-être sérieux..." Il se résigne donc, se laisse faire; le médecin trouve que ça va bien. Tant mieux!

Au bout d'un certain temps, quand l'énervement commence à se manifester, le docteur propose le sanatorium. Etudions les sanatoria! La curiosité des tibis, chômeurs obligato, est légendaire, et le besoin d'activité jamais aussi grand que lorsqu'on doit faire la planche pendant des mois et des mois.

Commençons par les plus lointains : la Suisse, la France, les Alpes, Leysin. Magnifique, cela!... L'attrait du voyage, la beauté du mouvement, la traversée... sans se douter un moment qu'un petit mal de mer, chez un hémorragique récent, c'est un coupe file direct pour les pompes-funèbres.

Le Colorado, le Texas, la Californie, les Adirondacks... Tranquillement, on vous rapproche de chez-vous. Ste Agathe? Non. Laval? Peut-être, mais c'est rempli.

Le Lac Edouard! Voilà la possibilité. C'est assez loin sans l'être trop — quatre heures de chemin de fer : air pur, endroit idéal, institution

très moderne; le surintendant, un as, et des plus sympathiques. . . Alors, va pour le Lac Edouard!

La vie a de curieuses coïncidences. Quinze ans auparavant, on m'avait chargé de mener une enquête au Lac Edouard. Aucun hôtel n'existant dans cet endroit reculé, le surintendant du service d'hygiène, le Docteur Lessard, avait eu l'amabilité de me faire ménager l'hospitalité du sanatorium, alors à ses débuts.

A deux heures du matin, une voiture attendait à la gare; au sanatorium une chambre était prête, et la garde de nuit pleine d'attentions. Au réveil, une bonne soeur s'informe de mon sommeil, dit que le docteur sera visible vers dix heures, puis annonce le déjeuner, au lit.

"Certes! On est bien traité ici." Il faudra remercier particulièrement les autorités et le docteur Lessard. Mais, voilà que ça se complique. Un brave belge, infirmier, me présente un "sputum cup", et me demande de bien vouloir faire le nécessaire. Je suis médusé.

"Monsieur, c'est la règle de l'institution."

"Possible, mais je n'y puis rien faire."

"Enfin, le technicien l'exige."

"Ça ne me regarde pas."

"Le docteur requiert le résultat des analyses pour son examen."

"Sans doute, mais que voulez-vous que ça me fasse?"

"Mais enfin, nom d'un chien, crachez donc!"

Je commence à voir clair. Une gentille garde s'amène, teint rose, cheveux blonds, du ciel dans les yeux; on ne peut demander mieux. Elle présente un thermomètre et me tâte le pouls. Cette fois, je n'ai aucune objection et me laisse faire. . . "Go as far as you like my dear. . ."

J'y suis pour de bon lorsqu'elle me dit: "Vous passerez la journée au lit — c'est la règle pour tous les nouveaux — et le docteur vous examinera à dix heures. . ."

On me prend pour un "nouveau". Elle est si gentille cette petite que je me laisserais bien prendre pour quelques jours au moins; malheureusement, je n'ai pas le temps de jouer au Tibi.

Enfin tout s'explique; la lettre du surintendant ne donnait aucun détail; au San, on avait cru bonnement que j'étais malade et que je venais faire un stage au Lac Edouard.

Cette fois, il ne s'agit plus de jouer au malade, ni de méprise, et je serai un vrai nouveau. Après beaucoup d'hésitations, de faux départs je quitte Québec emportant le souvenir de ma pauvre chère femme effondrée en larmes dans le coin du lit-salon qui, pour quelques heures m'abritera

contre un froid de trente degrés sous zéro, balayé par un vent de trente milles à l'heure.

Je ressens encore aujourd'hui la morsure de cette combinaison de trente par trente durant le trajet d'un mille en traîneau de la gare au sanatorium. Là, j'ai su ce qu'est le froid, surtout en sortant des lits moelleux des Chemins de Fer Nationaux.

Même le meilleur cognac de la Commission des Liqueurs n'arrive que lentement à rétablir une circulation congelée jusqu'à l'âme. Il est trois heures du matin. Du San, je n'ai aperçu qu'une masse sombre percée de quelques rares lumières, une grande cheminée visible à peine dans les lueurs des étoiles, à travers des rafales de poussière de neige.

Au dedans... deux sourires accueillants : l'infirmier et la garde de nuit. Un long corridor faiblement éclairé, puis une chambre blanche où je me glisse dans un lit chaud.

Huit heures ! En face, tout un pan de mur en fenêtres et portes vitrées ; dehors, un vaste portique, une plaine neigeuse, une montagne de sapins et de bouleaux. De cette position horizontale qui sera mienne pendant des mois, je fais lentement le tour de la chambre : mobilier, lit, garde robe, salle de bain, tout est blanc.

Coup discret à la porte ! Encore du blanc :

uniforme et long voile rougi au front de la double croix de Lorraine ; c'est "Garde" et je suis, cette fois, le "nouveau".

On s'observe pendant l'échange banal des politesses habituelles. Elle est gentille, petite, cent livres, cinq pieds de haut, des yeux gris, grands, doux, sympathiques sous un binoche à verre épais. Excellente impression.

Je crois qu'elle est terriblement gênée. Vite ! le thermomètre que j'avale à moitié ; durant deux minutes j'ai au bec ce minuscule pipeau de verre pendant que Garde compare attentivement les battements d'un cœur fatigué avec le rythme régulier de son bracelet montre...

Dans le sac

“ Vos tricots de laine, dans ce tiroir. Vos chemises, ici ; vos faux-cols, à côté ; vos chaussettes, là.”

Garde se penche, se relève, va de droite à gauche, la figure un peu cramoisie par cette gymnastique. Elle a aussi un petit sourire narquois qui semble dire : “ Toi, mon vieux, ce sera long avant que tu mettes une chemise, un faux col, et un noeud de cravate.” Elle le pense, mais ne le dit pas.

Nous défaisons les malles. Nous ! c'est une façon de parler. Garde défait les malles, et le “ nouveau”, de son lit, ne fait que surveiller la mise en place.

Subitement le nouveau réalise que ce travail indique un séjour prolongé. Le médecin de Québec, le docteur Laliberté, a dit : “ Quatre mois ! février, mars, avril, mai ; après ça, vous serez guéri.” Ces quatre mois, on les connaît ! C'est

comme les quatre semaines du début; ce sont des chiffres psychologiques pour "chloroformer le moral".

Garde se dépense toujours, un peu gênée de se courber en tournant le dos, irritée de ce travail sous un oeil rieur qu'elle trouve par trop critique.

Une halte! La petite aide apporte le plateau. Vous connaissez le plateau? On dit aussi cabaret, mais jamais café-concert. Le déjeuner arrive. Tous les jours, à 7.30 heures prompto, il vous est servi. Pour aujourd'hui, premier jour, pas d'heure, ni règlement, ni routine. Au lit toute la journée... A part cela, faites ce que vous voudrez quand il vous plaira...

Garde installe sur le lit une table pliante, et relève le sommier en dossier. Tibi mange sur ses genoux, mais pas sur le pouce : fruits, céréales, lait, crème, café, rôties, et comme c'est dimanche des fèves séchées, cuites au four, avec du petit salé. A Boston, ça s'appelle "Baaked" Beans, à Paris, un Cassoulet; au collège, on disait tout bonnement, des "Bines".

Il paraît que le tuberculeux en activité requiert une alimentation substantielle, riche en protéines; donc, les "Bines" reviennent sur le menu tous les dimanches matin. L'estomac se rebiffe parfois, mais un petit malaise de diges-

tion, ce n'est rien, tandis qu'une consommation, c'est quelque chose. Alors, va pour les protéines.

Garde finit son travail : dessous et dessus sont régulièrement alignés dans les meubles, armoires, garde-robes, etc. L'aide repart avec les miettes du petit déjeuner; Garde aussi, pour sa tournée matutinale, après avoir inscrit sur une feuille des signes cabalistiques : 72 — 97 — 16. Pouls, température, respiration. Cette feuille s'appelle la charte. Au bout de deux ans, 48 feuillets de 15 jours chacun étaient pincés sur l'appui métallique. Ça, ce n'est rien; on en a compté 168 — 7 ans — 2,556 jours, et plus encore...

Les bruits de la maison, assourdis par la distance, parviennent jusqu'au bout de notre corridor. Avec le temps, il est facile de distinguer parfaitement ces différents bruits qui viennent du laboratoire, de la pharmacie, de la lampe alpine, du service dentaire, et des numéros 1—2—3—4. Bruits agréables en somme, puisque c'est de la vie, du mouvement, ces démarches de ceux qui se dévouent pour nous soigner, nous guérir, et puis, quand c'est impossible, nous aident à bien mourir...

Une porte s'ouvre, dehors, sur le portique.

Parlons un peu du portique, puisqu'il joue un

rôle capital dans le traitement de la tibi. Appelons-le aussi bien le porche, ou la galerie de cure. Ce n'est pas une galerie ordinaire, mais plutôt comme le pont d'un grand paquebot. Risquons un oeil, malgré l'avis de Garde, et faisons le tour du proprio.

Tout le pan sud-ouest, le "soroit" de la chambre donne immédiatement sur ce portique large de dix pieds, et long d'environ 180; à gauche de la porte de sortie, haute clôture à claire-voie, et à persiennes fixes arrêtant le regard : "Tiens, pourquoi une clôture? Toujours intéressant une clôture, surtout de l'autre côté... On verra avec le temps."

Bruit d'objet qu'on roule; un crac, un autre, puis deux autres. Chuchotements, petits cris, portes qui s'ouvrent et se ferment : "Jean-Paul, borde mon édredon à gauche." "Garde, je prendrais bien une bouillotte ce matin."

Voilà! Les chambres 1 — 2 — 3 — 4, sont les chambres des dames, "Les chambres de luxe." Ça explique la clôture. Et ces bruits, ce sont les lits qu'on roule dehors avec leur "passager". En effet, le lit est monté sur quatre roulettes à jante en caoutchouc; très pratique! Le tibi s'installe au lit, se prépare pour trois heures de cure le matin, l'après midi, ou encore, le soir pour la nuit; puis l'infirmier, Jean-Paul; l'aide, Juliet-

te, et la garde, Garde Corriveau, se placent à la tête, au pied, de côté, et dehors le patient, dans le sac.

Parlons aussi du sac, car vous n'en avez peut-être jamais vu. Dimensions 76 x 94 pouces. Beau coutil marron rempli de fin duvet d'eider, épais de quatre pouces, avec doublure en flanelle grise. En pourtour, boutons à pression. A la tête, prolongement de la doublure avec cordon. La flanelle se relève autour de la tête en capuchon, le cordon se serre autour du cou, et après avoir replié l'édredon sur lui-même, pressé les boutons... le chat est dans le sac. Simple, chic, et chaud! Vous ne vous faites pas idée comme c'est chaud. Ici, on comprend vite qu'il s'agit d'une cure "professionnelle" et non d'une cure d'amateurs pour rire.

Les fenêtres du portique sont intéressantes; au centre, châssis fixe flanqué de deux châssis mobiles, glissant dans des rainures. La partie extérieure du portique est toute en fenêtres. Dans notre bout, chambres cinq et six, j'en compte sept, de ce côté de la clôture; mais regardons plutôt dehors.

Le vent de tout à l'heure est tombé. Silence complet; la neige sous un soleil solitaire dans un ciel sans nuage, étincelle à crever les yeux. En face, de grands parterres dévalent gracieusement

jusqu'à la rivière, aujourd'hui glacée et recouverte d'un mètre de parcelles blanches rayonnant au soleil de toutes les couleurs du prisme.

Au fond, la montagne boisée de bouleaux blancs à la tête d'un roux pâle, et de sapins tranchant de leurs cônes verts sur le fond blanc et bleu. Si Clarence Gagnon voyait ça!... Seule ment, après deux ans, on éprouve le besoin de pousser sur la montagne pour la reculer...

Pas menus dans le corridor : c'est Garde. Avec les mois, le patient parvient à mettre un nom sur tous ces pas qui vont et viennent. Vite, rentrons dans la consigne pour apprendre la visite prochaine du patron, le Médecin Chef.

Lui aussi je l'entends venir, et reconnais son pas balancé, plutôt léger pour le poids, sûr, maître de lui. En 1912, jeune interne à l'Hôpital Général de Montréal, il se destinait à la chirurgie, mais se découvre un peu de tibi. Séjours à Saranac avec le maître Trudeau, à Ste-Agathe, chez Byers, puis spécialisé dans le traitement de la tuberculose pour l'avoir vécue, il prend la direction du Sanatorium du Lac Edouard. Débuts modestes, quasi-primitifs; admirablement soutenu par son épouse, garde malade licenciée, il a vu naître et grandir son oeuvre. A 45 ans, c'est un des rares hommes qui puissent dire : "J'ai réalisé mon idéal."

Voilà comment la Providence, secondée par des gouvernants aux vues larges, a lancé un jeune médecin dans son rêve en le changeant brusquement de direction.

Après ça, de quel droit se plaindre quand on est pris? Laissons faire la Providence; qui sait ce que l'avenir nous réserve après ce choc brutal?

Assis dans un large fauteuil, le patron observe en faisant causer. Le patient observe aussi, mais pour le moment, c'est le patient qui est à confesse, et ne s'en doute pas. Le directeur a l'oeil vif, clair et pétillant; figure large, mobile, expressive; un beau teint de blond hâlé par le soleil, l'air, l'eau, la neige et le froid.

Large, massif et doux, il indique tranquillement la route à suivre. Là où nous pensons en jours, il pense en semaines et en mois. Il est optimiste, s'attire la sympathie de ses malades par sa franchise innocente; quel diplomate! Lui aussi, sous un air de bonhomie, manie le mensonge charitable avec art...

"Vous passerez par les services techniques. Après, lorsque j'aurai les rapports, je vous examinerai; vous aurez ainsi le temps de vous reposer des fatigues du voyage. En attendant, et jusqu'à nouvel ordre, restez au lit. Ne lisez pas trop; ne pensez pas trop; parlez peu. Dormez le

plus possible; familiarisez-vous avec le règlement et la discipline de la maison."

Il part en souriant.

Facile à dire : "Ne parlez pas trop." Il faudrait parler seul, et ma foi, à la longue, le tibi en vient là. "Jusqu'à nouvel ordre." Le nouvel ordre ne vint qu'au bout de neuf mois. Quel enfantement, Seigneur! "Ne pensez pas trop." Quand il n'y a que ça à faire!

Enfin, on essaiera!

Lisons le règlement très simple. Un trappiste, ou une carmélite le trouverait trop doux. Il est dix heures. Depuis une heure déjà les patients sont dehors, dans leur lit, ou sur une chaise, et y resteront jusqu'à midi. La cure au lit est beaucoup moins fatigante qu'en chaise longue. A midi trente, dîner, puis, temps libre jusqu'à deux heures. De deux à trois heures trente, grand silence, rompu par Garde qui prend la pulsation. Quatre heures, collation. Cinq heures, rentrée. Donc, rien à faire de toute la journée.

Cinq heures trente : souper; c'est tôt. La première fois même, vous croyez que l'on vous apporte le thé; mais on s'y fait. A neuf heures du soir, il faut être prêt à passer la nuit dehors sur le portique.

J'insiste pour plonger immédiatement dans le règlement, en dépit des protestations de Garde.

"C'est froid, vous savez, trente degrés sous zéro. BBBBBBBBBBrrrrrrrr. Vous n'avez pas l'habitude; essayez tout de même; si vous avez froid, sonnez et l'infirmier de nuit Monsieur Journaux vous entrera. Nous allons vous préparer chaudement."

Dessous en tricot de laine, gros chandail, pyjamas, chaussettes, bérêt; voilà pour l'individu. Le lit : deux faux draps de flanelle dans le sac, et le sac, hermétiquement fermé. Par dessus, deux couvertures de laine, et le couvre-lit blanc; enfin, enveloppant le tout, grande couverture rouge : c'est une institution libérale!...

Alors, vous voilà dans un cocon, et si l'on ne vous roule immédiatement dehors, vous courez le risque de prendre un bain de vapeur. Pour le "roulage" ils sont trois : l'infirmier au pied, l'aide à la tête, et Garde qui papillonne autour, ajoutant la dernière touche — féminine — à son oeuvre.

L'ozone à trente degrés sous zéro est un tonique et un somnifère. Les étoiles brillent de leur feu vif dans la voute sombre; les clous, par ce froid, claquent sec dans le fin bois du portique; mais, malgré la nouveauté et l'étrangeté des lieux, l'éloignement des siens et l'incertitude de l'avenir, un sommeil de plomb vous étreint.

La lutte

Premier réveil après la première nuit passée dehors, sur le portique. Garde parle, secoue un peu, beaucoup, le lit, pour réveiller la marmotte.

“Vous avez bien dormi? Vous n’avez pas eu froid? Vous n’avez pas dû sonner?”

“Je vous crois que la nuit a été bonne; on a roulé le lit dans la chambre ce matin... Vague souvenance d’un mouvement de houle pour franchir le seuil de la porte. A part ça, rien; néant absolu.”

Les yeux pleins de sable, la tête lourde de sommeil, j’avale le pipeau du thermomètre, pendant que Garde, maternelle, foule les oreillers, défait l’édredon, refait la couverture; je me laisse envahir par la douce chaleur de la pièce. Sensation délicieuse que de rentrer dans une chambre chauffée à 75° après avoir passé la nuit dehors par un froid de trente ou quarante sous zéro F.

La maison s'éveille; c'est l'assaut d'une journée neuve qui commence et la belle ordonnance d'une discipline bien comprise, bien appliquée. Nous sommes des enfants à l'école : l'école de la santé à recouvrer. Les maîtres sont savants, les enfants, dociles ou à peu près, espiègles un peu, aussi. La meilleure chose est de se laisser faire. La première journée de routine est toujours hachée de surprises.

Après le déjeuner, invitation à passer chez le dentiste. Dans la chaise à torture vous êtes chez le dentiste, sans y être tout à fait.

Garde et une technicienne font des préparatifs : seringue hypodermique, bandes de caoutchouc, tampons ouatés... Pour une piqûre? Mais non! Ce n'est pas une injection, plutôt une soustraction, une prise de sang.

"Pourquoi faire?"

"Pour la réaction Wasserman!"

"Diable!" Coup d'oeil rapide et inquiet sur le passé; sait on jamais? On veut voir si oui ou non vous êtes syphilitique. Ici, pas de risque à prendre et tout le monde y passe.

Avec un sourire qui fait oublier la piqûre et le liquide rouge qui coule de la veine du bras dans la seringue, Garde pratique sa petite opération avec dextérité. Rien senti, sinon un parfum subtil de Coty mêlé d'éther; rien vu qu'une tête

blonde, toujours coiffée de ce grand voile blanc rougi au front de la croix double de Lorraine.

Jolie à voir venir dans un corridor cette belle croix rouge qui se détache du fond blanc...

Passons ensuite chez le technicien pour la radiographie; ça se fait en un clin d'oeil. Vous vous couchez sur une table, Monsieur Hillion pousse une manette, et le truc est joué. Il faut donner aussi divers échantillons pour analyses chimiques, microscopiques, etc.

En somme, quand tout sera étudié, classé, le docteur me connaîtra le dedans aussi bien que le dehors.

Cela est fatigant. Reposons nous un peu, jusqu'à l'appel du médecin chef pour le premier, le GRAND examen, celui qui décidera de notre sort, de notre classement.

Couillard me regarde d'un oeil sympathique sous son binoche. Il a devant lui des formules, des tables, des rapports; la radiographie de ma "caisse" est sur une planche lumineuse. Il tâte, ausculte, coiffe son stéthoscope, écoute. Il écoute aussi l'histoire du "nouveau" qu'il sait déjà par coeur, mais ça lui donne le temps d'observer, de regarder le volume d'air aspiré et refoulé, les battements du coeur, la dilatation de droite et de gauche thoracique. Une demi-heure, trois quarts d'heure, et c'est fini.

“Bien! Vous allez vous mettre au lit, vous serez classé “A”, pendant quelques semaines; après, on verra.

“Rien de grave; légère infiltration au sommet droit. Si vous voulez suivre mes directives, je vous guérirai entièrement. Je dis “entièrement!” Vous ne savez pas ce que cela signifie en tuberculose. Non, car il faut avoir passé quinze ans dans un San pour savoir combien peu souvent nous pouvons dire à un malade qui arrive : “Vous guérirez entièrement.”

“Voyez vous, mon ami, les gens se font un épouvantail du sanatorium. Pour beaucoup de tuberculeux, c'est l'endroit où l'on va mourir. Grave erreur! La plupart des patients attendent trop longtemps avant de venir à nous, et souvent, il est trop tard quand, en dernier ressort, après avoir vainement essayé de tout, on s'incline *enfin* devant l'idée d'aller au San.

“Il en est de même de la tuberculose de début. Il n'y a qu'une façon de lutter contre le mal : c'est de se coucher. Beaucoup, par nécessité, fierté, vanité, ou forfanterie, se disent : “Ce n'est rien” et veulent lutter debout, sans presque rien changer à leurs habitudes. Certaines constitutions — le petit nombre — réussissent, mais quatre-vingt dix pour cent périclitent graduellement. Vient le jour où le malade est forcé de se

coucher : il n'a plus la force de lutter debout. Pendant des semaines, des mois, le microbe a fait son oeuvre de termite dans le tissu pulmonaire.

“Alors, il se couche... Et Dieu sait s'il se couche... Mais souvent il est trop tard. Au début, ce n'était qu'une légère infiltration, comme la vôtre, une petite lésion, ou une hémorragie sans gravité... Plus tard, c'est une caverne creusée dans le poumon.

“Ensuite, on nous demande le miracle à grands cris! Comme c'est facile de traiter un malade qui nous arrive affaibli, déjà vaincu par le mal. Nous n'avons aucune difficulté à le garder couché, dans la cure “cadavérique”. Je pense bien, il n'a plus la force de marcher.

“Les malades comme vous sont plus difficiles. Vous êtes grand, gros, fort, plein de vie; vous avez vingt ou quarante ans, le mal est récent, ne vous a pas encore affaibli, et vous ne pouvez réaliser la nécessité absolue, péremptoire, de vous immobiliser au lit pendant des semaines et des mois.

“Je sais que c'est dur, long, et ennuyeux; mais, moins pour vous que les cas nombreux : Larue, Gagnon, Bergeron, et les autres que vous connaissez, qui ont eu l'immense avantage de dépister leur mal au début, mais commencèrent la lutte trop tard, et dorment maintenant au cime

tière... Et ceux là étaient jeunes, forts, gais, ils aimaient la vie...

“Croyez moi, laissez-vous faire, et je vous remettrai sur pied aussi fort, aussi solide qu'avant, ou presque.”

Je réfléchis; j'ai devant moi un grand spécialiste à qui je me suis confié. Si je lui paie mes beaux deniers et ne suis pas ses directions, mieux vaut m'en aller. Je n'ai qu'une chose à faire et c'est de me laisser faire.

“D'abord, docteur, dites moi, qu'est ce que le classement “A” et le repos cadavérique?”

“Voici : nos malades sont répartis en quatre catégories. “A” désigne les alités, ceux qui sont au repos absolu, ne se lèvent que très peu, prennent leurs repas dans leurs chambres, enfin, ne bougent pas. La classe “B” consiste en un régime un peu moins sévère; trois soupers par semaine au réfectoire, par exemple.

“Les classés “C” bénéficient encore de plus de liberté; repas à la salle à manger, avec de l'exercice, et par exercice, j'entends un peu de marche, soit une demi-heure, ou même jusqu'à deux heures par jour.

“Enfin la classe “D” permet aux malades des sorties plus longues et plus fréquentes. Un peu de rame, de la pêche, de la chasse, du ski, suivant la saison, mais modérément.

“N'oubliez pas que le tibi doit toujours être prudent et réservé lorsque la période active est terminée. Quand la maladie n'est plus en activité et que, par contre, le malade devient actif lui-même, il ne lui est pas permis de faire des folies. Il faut se dominer “semper et ubique”.

“Oh! je sais que ce régime est ennuyeux, mais le prix de la délivrance vaut bien quelques sacrifices.

“Le repos cadavérique? J'avoue que le qualificatif est un peu funèbre. Je crois que c'est Jaquerode, de Leysin, qui l'a inventé. Et je me rappelle ce brave type de Péribonka, dans le Lac St-Jean, qui m'amenait son fils, assez gravement touché. J'ai laissé échapper le vocable par habitude, sans penser que mon homme était plus féru de culture maraîchère que de culture médicale.

“Deux heures plus tard, il reprenait le train avec son malade en disant à l'interne ahuri : “Si le docteur pense que je lui ai amené mon garçon pour en faire un cadavre, il se trompe! Bon jour!!!”

“Done, le repos cadavérique : immobilité complète pendant deux heures, couché sur le dos, les bras parallèles au corps, avec respiration lente et faible.

“Le tissu pulmonaire peut se comparer à une

éponge dont les parois sont extrêmement ténues. Ce tissu se soulève et s'abaisse à chaque respiration complète, 25,000 fois par jour, mille fois l'heure, 16 ou 17 fois la minute, et dans ce tissu, toujours en mouvement, existe une lésion, une caverne, un vaisseau qui s'est rompu. En somme, il s'agit de cicatriser une plaie dont les lèvres s'agitent plus ou moins 25,000 fois par jour. Chaque fois que vous parlez, riez, toussiez ou éternuez, ce pauvre tissu est soumis à une vibration plus violente.

“Vous réalisez donc que l'immobilité la plus complète aide efficacement le tissu à se cicatriser ou se renouveler. Bref, le silence absolu pendant deux heures par jour, dans la position horizontale est une cure nécessaire, essentielle.

“Parfait, docteur! Je serai cadavre, et prends pour devise pour la durée de mon classement “A” : “Perinde ac cadaver”. Je serai comme les moines, et j'aurai pour vous, mon supérieur, l'obéissance passive du cadavre. Toutefois, je ne vous en promets pas autant pour le classement “D”, et je me reprendrai dans ce temps-là.”

Le Docteur sourit : “Doucement, mon ami ; le repos cadavérique, l'obéissance passive, c'est très bien, mais ne soyons pas excessif ; dans toute règle, et surtout en tuberculose, on peut pas-

ser, et souvent on doit le faire, du général au particulier.

“N'abusons pas du “cadavre”, car il est un point presque aussi nécessaire à la guérison qu'une cure rigoureusement, et peut être cruellement appliquée : c'est le “MORAL”. Le Maître Trudeau, un des grands précurseurs de la lutte anti-tuberculeuse, nous disait à Saranac : “N'oubliez pas Messieurs, qu'un bon moral est trente pour cent de la guérison, et par conséquent, le cafard devient un ennemi dangereux.”

“Surveillez vous, suivez une cure rigoureuse, mais quand vous aurez le cafard, et vous l'aurez, secouez vous un peu. D'ailleurs, nous vous y aiderons. Adaptez la rigueur de votre cure à votre tempérament et ensuite, agissez en conséquence.”

Le docteur, après un moment de réflexion, ajoute d'un ton plus grave : “Le tuberculeux est un sujet d'une hyperplasie, et d'une hyperesthésie de tous les sentiments, mais surtout du sentiment affectif et amoureux, même du sentiment religieux et du sens de l'idéal. Je vous ferai lire un essai du docteur R. Ronce sur “La psychologie du tuberculeux pulmonaire” qui vous intéressera hautement.

“D'après Ronce, certains auteurs ont attribué aux tuberculeux une tendance à l'érotisme par

ticulièrement marquée. Le fait semble loin d'être aussi manifeste qu'on a bien voulu le dire. Les qualités affectives sont peut être exagérées, mais les tendances érotiques du malade ne sont pas exaspérées outre mesure; elles sont celles de toute personne placée dans les conditions spéciales de vie qui sont siennes."

Et Couillard continue : "Je partage les vues de Ronce sur ce point. Ce n'est pas la tuberculose qui exaspère les tendances affectives ou érotiques du malade, mais plutôt la cure qui s'impose. Tout malade, de quelque autre maladie, dans l'obligation de se reposer pendant des mois, serait dans le même cas.

"Je vous mets en garde contre ces tendances. Vous avez été très actif et vous tombez dans l'inaction la plus complète; vous devenez systématiquement paresseux. Or, l'oisiveté et la paresse sont dangereuses. Vous ne souffrez pas, vous êtes placé dans un cadre idéal, vous bénéficiez d'une alimentation saine et variée; vous serez des semaines, peut être des mois à ne rien faire. Vous êtes éloigné de votre famille et de tous ceux que vous aimez. Dans ces conditions, rien d'étonnant que vos sentiments affectifs s'aiguisent beaucoup. Le mal au début est plutôt élégant, car vous ne toussiez pas, ne faites pas de fièvre, n'expectorez pas; vous n'avez pas de microbe, les ré-

actions de laboratoire sont négatives. Enfin, vous offrez toutes les apparences extérieures d'un animal fort et sain qui passe sa vie couché à l'ombre d'un portique, respirant l'air le plus pur du vieux Québec. Ne soyez pas étonné et ne vous alarmez pas si vos sentiments affectifs vous accablent parfois.

"Je vous parle d'homme à homme, en ami, avec l'expérience de vingt ans de sanatorium et je ne vous cache pas que c'est une des phases, non pas de la maladie, mais de la cure qui en résulte, dont vous souffrirez le plus.

"Surveillez vos pensées, vos souvenirs, ne vous complaisez pas dans des images agréables, j'en conviens, légitimes aussi, mais qui exaspéreraient un sentiment déjà suraiguisé par l'inaction et le bien-être.

"Rappelez-vous qu'il est maître de son cœur celui qui maîtrise sa pensée.

"Surveillez vos lectures, et d'ailleurs lisez peu et des choses faciles, pour ne pas exalter une imagination qui se débride facilement. Et puis, mon cher ami, venons-en là, puisque c'est le point capital : Priez! Mais oui! Priez! C'est encore le meilleur remède contre ces assauts de la chair que vous subirez.

"Nous avons ici une pieuse chapelle; Monsieur l'Aumônier, hélas! il devait mourir un an

plus tard, l'Abbé Michaud ira vous voir. C'est un homme intelligent qui vous comprendra puis que lui même s'est relevé après avoir été gravement atteint. Il a été passé au crible lui aussi. Rien de ce que vous pourrez lui dire ne sera nouveau pour lui, car il a vécu tout ce dont vous lui parlerez. En tuberculose à force de cure, de silence et d'isolement, on se replie sur soi même et l'on devient des solitaires. Soyez le modérément, mais encore une fois sans excès. Cette solitude nous donne un tour d'esprit particulier, et l'on se complait dans la pensée que l'on est à part, pas comme les autres; ce n'est pas vrai. Nous sommes tous pareils, et l'Abbé Michaud vous comprendra d'autant mieux que votre culture est à peu près au niveau de la sienne, et que, souffrant du même mal, vous au début et lui à la fin de la cure, votre sensibilité se ressemble.

“Monsieur l'Aumônier, pas plus que moi d'ailleurs, ne vous imposera de pratiques religieuses. Vous êtes libre d'agir à votre guise sur ce point; seulement, si vous me permettez un conseil d'ami: “Communiez!” Vous aurez le très grand avantage ici de recevoir la communion dans votre chambre, deux fois la semaine, si vous le désirez. Profitez de l'occasion.

“Un mot encore. Vous serez vous même l'artisan de votre rétablissement. Je vous donne la

certitude d'une guérison parfaite — dans combien de temps, je l'ignore — mais parfaite quand même.

“Vous aurez à votre service un personnel dévoué, sympathique, spécialisé dans le traitement de votre mal, mais il vous faut faire votre part. Couchez vous pour vous relever quand je vous en donnerai l'ordre. Essayez de garder la paix du coeur, si essentielle à la conservation d'un bon moral. Laissez vous faire, laissez vous vivre de la vie végétative et animale, et vous guérirez.”

Je sors, ému, de ce cabinet de médecin qui a pris tout à coup un air apaisant de confessionnal, et je songe confusément à tout ce que ce bon docteur vient de me dire. Il n'y a pas lieu de s'alarmer: ce sera long, sans doute... l'inaction pénible.

Surveiller ses pensées, maîtriser son coeur... facile à dire, mais en pratique? Ce pauvre coeur rempli de tristesses, gonflé d'ennuis, secoué de désirs intensifiés par une séparation douloureuse de tous les êtres aimés. Prier! Faire offrande du sacrifice! Quelqu'un sera peut être racheté, réjuvéni, béni, si j'accepte l'épreuve sans murmurer, me servant de l'obstacle pour mieux monter, en hisser d'autres avec moi...

Mais oui, c'est cela... Et le courrier m'apporte la réponse.

Mon fils m'apprend sa décision de se faire prêtre missionnaire, là-bas, en Mandchourie...
"Seigneur, si c'est là le prix de ma souffrance, ce n'est pas trop cher..."



— IV —

Courage

Une forte odeur d'alcool précède Garde, qui entre dans la chambre, une fiole à la main.

"Bon! Une consommation avant de m'emballer pour la nuit!"

"Mais non, cher Monsieur! Ce liquide là sent bon mais ne se boit pas. Voyez l'indication : "Pour usage externe seulement", avec un crâne surmontant deux tibias croisés. De l'alcool à friction."

"Frictionnez donc, ma petite!"

Après douze heures de "cadavre", rien ne vous ressuscite comme une bonne friction, et Dieu sait si Garde Corriveau s'y connaît en fait de massages!...

Haute comme la tête du lit, grosse comme le poing cette enfant, mais quel bras et quelle poigne! Après un quart-d'heure on se sent transformé par cette énergie appliquée avec science et soulignée de remarques spirituelles.

Pendant son travail, elle parle des incidents du jour, des banalités de la maison, qui, dans notre isolement deviennent d'une importance capitale. Jamais de manquements à la charité, mais une façon spéciale de juger son monde qui est d'un piquant... Elle surveille la mine de son malade et l'optimisme éclaire sa figure d'un sourire qui n'est pas mercantile, je vous l'assure. Le patient requiert le sourire autour de lui pour chasser les idées noires.

Puis, la friction terminée, dans le sac, et dehors pour la nuit!

Dehors! Encore dehors pour la nuit! Le porti que est sombre. Le couvre feu fait s'éteindre toutes les lumières... Successivement les lits des numéros 1 2—3—4, les dames voisines, séparées du cinq par cette clôture, sont sortis.

Le numéro un : très jeune, mère de deux petits enfants. Jolie, blonde, pâle, les yeux bleus et grands. Elle mourut six mois après son départ du San.

Au deux, les deux belles soeurs, mères de nombreux enfants; l'une d'elles est morte un an plus tard.

Au trois : jeune fille de vingt ans, gaie, joyeuse. Elle chante, assez mal d'ailleurs, mais enfin elle chante! Deux ans plus tard, elle mourait.

Une parente, jeune mère de six enfants, qui, elle, s'est remise, partage sa chambre.

Le quatre : Madame B. Soixante ans, légèrement touchée. Elle n'avait qu'un fils, il est mort; maintenant seule dans la vie...

Je les entends chuchoter, malgré le vent qui geint au dehors et fouette les grillages avec une neige fine.

A quoi songent elles, isolées dans ce grand silence?

Moi aussi je pense; à chez nous, à cette petite garde si crâne, si énergique, à toutes ses compagnes de dévouement. Quel tonique que ce courage!

Tout d'un coup, et pourquoi? Je pense à un pauvre petit poilu français, mort de la Grande Guerre, et dont l'héroïsme est un document inoubliable. Il s'appelait Fernand MARCHE...

Fernand Marche! Vous entendez le nom, le martellement de ces trois syllabes? C'était un mineur, un pauvre petit mineur du Pas de Calais.

La guerre éclate, il part. Il part avec ses compagnons, ces enfants de vingt ans dont les poitrines furent le rempart de la France contre l'envahisseur.

Son régiment est à Verdun, dans la terrible tourmente. Il défend le Mort-Homme... Le

Mort Homme! La clef de Verdun et de la France. Depuis trente six heures, le régiment est isolé, toutes les communications, toutes les lignes rompues... La relève ne se fera que dans trente heures, et une offensive formidable se prépare de l'autre côté. Le renfort est nécessaire immédiatement, impérieusement. Les services techniques débordés, hachés, mitraillés, n'existent plus.

En dernier ressort, seul l'élément humain compte. Dix coureurs ont été envoyés, à tour de rôle, avec dix messages demandant du renfort, annonçant la nouvelle offensive, là toute proche. Pas un n'est parvenu à l'arrière; pas un n'est revenu.

Pourtant, il faut que le message passe. Le commandant demande un autre volontaire qui sera probablement une nouvelle victime.

Fernand Marche s'offre. Il est jeune, il est beau, il a vingt ans, il est brave... il sait qu'il va mourir...

Des mains du Colonel qui regarde cette jeunesse toute à l'heure fauchée, il prend le message suprême, le place sur son cœur, à côté des lettres de sa maman et dit : "Mon Colonel, le message passera, et le Boche ne passera pas."

Sous la pluie de fer et de feu, il court dans les sentiers à l'arrière du Mort-Homme, enseveli sous des masses de terre torturée.

Un obus éclate sur lui; les fragments le happent, lui ouvrent le ventre et la poitrine; le sang coule à flots. Il tombe...

Mais il n'est pas mort tout entier; son bras droit lui survit! Dans un geste de suprême énergie, il plonge sa main dans sa poche, et retire ses papiers. Ses pauvres papiers... ces bouts de lettre de sa maman qui, là bas près de la mer, prie pour son fils et pour la France. Puis, il lève bien haut son poing crispé tenant ensemble les lettres et le message maculés de sang, et meurt, le bras en l'air, dans un dernier appel.

Il était tombé plus loin à l'arrière que tous les autres coureurs. Une patrouille passant par là, vit cette main qui survivait. Le Mort-Homme était sauvé.

A Bully Grenay, dans le Pas-de Calais, près de la mine où l'obscur travailleur descendait chaque jour, Fernand Marche revit dans le bronze. Son monument le représente tel qu'on l'a trouvé dans la mort : le petit Poilu est couché sur le côté, la poitrine et le ventre déchirés par l'obus, le bras gauche retenant le flot de vie qui s'écoule, et le bras droit levé vers le ciel en un geste sublime de défi et de prière.

"Devant un courage pareil, devant ce stoïcisme, cette abnégation, mon vieux tu n'as pas à te

plaindre, ni de ton mal, que tu ne sens d'ailleurs pas, ni de ton inaction.

“Tu es dans un lit de duvet bien doux, bien chaud. Allons, disons un bout de prière pour ce Fernand Marche, cette incarnation de la bravoure française, et, essayons de dormir...”



— V —

Musique

Les semaines passent, sans musique, hélas! Rien ne peut combler ce vide. J'ai de beaux disques, mais pas de phono. Il s'en trouve bien un au grand salon... mais le grand salon et moi nous ne nous voyons jamais.

Un mot chez Robitaille à Québec, expliquant la situation. Le surlendemain, Jean Paul, plus exhubérant que d'habitude, m'arrive : “Une grosse caisse pour vous, quasiment haute comme un piano.”

C'est la musique. Un bel orthophonique, modèle d'hôpital, monté sur roues en caoutchouc; le meilleur et le plus puissant reproducteur et que Robitaille m'offre gracieusement; chie! Je vous prie de croire qu'on ne m'embêtera pas.

Jean-Paul, d'un air triomphant, pénètre sur le portique vers midi, poussant la belle machine : “Regardez, Messieurs, ça se mène comme

un "truck". A vrai dire, ça roule presque seul, et quand c'est posé, c'est solide comme un pont."

L'orchestre est en place; Stokowski monte au pupitre, lève son bâton, et la Symphonie de Philadelphie fait vibrer le beau bois du portique, chambre sonore incomparable, aux premiers accents de la Toccate et Fugue en Ré Mineur de Jean Sébastien Bach.

Les allongés prêtent l'oreille, retiennent leur souffle; aux derniers accords de la gigantesque pièce, des applaudissements se font entendre d'un bout à l'autre de la maison.

Une pause, et Stokowski attaque de nouveau. Cette fois, César Franck nous fait pleurer avec sa belle symphonie mystique.

Puis, pour finir, car le dîner refroidit dans les plateaux malgré la musique qui nous réchauffe, encore Stokowski et la Grande Pâque Russe de Rimsky-Korsakow.

Tout le monde est en fête. Il faut même y aller avec prudence, car des émotions de ce genre peuvent provoquer des poussées de température chez certains cas trop impressionnables.

La série des auditions particulières commence, discrètement, dans les chambres et sur les portiques. Des amis viennent à deux, trois ou quatre, écouter leurs pièces préférées. Le matin, après déjeuner est réservé à la musique légère,

voire au jazz qui n'est pas détestable quand il est bien fait et bien joué.

Ce cher Abbé deVarennes, mort malheureusement deux ans plus tard, me fait prévenir cependant d'attendre à huit heures pour les tangos. La chapelle est au bout de notre corridor, mais ces diables de petits tangos carambolent le long des murs, s'infiltrèrent irrespectueusement dans la chapelle jusqu'à l'autel où ce cher et sympathique abbé dit sa messe et l'empêchent de procéder.

Le midi, nous jouons des choses plus sérieuses, du chant généralement : Lily Pons, Gigli, Journet, Chaliapine, Kipnis, Jolson, etc. Le soir est réservé à la grande musique et aux grands orchestres.

La section des lampes alpines est à deux pas. Vous connaissez la lampe alpine? Non. C'est le nom commun de l'électro thérapie par l'application diffusée de rayons ultra violets, ou quelque chose d'approchant. Une lampe dans un gros casque en nickel placée au dessus d'une table. Le patient se protège les yeux, se couche, dévêtu comme Adam, et se fait rôtir graduellement. La durée de l'exposé au début, est de cinq minutes; on va ainsi par petites doses jusqu'à une heure.

Après plusieurs séances d'une heure de lampe alpine, le cuir devient bronzé comme aux plages les plus élégantes et les plus coûteuses. Ici, ça ne

coûte rien du tout, mais il ne faut pas s'endormir. De plus, chaque partie de l'individu doit "cuire" également; alors, un quart d'heure sur le dos, sur les côtés, etc. Prosaïque et ennuyeux.

Quand l'Abbé Bergeron "prend" son heure de lampe, il demande la "Pastorale", ou la "Septième" de Beethoven, la César Franck ou l'Inachevée, de Schubert; ou encore, le Concerto "Eve" de Mendelssohn, joué par Fritz Kreisler et la Symphonie de Berlin, ou même de la musique de chambre.

Avec ce régime, varié suivant les jours, Monsieur Bergeron prétend que la lampe alpine, c'est un luxe. Qu'en pensez-vous?

Au "deuxième des hommes" — ça c'est le jargon local. Faut dire qu'actuellement, le San se compose d'un pavillon au centre, et d'une grande aile à trois étages, à gauche; l'aile droite est en construction, et en juin prochain — 1930 — quand les travaux seront terminés, ce sera le plus beau sanatorium du pays.

Done, au "deuxième des hommes" se trouve un indien de la Réserve de Mistassini, un vrai sauvage, dans la cinquantaine, gras, joufflu, cuiré, aux yeux noirs et luisants. Guéri, il partira dans peu de temps.

Souvent il rôdait au bout de notre corridor, quand, trichant la consigne, (si on ne peut pas

tricher de temps à autre ce n'est pas agréable), ce brave type de sauvage venait écouter la musique.

Un jour, Garde Corriveau l'amène, tout gêné, le pauvre: "M'sieur, vous savez, moé, ben j'suis un ignorant, j'sais pas ni lire, ni écrire, mais par exemple, j'vois ben clair, pi j'entends ben, j'ai des ben bonnes oreilles, et j'aime ça la musique. Ya une chose que j'voudrais ben écouter comme faut, dans l'passage, parce que j'veux pas vous déranger dans vot' chambre. Si vous êtes assez bon d'faire ça j'vous assure que ça m'f'rait ben plaisir. Seulement, j'connais pas l'nom de c'te musique là. C'est long à jouer. J'cré ben que ça prend quasiment trois quarts d'heure."

L'indien explique que "ça commence fort, comme une marche militaire", ensuite, cinq minutes plus tard, des bruits curieux se font entendre, puis un violon joue seul assez longtemps pendant que de gros cuivres lui répondent, et vers le milieu du morceau, tempête formidable: "On dirait une bataille entre tous les instruments de l'orchestre."

Peste! Il a bon goût le sauvage, et une oreille avancée. Il aime "Ein Heldenleben". — La Vie d'un Héros, de Richard Strauss.

L'invité s'installe dans un fauteuil et la musique commence.

En 1888, Strauss avait composé un poème symphonique "Mort et Transfiguration", qui dans une musique hautement inspirée décrit la lutte d'un homme aux prises avec la mort, et ensuite, le repos dans la Paix Infinie.

La Vie d'un Héros, composée vers 1900, au contraire, c'est l'histoire d'un homme aux prises avec la vie. L'oeuvre est dédiée au Maître Mengelberg, ami de Strauss, longtemps directeur de l'Orchestre Symphonique de New York. La maison Victor n'a rien négligé pour rendre justice à cette grande musique. L'orchestre, composé de 124 musiciens joue au Carnégie Hall de New York sous la direction de Mengelberg lui même.

Brève entrée en matière : grands accords de basse portant sur trois octaves et le thème du Héros se présente, puissant et clair ; c'est la jeunesse, l'enthousiasme, la force de conquête s'avancant dans une poussée splendide de vitalité.

La jeunesse rencontre des obstacles, des épreuves ; le Héros est attaqué, déchiré par ses ennemis qui veulent l'avilir, le descendre à leur niveau, et s'il est trop fier, le mettre en pièces.

Les bois, piccoli, petites flûtes, etc, entrent en jeu, et l'on entend les coups de griffes haineux, le harcèlement des esprits envieux et fielleux. Le Héros triste, abattu, souffre et pleure, mais se redresse, la colère l'empoigne, il va se

lancer à l'attaque, quand la voix haute, pure et douce du violon solo symbolisant l'amour et la femme, se fait entendre.

Rencontre de deux êtres qui s'aiment. Le Héros se laisse prendre par l'amour et le dialogue s'engage. La Femme se fait tour à tour séduisante, cajoleuse, rouée, douce, coquette, naïve, savante ; elle s'avance, se retire, revient, passionnée, froide, attendrie vers le Héros subjugué, et c'est bientôt l'union dans l'amour, une des plus belles pages, non seulement de la musique moderne, mais de toute la musique.

Les ennemis ne désarment pas cependant, et comme dans toute vie, les épreuves continuent ; le Héros, secondé par la Femme et l'Amour, n'est plus triste et abattu. Puissant, il va lutter, combattre, et il frappe ses ennemis. Un appel de clairon, deux, trois, et la bataille commence.

Les thèmes de jeunesse, d'amour, reviennent, plus forts, mais parfois obscurcis, comme voilés par la fumée des combats. On voit presque le Héros à la tête de ses troupes, bondissant à l'attaque, et ses ennemis qui se défendent âprement. Les épées se croisent, on entend le crépitement des coups de feu, et c'est la phase finale, un cri immense des trompettes sommant la déroute des ennemis, et la victoire dans un hymne triomphal.

Le poème se continue. Le Héros, délivré de ses

ennemis, arrive à l'âge mur. Période de travail intellectuel : ici, Strauss avec une audace inouïe, intercale des passages entiers de ses oeuvres à lui : extraits de Don Juan, de Mort et Transfiguration, de Zarathoustra, par exemple.

C'est enfin l'automne de la vie, la sérénité de la vieillesse avec réminiscences du passé, des luttes, des combats, de l'amour, de la jeunesse. L'oeuvre se termine en un dialogue du violon, le roi des cordes symbolisant l'Amour et la Femme, et du cor, roi des cuivres, symbolisant le Héros, et l'amour infini domine en définitive le motif initial du poème. (1)

Pendant quarante cinq minutes, l'indien n'a pas dit un mot; pas un muscle de son visage n'a bronché. Il sait écouter cette musique si étrange et presque barbare parfois, comme s'il la goûtait infiniment.

Pourtant, pas une oeuvre de la musique moderne n'a été si vertement critiquée que ce Héros. Lors de la première audition, à Dresde, je crois, le tumulte était tel que, pendant la scène du combat, des hommes gesticulaient, d'autres sortirent du théâtre en signe de protestation.

Et voici un enfant des bois, de la réserve indienne du Lac St-Jean, pris de tuberculose, qui

(1) Voir: Musiciens d'aujourd'hui, par Romain Rolland.

jamais de sa vie n'a entendu rien de semblable et qui écoute cette grande oeuvre avec une attention qui tient de l'extase.

Finalement, il se secoue, sourit d'un air candide et dit : "C'est ben beau!"

Vrai, si Strauss l'avait entendu, il eut été content de lui même.

Ah! cette musique, quelle aide elle a été pour nous pendant les longs mois de cure; quel réconfort!

Aujourd'hui, après des années, que de souvenirs surgissent à l'audition de telle ou telle pièce. Je ne puis entendre la Sonate en Do mineur, Op. 45, de Grieg, pour violon et piano, (1) sans voir la sympathique figure de Marguerite Collette. Jeune, belle, grands yeux gris et lumineux, teint mât, taille de déesse, elle a lutté pendant cinq ans, et à 22 ans, elle a été fauchée; la Sonate était son morceau de prédilection.

Chaque fois que l'on joue le Finale de la Sixième de Beethoven — La Pastorale — je revois les yeux bleus, la tête blonde et douce de Garde Couillard, Nine, la chère enfant, partie à 20 ans, au moment où nous la croyions guérie. Etudiante garde malade, elle fut prise, combattit courageusement, reprit pied, se remit à son service avec un dévouement décuplé par ses années de cure,

(1) Jouée par Rachmaninoff et Kreisler, disques Victor.

puis, subitement, retomba. La Pastorale, musique si apaisante, s'harmonisait bien avec son tempérament calme et serein.

Pendant quelques semaines, nous eûmes sur notre portique, un jeune étudiant en droit du nom de Massé touché par le mal au début de ses cours à l'Université Laval. Le coup avait été rude, mais le jeune homme était vaillant. Au San, il poursuivit ses études sous la direction d'un jeune avocat de grand talent, Monsieur Michaud, son voisin de cure, autre bel exemple de fortitude morale.

Pour préparer ses examens, Massé venait "faire sa cure" dans notre bout tranquille. Il exprimait parfois le désir d'entendre le deuxième mouvement de Schéhérazade de Rimsky Korsakow—le conte du Prince Kolender—cherchant une détente, une envolée dans le rêve, qui le reposait de ses études et de ses anxiétés; il désirait tellement passer ses examens de dernière année! Il ne bloqua pas, en effet, fut reçu avocat avec distinction, et mourut quinze jours plus tard d'une réaction foudroyante.

Maintenant, le Prince Kolender me donne un serrement de cœur, car toujours je revois cette belle tête de jeune homme si brave, qui tourne, tourne avec le disque, et s'en va pour toujours...

Combien d'autres figures se lèvent comme celles-là, se précisent soudain, prennent corps avec la musique, figures de jeunes disparus que la mélodie sortait d'eux mêmes, élevait au-dessus du mal qui les tenaillait.

Le Notaire LeVasseur... heureusement, celui là n'est pas parti... (Hélas! en relisant ces notes, février, 1935, voici que le journal m'apprend sa mort, après six ans de lutte, à 32 ans)..... mais un jour il eut vraiment peur. Il devait quitter le San pour se remettre à sa profession. Deux ou trois jours avant le départ, le voilà pris d'hémorragies assez graves.

On ne se fait pas idée de l'effet terrifiant d'une récurrence d'hémorragie chez un Tibi, surtout quand ces expectorations sanglantes se produisent après plusieurs mois de répit et que l'on croit les veines entièrement cicatrisées.

Voilà ce cher LeVasseur à plat, crachant le sang à pleine bouche au moment même où il se voyait déjà remis au travail. Pour oublier ses angoisses, il demandait de temps à autre la Sonate à Kreutzer, exécutée d'une façon magistrale par Cortot et Thibaud.

Les hémorragies, fort heureusement, n'eurent pas de suite; le Notaire se remit vite, et partit quelque temps après. Quatre ans ont passé depuis, mais quand on joue la Kreutzer, je revois

notre grand portique, et LeVasseur, tout pâle dans son lit, avec un peu d'apaisement se répandant sur sa figure anxieuse à mesure que la musique opérait sa magie.

L'Abbé Jos. Bergeron, lui, préférait le Trio de Schubert, joué par Cortot, Casals et Thibaud; qui le chicanera sur son goût?

Très spirituel ce Monsieur Bergeron, il avait une façon spéciale de raconter des histoires, sur tout quand, dans les jours de brouillard il sentait une vague de cafard rouler sur le portique. Vicaire à Chicoutimi, dans une de ses confréries se trouvait une jeune fille... prolongée, fort à l'aise mais peu dormante. Oh! si peu dormante que ça frisait l'avarice. Jamais elle ne contribuait aux oeuvres paroissiales, et pourtant, elle possédait une ferme d'élevage de renards d'assez grande valeur. Or, un jour, elle se présente au presbytère tenant par la queue un beau renard argenté qu'elle avait occis sans pitié.

"Tenez, M. le Vicaire, je vous en fais cadeau pour vos pauvres; la peau a certainement de la valeur."

Monsieur Bergeron, stupéfait par cette générosité si subite et si étrange n'en croyait pas ses yeux, ni ses oreilles.

"J'vas vous dire, M'sieur l'Vicaire; des renards, ça coûte cher à nourrir, alors, ce mâle-là,

j'ai aimé mieux le tuer et vous l'donner; c'était un gros mangeur, puis il ne rapportait rien... étant... stérile..."

Monsieur Bergeron, très légèrement atteint de la tibi aurait pu se remettre parfaitement, ses finances lui permettant de se reposer longtemps, mais une appendicite aigue l'aceroche, et il meurt sur la table d'opération à trente ans.

La Sonate à Kreutzer rappelle aussi des souvenirs plus gais que la tête pâle de LeVasseur saignée à blanc.

Durant le deuxième hiver passé au San, étant classé "D", je bénéficiais de deux heures d'exercice par jour. Le beau temps pour le ski! Par des matinées de soleil resplendissant, avec la neige d'une blancheur inexprimable, et un froid de 20° sous zéro, nous partions sur le lac.

Un dimanche matin, réception d'un avis qu'à la gare, un colis venant de New York était arrivé. Le colis: justement la "Kreutzer" et la "Sonate en La de César Franck"; jouées par Cortot et Thibaud. Grand événement! Cortot et Thibaud sont des personnages qui ne jouent pas souvent en concert au Lac Edouard.

Mais voilà! Le dimanche les messageries des C. N. R. ne font pas de livraison. Il fallait attendre au lundi midi. Attendre! Impossible!...

J'avise l'ami Prévost, mélomane extraordi-

naire, qui par surcroît et pour se distraire dans ses heures d'exercice, conduit un attelage de chiens avec une habileté digne d'un Seppala.

Alors vite! On attelle en flèche, Jack, le beau St-Bernard, Duc et Prince, les deux grands dansois, sur le traîneau du docteur spécialement construit à cette fin. Puis dans le traîneau, enveloppée dans de grandes robes de bœuf musqué nous plaçons Cécile, 18 ans, la plus belle enfant du San et nous partons, moi à l'arrière en ski-joring.

Voyage triomphal! Les chiens sentaient quelque chose dans l'air car nous couvrîmes le mille en temps record, à l'aller comme au retour...

Et voilà comment deux grands artistes français entrèrent pour la première fois au Sanatorium du Lac Edouard, dans un traîneau à chiens, portés précieusement sur son cœur par une des plus jolies filles de la Province de Québec.



— VI —

Impressions de portique

Beaucoup de bruit ce matin. Le corridor est rempli de pas pressés. Les gardes, aides, infirmiers, ont des figures réjouies. Flip et Sport, les deux épagneuls, gambadent.

Remue ménage partout! Jour des Noces!

Des noces au San?

Mais oui! On célèbre parfois des noces dans les hôpitaux, voire même dans les prisons, pourquoi pas au San?

Une ancienne Garde, nièce du médecin-chef, se marie. Comme ses seuls parents habitent le Lac Edouard et qu'elle a été longtemps en service ici, elle a voulu se marier chez nous.

C'est donc aujourd'hui l'Invitation au Voyage, mais aussi l'Embarquement pour Cythère.

En l'honneur de ce grand jour, le Maître a donné un tout petit congé à ceux qui; hélas! n'ont pour tout Cythère, que "L'air d'icitte".

Cérémonie du mariage belle dans sa simplicité, splendide dans sa liturgie : "...In mutua caritate semper vivat..." "Vous n'aurez qu'un même cœur battant à l'unisson de vos pensées et de vos désirs, et vous serez deux dans une même chair..."

La chapelle resplendit. Le célébrant, l'Abbé de Varennes, un "vieux cas", a revêtu la somptueuse chasuble des grandes circonstances; les patients, les yeux remplis de lumière, sont tous joyeux de voir une de leurs anciennes gardes une "Mouette" s'envoler en convolant. Si son départ laisse des tristesses, on est tout de même content de la voir s'unir à un gentil garçon, un bel homme, ma foi, et qui n'a rien d'un tibi.

Des souvenirs se lèvent, et pendant la cérémonie, je revois une autre chapelle, moins blanche, plus étroite, longue, au gothique élancé, plus mystérieuse que celle-ci en sa lumière voilée. Des rayons de soleil se décomposent dans le prisme des verrières et nous entourent de petits arcs en ciel. Un jeune couple est au pied de l'autel. Vingt ans déjà sont passés, les mêmes mots, éternels, se répètent. Pour témoins, une petite soeur des pauvres et le grand, l'interminable Flanigan : l'Irlande en six pieds cinq pouces.

Embarquons nous aussi!

Vers quels rivages? Cythère, c'est si loin.

Veux-tu la grandeur majestueuse et sombre de Terre Neuve dont les rives mornes de granit luttent sans cesse contre les fureurs du Golfe et de l'Océan? Je sais un village au nom charmant: "Quidi Vidi". Des pêcheurs, gens simples l'habitent. C'est dans un entonnoir au creux des montagnes; les maisons encerclent un bassin profond qu'un mince filet d'eau relie à travers un roc déchiré, au port magnifique de St Jean; on dirait un fjord de Norvège en Amérique. Les flancs abrupts de la falaise ont des couleurs grandioses où le brun rosé du granit domine.

"Quidi Vidi"! Loti l'aurait chanté s'il l'avait connu, et Lindbergh le survola quand pour une dernière fois il regarda la terre avant de s'emparer du ciel.

"Viens! Nous y vivrons nos amours."

C'est trop brumeux, dis tu, Terre-Neuve? Trop froid?

Veux tu du soleil, de la lumière, de la chaleur, des fleurs?

Voici Nassau, dans les Bahamas! Ici, nous grelottons par trente degrés sous zéro, mais là-bas, quand nous débarquerons, nous pourrons chanter l'Hosannah de l'Été avec André Delacour, car c'est l'été splendide, infini.

Regarde comme l'eau est limpide. Tout à l'heure de petits négrillons plongeront dans ce jade

liquide pour prendre avec leurs dents les pièces de monnaie que nous y lancerons ; ces petits noirs parlent l'anglais avec l'accent très drôle des Cockneys.

Vois ! Les contours de l'île se dessinent dans l'aurore en flammes ; toutes les teintes de vert, des plus pâles aux plus foncées sont serties dans cette bague immense dont l'anneau mouvant reflète encore la gamme des bleus, des ors, et des rouges.

Allons dans ce bateau à fond transparent, admirer la flore marine, incroyable, fantastique, peuplée de formes bizarres, aux couleurs nouvelles, inconnues de nos regards nordiques.

Plus loin, une île enchanteresse ; est-ce l'île des rêves, ce croissant très mince, au fin sable de corail, frangé de palmiers balancés mollement par la brise du sud ?

Le passé est aboli ; demain n'existe pas encore. Aujourd'hui seul importe, présent magnifique, don de Dieu à cette jeunesse ardente qui prend corps avec la vie :

“... Que l'espace est profond, que le cœur est
[puissant,

Je croyais respirer le parfum de ton sang...”

Mais pourquoi du Baudelaire ? Oublions tout, tout, excepté toi parce que tu es Toi : tu es celle dont le regard m'a pénétré au cœur et l'a fouillé

dans ses profondeurs. Puis tu l'as pétri dans tes mains rédemptrices, tu as refait l'être vagabond en lui donnant un cœur neuf, un sang rafraîchi, un cerveau tout enluminé de ta présence.

Rêvons longuement ; ne parlons pas. A nos pieds, la mer, la mer lourde des Tropiques qui caresse lentement, amoureusement la grève rougeâtre de son flot nil. Écoutons la caresse de la mer amante du rivage.

Que ferons nous demain ? Ah ! demain ! La vie recommence, l'avenir nous reprend. Oui certes ! Mais à deux, à nous deux, unis, serrés par le cœur, nous sommes plus forts que demain, que l'avenir, l'épreuve, la mort même...

Ayons confiance ! Soyons sans crainte ! Chantons la vie, et vivons aujourd'hui de notre plénitude. Tu m'as donné ta beauté, prend mon cœur, ma vie entière, elle est à toi...

Mais au San, c'est triste un lendemain de nocces, infiniment triste pour nous les éternels allongés.

Lutte contre les souvenirs qui se pressent dans notre pauvre mémoire endolorie par une séparation interminable !

Tout le monde sur le portique est dans le même état. Que de soupirs, de “ Ah ! Seigneur ! ” de re-

virement lourds et nerveux de malades qui "n'ont pas de position".

Une vague de cafard balaye la galerie de cure. Ici, on dit : Ah ! "J'ai les bleus aujourd'hui". Quand quelqu'un a les bleus, tout le monde en souffre. Rien n'est contagieux sur un portique comme le bleu. C'est pire que la picote.

Garde a beau nous dispenser ses sourires les plus optimistes, à la fin elle est prise aussi, malgré son entraînement et son beau courage. Un pli d'amertume se mêle à son sourire, et ses yeux se voilent.

Il faut tout de même se secouer, ne pas se laisser envoûter. Écrivons, barbouillons du papier !

Le ciel est gris, uniforme ; l'air agité. Les trembles chantent en sourdine ; la nuit a été bonne, sans rêves, heureusement. Le cerveau est encore pris dans les filets d'un sommeil trop lourd.

Diversions ! Conversation d'une heure sur des sujets scientifiques avec M. Hillion, le technicien. Il est très calé, mais moi, je me perds dans tout cela. À la fin, vide complet, zéro parfait ; j'ai la tête dans un vacuum ; je nage parmi les atomes, les électrons, les protons... Je ne vois qu'attraction lunaire, marsienne, terrestre où l'homme n'est qu'un infiniment petit dans cette cosmographie, cet univers sidéral, où les profanes ne comprennent rien.

Il est beaucoup plus sage et moins fatigant d'envisager les grands mystères, de ne voir que l'Infini, plutôt que d'essayer de comprendre ce langage des savants qui, d'ailleurs, arrivent toujours devant le grand point d'interrogation...

Personne sur le portique n'est destructeur ni méchant, mais nous donnerions bien trente sous à Monsieur Lefrançois pour démolir la corneille qui depuis une heure nous écorelle le tympan.

"Madame Tremblay, vous dites bien : "Je n'ai ni tête, ni corps, ni bras, mais j'ai deux jambes ; enlevez-moi un pied, je deviens esprit ; enlevez m'en deux, je suis bête."

Oh ! elle est bonne celle-là !

Nous faisons des charades. C'est à peu près le seul jeu permis aux alités du San. Madame Tremblay possède un recueil de rebus, charades, énigmes, etc., et nous "pose des lapins".

Presque tous les jours, nous jouons ainsi ; je réponds à ces dames par dessus la clôture. Les huit heures de cure quotidiennes passent assez vite, en charades...

Alors, voyons... Je n'ai pas de corps, ni tête, ni bras... j'en suis vraiment bête...

Dimanche gris... Je n'ai pas mis les pieds dans une église pour la messe depuis des mois. Où sont les belles cérémonies de Notre Dame, de Saint Jacques, ou de la Basilique ? Saint Jacques

que j'aimais!... ce beau gothique nous rapprochait de Dieu... Comment comprendre Philippe II et son immense rétable de l'Escorial. Il voulait paraître-il, arrêter complètement le regard... Maintenant Saint-Jacques est brûlé...

Voilà qu'il pleut. Nous avons un été pluvieux. Ce n'est pas drôle de faire de la cure pendant des mois sur une galerie et de ne voir qu'un ciel qui transpire deux jours sur trois.

Aujourd'hui comme depuis toujours, faisons avec Maistre un voyage autour de la chambre. Distraction qui en vaut bien une autre, et quand on est épinglé comme papillon sous verre, l'esprit en fait des bonds et des sauts.

D'ailleurs, on peut se consoler d'être couché en pensant que le dimanche, les routes sont encombrées d'autos : risques de collision, d'écrasement à chaque tournant, à chaque rencontre. Ici au moins, nous sommes à l'abri.

Puis, sur les lacs, les rivières, aux plages, les gens se noient très facilement. Gavé de sandwiches au concombre ou aux tomates, repu de haricots en conserve de M. Heinz, on se jette à l'eau... Une légère congestion cérébrale, une petite syncope, et on va au fond.

En forêt la chasse va bientôt reprendre. Tous les jours quelqu'imprudent est-il prêt à confondre

un pauvre bougre de chasseur avec une légère gazelle, ou un petit chevreuil. Alors, visé au jugé, quand une branche a tremblé, coup rapide sur la gachette, et pan, le pauvre diable reçoit une balle entre les deux épaules, sans savoir d'où part le coup, et bonsoir...

Sur le portique, point de ces dangers. Puis, voyager autour de sa chambre, c'est bien large. La chambre, le portique, c'est dehors et dehors, l'horizon, l'immensité.

Là-bas, vers l'est, Halifax, la Nouvelle Ecosse, aux contours si riches, le Cap Breton, Louisbourg, Sydney, où dans la rade, autrefois, je fis connaissance avec la "Ville d'Ys" et les grands marins de France. Plus près, Charlottetown, l'île du Prince Edouard aux terres rouges, soignées par une population paisible.

Plus près encore, le Nouveau Brunswick, aux paysages variés, la mer, la montagne, la forêt. Pointe du Chêne et ses belles dunes de sable où l'on se repose après un plongeon dans l'eau rafraîchissante du détroit. Les Rochers sur la route de Hillsboro, la belle rivière Miramichi, aux saumons dont la chair rose est délicieuse et recherchée...

Vers le sud-est, l'immense plage d'Old Orchard, avec son croissant s'étendant de

Prout's Neck à Biddeford Pool! Le beau sable fin, la belle grève où pendant des années nous nous sommes étendus au soleil, avec la grande voie de la vague inlassable pour nous endormir en berceuse. . .

Hélas! qu'ils sont loins les beaux jours où "nous courions pieds nus sur le bord de la mer"! Pierrot s'accrochait des deux mains de toute la force de ses sept ans, à ma main tendue, et nous allions, lui soulevé de terre parfois par le moteur paternel comme un jeune faune suspendu en l'air. Quelle force que cette faiblesse! Cher Pierrot! tu ne sauras jamais combien c'est toi qui me menais alors. . .

Ce voyage, on peut le prolonger à l'infini. . . Supériorité de l'esprit sur la matière. . . Pendant des heures, on vogue ainsi dans l'ère des souvenirs, vers Québec, et son beau rocher, vers la maison, chez-nous. . .

Que voulez-vous que l'on fasse, étendu 24 heures par jour, trente jours par mois, à regarder l'atmosphère, sinon s'embarquer pour des voyages au pays des souvenirs, vers ceux que l'on aime? . . .

Madame Boily lance un cri : "Eureka!" j'ai trouvé :

. . . Je n'ai pas de corps, ni tête, ni bras, mais

j'ai deux jambes, ça veut dire : Angle. Enlevez un pied, je deviens esprit : Angle moins 1, fait "Ange". Angle, moins gl, devient Ane.

Il ne fallait pas être âne pour trouver ça. Madame Boily est peut être un ange, mais sûrement pas bête, pas angl. . . aise non plus, ni anguleuse, et c'est un esprit fin. . .

Tout à l'heure, après un souper solitaire comme toujours, j'ai tenu dans mes mains avides de tendresse, une tête d'enfant. Une tête aux cheveux souples, châains, coupés courts sur la nuque, à la Jeanne d'Arc. Je l'ai tenue comme un lys dans une coupe et j'ai voulu respirer le parfum de cette fleur si fraîche, mais j'ai vu dans ces beaux yeux gris aux reflets de ciel bleu passer un regard de surprise, de crainte peut être. La tête a tremblé sur sa tige, et l'enfant s'est enfuie. . .

Plus vides que jamais, mes mains sont retombées, inertes. Et ce soir, je veille. Le ciel est sombre, l'air lourd, mon coeur aussi; le sommeil ne vient pas. Les yeux fixes, grands ouverts dans le noir, je songe, je pense à cette enfant que peut-être j'ai effrayée. Aux autres aussi, les miens, chez-nous, et dont depuis si longtemps je suis séparé. Je revois les soirs d'autrefois, à la veillée,

près du foyer. Comme je voudrais les voir encore les petits, blottis sur mes genoux, m'enlaçant de leurs jeunes bras, doux lierres, si frêles et si forts à la fois, tandis que les doigts paternels se perdent et se caressent dans la masse soyeuse d'une chevelure ondulée.

Mon bracelet montre indique la demie de deux heures. Allons! du mouvement, trichons un peu le règlement, promenons notre solitude et notre insomnie. Dans le corridor intérieur tout noir, je grille une cigarette.

Là bas, au centre, dans la pénombre d'une veilleuse, des formes vagues s'agitent en silence. La table roulante supporte un être qu'on habille doucement, sans heurt, comme pour ne pas le briser. Il est si fragile celui là. Pâle, son visage a la beauté d'un vase d'albâtre éclairé par le dedans. Des cheveux noirs, des yeux noirs, grands, profonds, tranchent sous la blancheur d'un front noble. Trop faible pour marcher, on le prépare pour la civière, et l'Express Chicoutimi Québec l'emportera tantôt.

Lentement, avec tendresse, on le baisse, on l'enveloppe. Assis à terre à son côté, je prête une main émue, car j'ai vu dans ses yeux doux perler une larme silencieuse. A quoi pense-t-il dans ce départ qui, par ce calme nocturne, prend des airs de mystère?

A l'arrivée chez-lui, à Québec? A la maman qui l'attend après de longs mois de séparation? Au retour possible ici? Reviendra-t-il? Laisse-t-il un peu de son cœur? Les tibis ont un tel besoin d'affection et de tendresse!

Il a vingt ans, l'âge aimé des dieux. Grand, mince, l'allure fière, je le voyais passer parfois. Il me plaisait et cependant nous n'avions jamais échangé une parole. Il allait mieux, si bien même, qu'à l'administration, on l'avait placé à la comptabilité. La vie l'avait reprise. Puis la réaction, la maudite réaction est venue. Maintenant il est étendu sur la civière, perdu dans son édredon de cure, son sac qui l'enveloppera jusqu'à Québec.

Voici la voiture. Un dernier regard, et, sans un mot, de sa main longue et fine, il m'étreint avec force. Je sens passer entre nos doigts un élan du cœur unissant nos deux faiblesses...

Avec douceur, on le hisse dans l'ambulance, tout seul. La voiture s'éloigne à regret dans la nuit noire. Heureusement, jusqu'à la gare, tout a bien été; le téléphone nous l'apprend.

Trois heures! Un sifflet strident lance son cri lugubre dans le silence du défilé. Au loin, vers la courbe sud, un phare puissant vrille la nuit...

Bon voyage Petit! Que le trajet te soit léger!...

Joies et deuils

À la longue, le patient devient saturé de la cure, surtout, quand depuis neuf mois, le sac est son habitat. Il se sent d'une vitalité indescriptible et ne comprend plus beaucoup pourquoi il devrait continuer à faire le mort quand jamais de la vie il n'a été si vivant... L'inertie le tue...

Heureusement, un nouvel examen chez le médecin chef va lui faire prendre une autre orientation. Couillard regarde la charte, bariolée de lignes ascendantes et descendantes, toujours aux mêmes niveaux, et coupées de points rouges. Très joli à l'œil, mais moins intéressant à vivre. La charte ! Ici, en blaguant, on dit "Ma chatte", et dans ce cas particulier, elle est de race. Tout est normal d'un bout à l'autre : température, pouls, respiration, etc.

L'examen clinique semble satisfaisant. Couillard a son air de victoire. Quel bonheur pour le

médecin de voir son malade lutter avantageusement contre le mal.

Faut-il se fier à l'air des médecins? Ils se font une mine psychologique, surtout les spécialistes en tuberculose, et ils ont un répertoire de réponses pour toutes les questions de leurs cas. Dieu sait si un Tibi peut en poser des questions!

Justement, il s'agit de nouvelles méthodes de traitement : sels d'or, pneumo-thorax, phrénicectomie, thoracoplastie, mots techniques impossibles, qui à force d'être répétés sur les portiques nous deviennent familiers. On en fait tant d'éloges que c'est à se demander si les vieilles méthodes de cure sanatoriale, que Sergent nous prie de ne pas confondre avec la cure "sénatoriale", ne sont pas périmées.

"Peut-être, docteur, un pneumo thorax hâterait-il la guérison?"

"Doucement, doucement, mon ami. Dans votre cas il ne saurait être question de pneumothorax. L'insufflation d'air dans le poumon donne parfois d'excellents résultats, mais pour vous, ce n'est pas nécessaire.

"Nous obtenons certes de bons effets avec la collapsio thérapie, la phrénicectomie, etc. Certains médecins préconisent l'injection de sels d'or, mais sur ce point, je me réserve, car je considère le remède dangereux. Mieux vaut garder

l'or dans sa poche — quand on en a — ou l'appliquer à la cure de sanatorium qui, elle, a fait ses preuves.

"De là à croire que ces nouvelles méthodes doivent remplacer entièrement la cure hygiénodietétique d'air et de repos en milieu favorable, *non, non, et NON!*

"N'oubliez pas que la cure, la bonne vieille cure sanatoriale, reste encore le meilleur agent de combat contre la tibi.

"D'ailleurs ces nouvelles méthodes offrent un danger très réel; celui de croire la guérison possible chez soi, en vaquant à ses petites affaires; qu'il n'est plus impérieux de se coucher pour lutter pendant des mois dans un sanatorium. Et cette erreur peut produire des réactions désastreuses.

"Encore une fois, je ne nie pas l'efficacité de ces nouvelles méthodes, à part les sels d'or auxquels je suis entièrement hostile, mais retenez bien ceci : cette efficacité sera beaucoup, beaucoup plus grande si ces nouveaux agents thérapeutiques sont appliqués dans un sanatorium plutôt que chez-soi. La statistique le démontre d'ailleurs largement.

"Maintenant, pour ce qui est de vous : vous avez franchi la première étape; bravo et tant mieux!

“Les progrès sont remarquables. Finie la classe “A”, et même je puis vous dire que vous ne resterez pas longtemps dans les classes “B” et “C”. Sous peu, vous serez de la classe “D”, certes la partie la plus intéressante du traitement. Votre état pulmonaire est satisfaisant; votre système musculaire n’a guère souffert de cette longue inertie.

“Vous prendrez maintenant un peu d’exercice, chaque jour. Oh! très peu pour commencer; de la marche en terrain plat, pendant 15 minutes ce soir, et vous prolongerez graduellement jusqu’à une demi heure d’ici une semaine. Nous augmenterons progressivement si l’épreuve ne vous fatigue pas. Puis... n’y pensez pas trop afin de ne pas être déçu... tout allant bien, je vous permettrai un voyage à Québec...”

“Ah! le voyage chez soi! Quelle joie! En effet, n’y pensons pas trop, la déception serait cruelle.”

“Mais il faut être prudent.” C’est ce que dit le docteur à chaque “voyageur” et cette question du voyage est une des plus délicates et fréquentes que le médecin de sanatorium ait à résoudre.”

Les patients non classés “A” veulent de temps à autre aller dans leur famille, et le médecin a toute une série d’objections bien préparées : en

hiver, c’est le froid et les épidémies de grippe. Au printemps, le dégel; en été, la chaleur et les dépressions atmosphériques; l’automne, ce sont les pluies. Dangers contre lesquels il faut prémunir les malades toujours en quête de mouvement.

En ville ou à la campagne, autres dangers : les visites, les veillées, les théâtres, les promenades en auto, les écarts de régime, bref, toutes choses qu’un tibi doit éviter, ou ne prendre qu’à doses fort minimes.

Après cet examen, et ce changement de classe, je respire, et j’esquisse même un pas de danse dans le corridor. Enfin! la plus dure étape est franchie, et je pourrai sortir, marcher, agir. Coup d’œil inquisiteur vers le lac. Celui là, je me propose bien de le connaître et j’ai dans l’idée le plan d’une petite chaloupe qui aurait bonne mine sur cette nappe bleu entourée de hautes montagnes vertes.

Le bois m’attire, et le gibier aussi; la saison de chasse approche, et la perdrix cette année, abonde. Qui sait si dans un mois ou deux, je ne pourrai regarder une perdrix au bout de mon fusil?

En attendant, habillons nous. Le tailleur de l’établissement a remis à point ma garde robe.

La graisse de la paresse est débordante, et je ne puis plus entrer dans mes vêtements.

L'exercice va bien; ça va même si bien que le docteur me recommande de ne pas démarrer en grande vitesse et de freiner un peu. Le voyage à Québec se réalise.

Vous connaissez le trajet Lac Edouard Québec, par les C. N. R.? Non? Faites-le en toute saison, mais surtout l'hiver.

Durant presque tout le trajet la voie ferrée passe dans les défilés des Laurentides. Pendant plus d'une heure on longe la rivière Batiscan qui coule aux pieds de monts coupés à pic. En hiver par brillant soleil, c'est une splendeur. Lumière éblouissante! Les sapins lourds de masses multi-formes courbent leurs basses branches jusqu'au sol.

Un souffle de brise vient-il à passer? Une aigrette se détache de l'arbre, ressort du fond sombre et tombe en poussière argentée sur le rutilant tapis. L'écorce des bouleaux se roule et se tord sur le fût blanc qui se confond avec la neige, mais tranche sur le rideau vert des pins et des cèdres.

La rivière est cuirassée. Cependant dans un remous très fort, un rapide agité, soixante degrés sous zéro n'ont pu vaincre le bouillonnement. Alors l'eau reprend ses droits pour se perdre

bientôt sous la glace qui d'une rive à l'autre étend son velours immaculé.

La montagne est sauvage, barbare, déchiquetée par les coups des cyclopes qui l'ont ravagée, violée. Le roc en dents de scie prend des formes fantastiques. Sous l'action du gel et du dégel, d'énormes blocs sont tombés pour s'abattre en chaos dans le torrent. Les jeux de lumière réfléctée donnent un ton chaud à ce granit informe.

Tout au haut, sur le pic le plus élevé, l'élément humain se fait voir. C'est une tour d'observation où d'avril à novembre le guetteur fait sa ronde. Le guetteur, un de ces nombreux gardes feux qu'une sage politique de conservation forestière a placés dans nos forêts. Du haut de son immense piedestal l'homme épique la moindre fumée suspecte. L'ennemi est-il repéré, vite, par téléphone, l'alarme est sonnée, la lutte engagée.

Près de la Rivière-à-Pierre, la voie d'un côté coupe la montagne et surplombe un ravin où les grands arbres à nos pieds semblent perdus. Brusquement, nous quittons la rivière qui tourne à l'ouest. Le soleil couchant, comme une immense épée rouge, fend en deux la montagne...

Bonheur indicible du retour au foyer, d'un séjour trop court dans le cadre familial...

Toutes les grandes joies se payent.

Pendant que le train de dix heures me ramène vers le San. pour une nouvelle et très longue étape, je jette un regard triste vers la ville qui s'étend à gauche.

Par la pensée, je suis un autre convoi, funèbre celui-là. Tout à l'heure, en passant à la Basilique, j'ai entendu le "Dies Irae" dans l'église tendue de noir. On enterre ce matin, mon meilleur ami, emporté par une appendicite foudroyante, à quarante ans.

Lui s'en va vers son dernier repos, pendant que le train me ramène dans le repos de la montagne continuer la lutte pour la vie.

Je le revois encore, distingué, souple, mince, front haut, cheveux ondulés, regard clair et droit, sourire sympathique, démarche élégante, il me tend une main fine de patricien qui donne plus qu'elle ne prend.

C'était il y a quinze ans, dans son cabinet de la rue St Louis à son retour de France. Après son cours à Lévis, il était sorti de l'École de Médecine de Laval "Summa cum Laude". Ses études à Paris, dans les grandes cliniques, avaient complété sa formation.

De sa voix chaude, rude parfois, il me dit ses impressions de la France en guerre et d'après guerre, sa joie du retour au pays, ses espoirs de

début, sa volonté de réussir. On reconnaissait un homme sous cette enveloppe un peu frêle.

Nous nous voyions souvent, causions intimement, le cœur ouvert. Sa manière était noble et simple. Ses lettres d'une écriture fine, étaient faites de clarté et de précision. Sa probité, poussée au plus haut point. Il prenait, par sa discrétion absolue et sa profonde sincérité.

Il aimait la musique, le folk lore, les mélodies surtout. Il goûtait Wagner, Bizet, Sibelius; mais Johann Strauss avait sa préférence. Dans ses valse, il admirait "l'étoffe musicale, riche et souple à la fois."

Épris de littérature, le roman l'intéressait peu; l'histoire le captivait, la petite histoire surtout, genre Lenôtre et Funck Brentano. Il y consacrait ses moments de loisirs, trop rares, et le peu de liberté que lui laissaient son service, et ses études toujours poursuivies.

Travailleur inlassable, on lui reprochait d'être comme un arc toujours tendu; il l'admettait en souriant, mais ne se détendait pas. Peut-être s'était-il dit que l'important n'est pas de vivre long temps, mais de bien remplir sa vie.

La science chez-lui aidait la Foi; l'anatomiste, de son scalpel avait fouillé le cerveau, taillé dans le cœur; il savait ne pouvoir trouver l'âme au fil d'une lame. La matière ne l'avait pas rabais-

sé. Croyant, il voyait partout la main puissante du Créateur.

Enthousiaste, portant Dieu en lui, il était modeste, trop même. Timide, il fallait le forcer à parler de lui-même, de ses oeuvres, ses succès, ses aspirations. Il dédaignait le bruit, la réclame, tout comme le grand Virolle.

Pieux sans ostentation, il allait à la Table Sainte chaque dimanche, récitait chaque jour le chapelet. Doit-on s'étonner qu'il ait fait de son art un sacerdoce? Médecin des âmes, eut-il été mieux à sa place? Le mariage ne l'avait pas attiré. Cachait-il une grande peine d'amour, ou croyait-il que son devoir était de rester auprès de ses parents pour soutenir, égayer leur vieillesse? C'est possible.

Surmené, le mal le frappe. D'une incroyable énergie, en pleine crise, il conduit lui-même sa voiture à St-Sacrement, parce que des malades comptent sur lui. Il est tombé à l'hôpital, comme tant d'autres, infirmières et médecins, porteurs de lumière...

Une dernière fois je le revis, veille de sa mort. Son regard voilé s'embua. La fièvre l'avait quitté. Il me dit ses angoisses, ses souffrances, "son retour de la mort", son espoir de revivre. Nous le croyions sauvé...

Dieu le reprit le lendemain. Une complication

subite l'emporta. Lucide jusqu'au bout la grande épreuve le trouve prêt. D'une voix ferme, il répond aux prières d'agonie. Croyant en la Survie, il offre son sacrifice en expiation, accepte la destruction totale de l'être en hommage à la Souveraine Grandeur, tend à sa soeur cette main qui donne plus qu'elle ne prend, puis, simple dans la vie, grand dans la mort, il ouvre ses yeux à la Lumière, et s'en va... disant... Bonjour!

Tel fut Paul Dupré!

Sur cette tombe qui renferme tant de souvenirs mais qui s'ouvre dans l'Espérance, je pense à ces vers du poète, tristes et doux :

"Mon coeur est comparable à ces immenses
[plaines

"Où la moisson future au printemps a levé;

"Moissonneur! Moissonneur! aux fauchaisons
[prochaines.

"Vient te remplir les bras de ce que rêvé..."



Grisaille et chansons

Le San se modernise; la vieille voiture du postillon est disparue. Une reluisante conduite intérieure Chevrolet nous attend à la gare. Le chauffeur enthousiasaté fait un virage qui secoue ma tristesse... j'en ai tout chaud.

Décidément, malgré le ciel d'un bleu sans tache, ça ne va pas aujourd'hui. Dans le corridor, une petite patiente pleure. Qu'y a-t-il chère enfant? Pourquoi votre petit coeur est-il si gros de chagrin, si gros qu'il déborde, emplit de larmes la coupe de vos beaux yeux?

Pourquoi? Vous a-t-on fait quelque peine? Avez-vous des mauvaises nouvelles? Vite! Dites-le! Vous a-t-on fait du mal? Alors, j'endosse mon armure de preux chevalier; je prends la lance, la hache et le pique, et monté sur mon grand destrier, je pourfends tous vos ennemis.

Si les armes de la chevalerie ne suffisent pas,

j'appelle à la rescousse les engins de guerre modernes, canons, mitrailleuses, tanks, fusils, revolvers, grenades et bombes.

Une vilaine vipère vous a-t-elle mordue de sa dent fourchue ? Ça arrive, même dans les sanatoria. Je prends la grande fourchette des chasseurs de serpents, je lui colle la tête à terre, et je l'écrase sous mon talon.

Le mal vient-il du dedans, de vous-même ? Je me fais drôle pour vous faire rire. Je suis le fou du roi, non ! de la Reine ! Une bosse sur le dos, je suis court, trapu, nain, gnôme ; j'ai l'épaule tombante, le nez crochu, les dents branlantes, la tête énorme, les yeux louches de Ben Turpin, la hanche affaissée, les jambes rachitiques. J'amène en laisse mon petit chien noir et blanc, le museau vif, l'œil pointu, et pour vous, Tibi et moi, nous exécutons nos tours les plus savants. Voyez, sur un trapèze, des prodiges de voltige et d'équilibre ; d'un poignet d'acier j'effectue un rétablissement, puis je glisse sur les câbles, retombe, et suspendu par les orteils, je vous lance une oeilade qui veut être amoureuse et qui n'est que ridicule parce qu'elle est croche. . .

Nous faisons des tours de passe-passe, d'escamotage. Je joue avec de belles balles rouges, éblouissantes dans la lumière. Je saute, tourne, bondis, pirouette, tourbillonne. Jongleur, je lève

des poids infiniment légers avec d'énormes efforts. Titubant sous le fardeau, je les dépose par terre, et mon chien, moqueur, crève ces ballons d'enfant d'un coup dédaigneux de sa petite queue pointue.

Vous ne pleurez plus ?

Je jette aux orties la défroque d'Arlequin. J'emprunte les rennes et le grand traîneau de Santa Claus. Je me charge des poupées les plus belles : petites Geishas parées de soieries flamboyantes ; Mandarines d'Annam et de Siam aux yeux en amande, au teint de carmin et de citron ; mignonnes Mariannes françaises, habillées avec l'élégance des grands faiseurs de la rue de la Paix. Statuettes sculptées sur bois et portant le costume traditionnel des Basques, des Bretons et des Savoyards.

Je me glisse dans votre chambre par la cheminée de vos rêves, et dépose ces bijoux de bébés pour l'émerveillement de vos yeux.

Ce n'est pas assez peut-être ? Vous faut-il des choses plus vivantes ? Je suis la brise docile des matins d'été ; j'apporte sur mes ailes avec l'Aurore, les parfums capiteux et subtils, les fleurs rares et belles, les couleurs riches et chaudes de tout l'Orient.

Orchidées, hyacinthes, jonquilles, muguet, narcisses, lilas, jasmins, chrysanthèmes, roses,

glaiëuls, pivoines, en jonchée châtoyante dans un encadrement de fougères et de mousse où se perdent en un lit de jade et d'émeraude, de grands lys blancs et rouges.

Que vous faut-il de plus ?

Je vous lance en même temps leurs petits frères, fleurs ailées et vivantes ; papillons du Bengale, de Ceylon, de Java, de Chine, les plus rares, les plus beaux, les plus variés, pierres précieuses et palpitantes : topazes, rubis, opals, jaspes, agates, qui se posent mollement sur leurs soeurs des jardins et se confondent en elles si bien que vous ne pouvez distinguer ce qui est papillon de ce qui est fleur.

Enfin ! un sourire s'ébauche et ramène la commissure des lèvres vers cette fossette exquise qui s'est perdue dans le satiné de votre joue.

J'invoque encore la musique, les grands maîtres, les symphonies, les grands artistes qui ont chanté sur le luth immortel de leur coeur la beauté et la joie de vivre.

Serait ce trop sérieux pour votre âge ?

Alors quelque chose de plus gai, de terroir ? Les berceuses de Botrel ? Les chansonnettes Napolitaines ? Les Bergerettes ? Le petit tango ? La valse ondoyante et capricieuse ? Le rythme endiablé d'un zapatéado ?

La Muse inspiratrice ? Voici les beaux vers,

les beaux poèmes qui nous charment, nous bercent, nous enveloppent, nous élèvent, nous apaisent et nous font oublier notre mal.

Voici Rostand avec Chantecler, pour faire lever dans votre ciel sombre le grand soleil de la joie . . .

Le soleil de la joie est souvent voilé au San, aujourd'hui plus que jamais. On vient nous apprendre la mort de la petite Colleen. Ici, pas comme à la guerre ! pas de communiqués officiels annonçant les morts et les blessés. L'administration essaie de tenir "ça" caché ; mais sur les portiques, dans les corridors, on chuchote de lit en lit, de voisin à voisin : "Un tel . . . il s'en va, dans la boîte."

A six heures du matin, elle est partie la petite Colleen. La méningite l'a griffée avant hier ; le système osseux était déjà pris, les poumons, l'intestin aussi. Alors, comment ne pas mourir quand tout l'organisme est empoisonné ?

Elle était gentille paraît-il ; Irlandaise, c'est le Père Monaghan qui lui a préparé son arrivée Là Haut, dans l'Azur ; après tant de purgatoire, elle doit être entrée tout droit, par la grande porte.

J'entends en bas, sous moi, un bruit sourd . . . Je sais . . . Grosse boîte portée par les infirmiers ; elle est lourde, épaisse, hermétique : les chemins

de fer l'exigent. Ils la sortent par la porte de la cave. Généralement, on "les" expédie la nuit; parfois, à cause des parents, le départ se fait de jour.

Son fiancé, ses soeurs, ses frères sont ici. Ils pleurent et se désolent. L'empêcher de mourir, la guérir? C'était demander le miracle. Une consultation avec un spécialiste de l'extérieur? Qu'aurait il pu faire le pauvre homme? Devant la mort, que peuvent un Sergent, un Woods Pierce, un Rousseau, un Cléret, un Fortier?

Ses frères sont au numéro deux. Ils sont jeunes, et c'est triste de voir partir sa petite soeur quand on est jeune. Je les ai rencontrés hier, tous ensemble. Ils allaient voir les visons d'élevage de Monsieur Journeaux, pour se distraire un peu pendant la longue agonie. Mais ils avaient du noir dans le regard et du rouge aux paupières. Ils flairaient la mort et semblaient rager de ne pouvoir l'enrayer. Comme si on pouvait la freiner la Gueuse!!

Elle s'est éteinte paisiblement; l'huile de sa veilleuse était épuisée. Le matin porte le deuil de cette petite. Un suaire nous entoure; on devine, derrière, la lumière, mais elle filtre à peine comme un faible rayon d'espoir. Des gouttes tombent de ce linceul, larmes silencieuses qui se posent et perlent sur le grillage du portique.

A part son nom, son âge — 20 ans — j'ignore tout d'elle. Était elle brune ou blonde? Grande ou petite? Je ne l'ai jamais vue, mais nous étions captifs sous le même toit, soumis aux mêmes lois, liés à la même chaîne. Un peu de ses vibrations est parvenu jusqu'à moi par l'antenne de notre subconscient. Nous participions aux mêmes souffrances, à des degrés différents, et nous nourrissions, caressions le même espoir. Pauvre chère petite! je t'aimais sans te connaître...

Tantôt tu partiras dans la "boîte". Délicatement, pour ne pas te troubler dans ton dernier dodo, on te chargera dans le camion, et tu referas en sens inversé, la route d'espérance...

Ensuite, lugubre, l'arrivée chez toi... ton Home, et ta pauvre Maman torturée dans sa chair arrachée une seconde fois. Ton père pleurera en dedans pour ne pas davantage attrister ta Maman.

Le sol natal te reprendra; avec effort, mais sans secousse, on descendra ta bière dans la gueule ouverte de la terre. On jettera quelques fleurs sur ce qui fut toi... et la terre se refermera.

A la place où tu fais ta "cure" éternelle, ne se verra plus qu'un léger tumulus recouvert de fleurs, et les tiens s'en retourneront silencieusement.

Bientôt l'organisme se désagrègera; tu subi

ras la destruction de la matière, la lente incinération par l'action chimique des corps en dissolution.

Le sol absorbera le résidu, puis, ô force de la nature, lentement, mais sûrement, tu seras transformée. Il ne restera dans ton cercueil que des ossements, de la poussière, mais des fleurs se nourriront de ce qui fut ton jeune corps souple et beau, et lèveront leurs corolles vers le ciel, comme tu levais jadis tes yeux purs vers l'azur infini...

Résurrection splendide et douce! C'est un peu de ton âme qui réjouira, consolation silencieuse, des yeux qui t'ont pleurée et qui viendront sur ta tombe toucher ton souvenir...

Contraste! Le médecin-chef et l'administration font de leur mieux pour distraire les patients, et réussissent fort bien. Conférences, cinémas, concerts, se succèdent à intervalles réguliers.

Ce soir, nous chantons! Nous sommes ici pour revivre, pour guérir, pour rajeunir. On ne meurt pas! il ne faut pas mourir! D'ailleurs, la mort ici est un accident rare, au pourcentage infime. N'y meurent que ceux qui viennent trop tard.

Une Anglo-Canadienne nous donne un concert. Délicate et mignonne dans une robe satinivoire qui la moule délicieusement, elle semble

timide, cette blonde hâlée. Une couleur plus vive lui siérait peut-être mieux; l'ivoire, par ailleurs, s'harmonise bien avec le bronzé du cou et des bras.

Elle se tient trop à l'arrière-scène; dangereux, Mademoiselle, à cause de l'acoustique. Peut être veut elle mieux faire valoir sa toilette? Femme et toilette sont plaisantes à l'oeil.

Cela me reporte aux beaux jours d'autrefois : où sont-ils? Je me souviens d'un concert de France Alda!!... mais ne soyons pas trop exigeant.

La diction semble molle; les syllabes ne se distinguent pas suffisamment. Emission pure, pas de trémolo, le son assez bien appuyé, frappé, soutenu. Le registre bas est faible, mais c'est probablement défaut d'acoustique. L'accompagnement, trop fort, mais aussi la chanteuse n'ouvre pas assez la bouche; curieuse école, les lèvres sont presque closes.

Du français maintenant, que l'on comprend assez bien. Une berceuse de Fauré, belle musique. De César Franck, Le Mariage des Roses. La voix décidément est agréable, flexible, nette.

De l'anglais : elle est chez-elle, mais l'articulation est floue. De même, le sentiment intérieur, le feu sacré ne semblent pas intenses.

La chansonnette lui convient mieux. Certaines

sont très réussies. Son programme est fini. Les pièces étaient relativement faciles, douces, sans beaucoup d'ampleur, ne demandant pas un souffle puissant ou un registre étendu. En somme, jolie voix de salon ou de concert; il faudrait beaucoup de développement pour le théâtre ou l'opéra.

Un jeune baryton est aussi au programme. Il a 20 ans, vient de Philadelphie et s'appelle Ramsay : trois raisons qui me le rendent sympathique. Comment se fait-il que tous les Ramsays que je connaisse soient grands, minces, blonds, et très charmants ?

La voix étoffée, ample, sonore, pas encore tout à fait posée, chevauche parfois. Beaucoup de puissance.

Très bien en scène, avec, peut-être un peu de pose, mais il se met dans son rôle pour un grand air de Haendel. De Schumann, les Deux Grenadiers; ce n'est pas du Journet, mais avec de l'aland et du mordant quand même; le feu sacré le consume celui là. En rappel, un chant de pirate, viril, endiablé.

Des "Negro Spirituals" suivent; inconnus ici, ils ne sont guère prisés. C'est très difficile, mais il s'en tire à merveille presque comme Paul Robson à la voix de cathédrale. Il les donne avec une ferveur quasi religieuse.

Encore un chant entraînant : une chanson de Marin "A sailor's song"; toutes voiles dehors par gros temps. Bien dirigé ce garçon ira loin. Artiste au tempérament fougueux, il excelle dans ce que les anglais appellent le "Character Singing".

L'accompagnatrice, une perle. Elle semble de l'école allemande; jeu sûr, discret, mais puissant quand la partition la laisse libre de se donner. Grande facilité d'exécution, touche exquise, interprétation sentie. C'est un maître; il serait bon de l'entendre seule; elle doit bien rendre Bach.

Belle soirée dont les patients vous remercient, chers servants de l'Art. Hier, nous pleurons une enfant fauchée dans ses vingt ans, et ce soir, deux enfants de vingt ans nous la font oublier un peu avec leurs chansons... Ainsi va la vie...

Le docteur trouve mes progrès rapides. Malgré les émotions de tous genres du voyage à Québec, et les quelques accrocs à la discipline habituelle, aucune réaction du côté pulmonaire.

L'exercice est prolongé, et, chose extraordinaire, permission de ramer. Oh! pas à grands coups qui vous ouvrent la poitrine, mais par petits coups de l'avant-bras. Quand on connaît le truc, c'est facile et pas fatigant.

La chaloupe de mes rêves est arrivée... Com-

me dirait Pagnol : "d'après sa coupe, sa ligne, et son gabarit..." c'est un bateau élégant, léger, portant beau, seize pieds de long, quarante pouces de large au centre, très mince, avec deux paires de rames et un aviron.

Evidemment, ce n'est pas comme au temps jadis, quand nous aussi, nous avions vingt ans, et que nous faisons de la rame d'équipe à Vesper de Philadelphie... dans ce temps-là, nous ramions comme des galériens...

Enfin, je vais sortir à l'air libre, sur le lac, en explorer les abords et les portages, être autre chose qu'un cadavre dans un sac; quelle joie!

Chantons l'"Embarquez vous" de Godard, et partons sur ce beau lac qui a bien vingt cinq milles de long.

La "Passe", naissance de la rivière Batiscan, n'a pas trente pieds de large. A droite, plage de sable fin; plus loin, l'île Scott, puis à un mille, la pointe dénommée — je me demande pourquoi — "La Pointe Queue de Chemise". En voilà un nom baroque pour un si beau rocher. A un demi-mille à l'ouest, l'île Laforest et l'île Proteau, avec, à droite, une baie immense, la Baie William. De cette Baie William, passage par un portage enchanteur dans la Baie D'Amour. Là sera le champ de mes activités maritimes...

Parfois, couché dans le fond de la chaloupe, je

me laisse bercer par le flot; je fais une cure d'air libre, incomparable de silence, de sommeil et de rêve.

Idéal! Idéal! Pourquoi m'as tu touché? Pourtant, il me semble te connaître depuis toujours. Depuis toujours ton image ne dort elle pas en moi?

J'ai puisé dans tes yeux la faim de l'Infini, et sur ta Bouche, la soif de la Beauté. Je porte en moi ton empreinte inaltérable, et tu m'as emporté comme le ressac d'une vague de fond. Désormais je ne suis plus seul, et tu fais surgir en moi cette attirance de l'inaccessible qui pousse les pauvres humains, chercheurs d'absolu, toujours vers de plus hauts sommets.

Viens, le lac nous invite. Il est pur. Voguons silencieusement. Vois tu, là-bas, vers l'occident, cette frange fine qui dentelle la rive avec, au centre, un tout petit point blanc? C'est le fond de la Baie D'Amour... Le nom est beau, mais le bel amour, l'amour infini, "sans regrets, sans remords, sans adieux, sans retour", dans quelle baie le trouverons nous, Idéal? Tu le sais, toi qui jaillis tout droit du coeur du Créateur, et qui nous entraîne à ta suite.

Suis moi; c'est un portage... Vois, le calme nous charme. Le miroir reflète la montagne qui semble, dans cet écerin translucide, une énorme

émeraude reposant sur sa pointe. Regarde, dans la pénombre au ras de l'eau : ce reflet, c'est un airon que frappe, fugitif, un rayon de soleil.

Entrons sous bois. C'est la sérénité parfaite. La forêt respire à peine. La rosée qui perle ses ramures la pare d'un diadème filigrané de fin cristal. Le sentier chemine à travers bois; chemignons! Il relie la Baie D'Amour à la Baie William; faisons sa conquête! Oui... mais c'est lui qui nous prend. L'incendie autrefois rava gea ce secteur. De grands pins sont tombés; le feu les dessécha, puis, le vent fit son oeuvre. D'autres s'accrochent encore au sol, immobiles, muets, torturés par la flamme, cadavres, mais debout quand même, comme ces grands soldats morts dans la tranchée, l'arme au pied, baïonnette au canon.

J'aime mieux encore cette jeunesse qui lève drue autour de ces squelettes; l'élan de la vie les pousse vers le ciel, fins bouleaux aux fûts blancs, délicats et flexibles, panachés de vert tendre et qui, dans l'air du soir, soupirent un chant plaintif. Wagner l'entendit il lorsqu'il dota l'humanité de l'immortelle prière qu'est le Prélude de Lohengrin?

Le soir monte... le sous bois s'anime. Crépuscule magnétique, tout change, s'imprécise; des lignes, des arceaux, des voûtes s'enchevêtrent en

cette immense cathédrale "aux lumineux piliers" où le souffle de Dieu nous envahit, et là bas, dans la clairière, un rayon d'or tremblant éclaire le sanctuaire.

Reviens, Idéal. Il faut rentrer. La barque est là, fidèle, les rames tendues comme des bras ouverts...

Le couchant flambe, le soir se tait; l'eau se colore. Ce n'est plus de l'eau mais une nappe épaisse où les ors, les mauves, les roses s'entrelacent. La rame dans sa lente cadence, plonge sa pale dans cette palette irisée, se relève et laisse tomber des aqua-marines qui font de petits cercles et se perdent dans cette masse de couleurs chatoyantes.

Un chant s'élève, c'est toi, Idéal, qui parles, c'est Verlaine, c'est L'Heure Exquise, et Reynaldo Hahn chante. Puis c'est Psyché qui parle au soir, et Claude Cordès qui pleure sa nostalgie de la suprême beauté.

Et nous voici revenus vers la bonté suprême, où l'exquise charité nous retient dans ses bras. Ici, plus de forêt mystique au crépuscule. C'est la tranquillité de l'ordre qui règne, c'est le cerveau, le coeur et le sang du maître qui activent cet organisme, refuge où dans le calme, le silence et la paix, les tissus se reforment, le sang s'enrichit, le coeur s'élève et plane dans les clar

tés au dessus des tristesses de la misère humaine qui nous coudoie.

Ta place est bien ici, Idéal; que ferions nous sans toi? Cet homme, le médecin-chef, qui, au loin, vient vers nous de son pas balancé, tu l'enveloppas dans tes plis un jour du lointain passé où, comme nous, il fut touché par le mal. C'est toi qui le soutiens encore, et par lui, tu nous fais voir les beautés de revivre.

Vois à ses côtés, le dévouement en action, tout de blanc vêtu, croix rouge de Lorraine au front, sur coiffe immaculée... C'est encore toi, Idéal-Charité qui l'animes, et par toi nous renaissions.

Reste près de nous, ne fuis pas! Où te mettrais je dis tu? Tu es si grand et la place si petite... C'est vrai, mais j'ai mon coeur. Prend dans ce pauvre coeur ballotté, la place la plus large possible, et... dormons.

La nuit est sereine. Quel est ce bruit? Rien! Presque rien; des feuilles qui s'agitent dans le tremble tout proche, et qui jasant aux étoiles.

Que disent elles? Le sais-je?

Peut-être pleurent-elles de sentir déjà l'automne qui les glace et la branche dont en novembre elles seront détachées... Pour toujours? Mais non...

"If winter comes, can spring be far away?..."

— IX —

Elections

Les élections!... Période fébrile pour les tibis. Rien ne provoque des hausses de température, des baisses de tension artérielle et des réactions en général comme des élections, surtout au San.

Quel embêtement pour des gens qui ont la politique dans le sang comme les Canadiens, d'être cloués au lit pendant tout une période électorale. On en perd le boire, le sommeil et le manger.

Sur les portiques les discussions ne finissent plus. Naturellement les libéraux dominent, mais les conservateurs reprennent en vigueur ce qui leur manque en nombre.

Le portique du deuxième des hommes est devenu un vrai "hustings". Monsieur Laprise est d'un "bleu" superbe. Sa couleur politique s'affirme par une voix qui pourrait être le sifflet d'alarme du "Normandie". Littéralement, il en-

terre tous ses confrères de lit, "rouges" dont les convictions sont desservies par un organe moins puissant.

Le tempérament et le caractère du bleu vont de pair avec ses capacités pharyngo laryngo-buccales. En l'écouter du portique inférieur, je crains toujours qu'il ne se déchire le poumon; mais il paraît que sa cicatrisation est aussi forte que ses convictions politiques. Cependant, on ne sait jamais quelles surprises un explosif pareil peut causer.

Le San est un centre électoral particulier. Le bureau de votation se trouve dans les loges attenantes à la salle de cinéma. Le jour du vote, La-prise fut un des premiers rendus. Dorion, représentant du candidat conservateur, conscient de son devoir qu'il exerce d'ailleurs avec délicatesse vis-à-vis de ces électeurs malades, pose les questions d'usage à notre homme.

Celui-ci, nerveux, se rebiffe, gueule un peu; Dorion le laisse se calmer, puis veut l'assermenter quant à son droit de vote, etc. . . Voilà le bleu d'une colère rouge à tout flamber. Il fait venir le médecin chef pour l'identifier, et, finalement, il peut voter.

Son retour sur le portique fut un vacarme infernal, son indignation ne se contenant plus : "Pensez donc, moi, le meilleur bleu, le plus pur

bleu du San, me faire apostropher de cette façon par le représentant de mon candidat, *de mon propre candidat*, et me faire assermenter par dessus le marché. J'étais tellement en m. . . contre lui que j'ai voté *rouge*; c'est bon pour lui le b. . ."

Heureusement, tout a une fin, surtout les élections, car les tibis du San seraient fort malmenés si ça durait trop longtemps. La radio nous apporte les résultats attendus avec impatience, puis, le calme se rétablit.

En face de ces espérances réalisées, et de ces défaites subies de part et d'autre, je pense à un politique qui, à son heure, joua un rôle important dans les débuts des Bois Francs : Désiré Bourbeau.

Au commencement il fut maître d'école dans la région de St Pierre les Beequets, sa place natale, et ensuite aux Trois-Rivières. Ses parents, modestes cultivateurs, avaient quitté les vieilles terres de St Augustin de Portneuf, pour traverser dans les terres grasses de la rive Sud en face de Batiscan.

Il avait suivi d'abord l'école du rang; ensuite, l'école de commerce. Des goûts et des aptitudes de pédagogie s'étant manifestés, il devint instituteur, à 18 ans. Pendant qu'il communiquait les lumières de son intelligence aux petits, il

voyait grandir dans l'avenir les besoins et les bienfaits de l'éducation.

Grand, svelte, mince, il portait beau. Front large, éclairé, figure ouverte, yeux gris, rieurs, où se manifestait la bonté.

Autrefois comme aujourd'hui, malheureusement, les salaires des magisters étaient plutôt minces. Curieux ce non sens, ce sont les éclairés de la pensée, prêtres, professeurs, instituteurs, qui sont le moins bien rémunérés.

Désiré, pour refaire sa bourse aplatie par le besoin, travaillait au comptoir d'un marchand de Trois-Rivières. Après avoir expliqué les règles de syntaxe aux petits Trifluviens, il vendait à leurs mamans le nécessaire de la vie domestique.

Les Bois Francs venaient de s'ouvrir. Le pionnier dort toujours dans le coeur de nos gens. Désiré se sentit appelé vers cette région vierge encore, qui étend sa beauté à flanc de côteau le long des contreforts des Apalaches, pour pénétrer ensuite au coeur de la montagne, dans une série de paysages, qui en font un des plus beaux coins de notre pays. Les habitants de St-Pierre, de Gentilly, de Bécancour, des Trois-Rivières, se laissent séduire par ces belles ondulations boisées dont les pieds baignent dans l'immense plaine qui s'étend jusqu'au fleuve, à 15 lieues.

Demers venait de fonder Sainte Victoire

d'Arthabaska, nom propice et invitant, comme Saint Christophe, nom de force. Arthabaska signifie : Lieu où croissent les roseaux... mais il y pousse aussi des chênes. Avec des patrons pareils on va loin à 20 ans, quand on a le coeur au bon endroit. Désiré vint donc s'établir à Sainte-Victoire, mais il ne travailla pas la terre. Il l'aimait bien, la terre, et avec sa stature d'athlète, il se serait vite taillé un beau domaine. Il s'en tailla un, de fait, mais pas avec la hache et la charrue.

Il "ouvrit" magasin. Débuts modestes; patient, prudent, il sut attendre. L'aisance ne tarda pas à venir.

Il eut bientôt un beau magasin, et tout ce qu'il faut pour attirer le client. Le client l'intéressait bien pour le profit à faire, mais aussi pour l'intérêt humain. Les gens de la terre, les habitants lui plaisaient. C'est que lui même, fils et petit-fils de cette belle noblesse terrienne qui fait notre force et notre orgueil, il était resté au fond l'homme de la terre.

Les habitants des environs devaient passer devant chez lui pour écouler leurs produits. Le sachant d'une probité de roi, ils étaient heureux de traiter avec lui. Puis la vente, ou le marché conclu, ils jasaient, et parlaient un peu de tout, sans oublier la politique.

Désiré avec son intelligence et son développement, ses connaissances des affaires et de la terre, donnait d'excellents conseils à ces habitants dont quelques uns peinaient sur leur bien de la montagne. Sa renommée s'étendit; c'était un honneur de causer avec M'sieur Désiré, ainsi nommé parce que trois des frères Bourbeau vivaient dans les environs. On disait donc M'sieur Octave, M'sieur Solime, M'sieur Désiré; c'étaient vraiment trois M'sieurs.

Sobre, honnête, droit, aimant le travail, courageux, sachant qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul, il se maria. Les affaires de son commerce l'appelaient à Québec; après ses entrevues chez les grossistes de la Basse-Ville, il poussait jusqu'à Saint Roch où l'attirait une jeune fille aimable, douce, et douée d'une énergie et d'une volonté qui en font encore aujourd'hui, à 88 ans, une femme incomparable.

Juste ce qu'il fallait pour coloniser les Bois Francs, plutôt durs à travailler au début : le diamant ne se taille qu'avec le diamant.

La nouvelle mariée devint donc Madame Désiré. Les enfants furent nombreux, quinze je crois, et peut être dix-sept. Mais avec les enfants grandirent le commerce, la maison et l'homme. Les conservateurs des environs, et de tout le comté, se dirent un jour, le connaissant bien :

“M'sieur Désiré, ça nous f'rait un bon député à Ottawa.” Quand un mouvement comme celui-là part tout seul, l'homme n'a pas de résistance à offrir, ou à redouter, il est élu d'avance. Une délégation lui dit : “M'sieur Désiré, vous serez notre député à Ottawa.”

C'était alléchant; l'homme hésita. Certes, il était dévoué aux intérêts de son parti. Cependant, beaucoup de raisons militaient contre son entrée dans la politique active : sa maison, sa famille, son commerce et ses habitudes sédentaires.

Le comté était déjà représenté à Ottawa par un jeune avocat libéral de grand talent, Wilfrid Laurier, élu pour la première fois, en 1874, par une pluralité de 238 voix.

Cependant Désiré se rendit au désir de ses amis. Laurier venait d'être appelé dans le ministère, mais devait se faire réélire dans une élection complémentaire, fixée au 8 octobre 1877. Ce fut une lutte de lions. Laurier Chrysostôme — la bouche d'or, exerçait un magnétisme irrésistible.

Désiré n'avait certes pas la culture, ni l'érudition de Laurier, par contre il possédait une intelligence naturelle et des qualités sympathiques comparables à celles de son adversaire. Très au courant de la politique, des besoins et des aspirations de son peuple, orateur facile, il dominait la

foule lui aussi, non seulement par sa haute taille, mais par sa largeur de vues et sa noblesse d'idées.

Voix grave, ample, large, d'un souffle puissant. Ses gens l'aimaient pour avoir discuté avec lui des questions de la terre, du foyer, de l'école; ils avaient recherché son opinion, et l'écoutaient avec intérêt. Le scrutin donna à Laurier une *minorité de 22 voix*. Désiré remportait l'élection.

Lutte mémorable! L'organisation conservatrice remua ciel et terre pour battre Laurier dont l'ombre couvrait déjà toute la terre canadienne. Les esprits chauffés à blanc, des rixes éclatèrent sans provocation; un homme fut même tué dans une bataille terrible. Thibault, le fameux Charles Thibault, dit "Les Grands Pieds", importé spécialement, s'arrêtait parfois dans un discours au son de la cloche de midi, pour demander à ses adversaires de réciter l'Angelus, ce que peu d'entre eux pouvaient faire. Thibault le récitait alors, l'ayant appris par coeur; l'effet était prodigieux dans les campagnes.

Laurier connut ainsi la seule défaite de sa carrière de député, ce dont Québec-Est le consola vite. Mais il ne se représenta jamais plus dans Arthabaska, où pourtant il demeurait. M'sieur Désiré fut lui même un peu surpris de sa victoi-

re; il venait de renverser celui qu'on appellerait plus tard le plus grand des Canadiens Français.

Ce ne fut pas sa seule gloire; il dirigea même avec succès une élection assez bizarre contre son propre beau frère, le mari de sa soeur, qui, libéral, se présenta contre lui et fut défait, comme Laurier.

Mais Désiré se retira bientôt de la politique, qui, avec le temps l'avait déçu, et abandonna l'arène fédérale pour se livrer entièrement au commerce.

Cependant il sortit de sa retraite un jour pour se présenter à nouveau, à Québec cette fois. Ce fut une erreur. Il soutint une lutte homérique contre un jeune avocat "rouge", Éna Girouard, qui triompha avec Mercier en 1890, de celui qui avait terrassé les plus forts lutteurs du parti libéral, Laurier en tête. Monsieur Désiré se retira sous sa tente, d'ailleurs fort belle.

Ses affaires grandissaient, sa famille aussi. Deux ou trois de ses fils l'aidant, son magasin devint le plus important de la région et sa maison la plus belle du comté. Il donna à ses enfants l'instruction qu'il avait reçue, et plus; ses fils passèrent par les collèges classiques, et ses filles chez les Ursulines.

Fervent chrétien, donnant l'exemple d'une foi vive et active, son action se traduisait en charités

discrètes. Il eut ses joies, ses épreuves aussi; accepta les deux avec sérénité. Son fils Raoul lui donna le bonheur de voir le Sacerdoce entrer dans sa maison; c'est plus qu'il n'en faut pour compenser bien des déboires.

Sa fille, sa préférée peut être, lui causa une grande joie mêlée d'amertume. Son cours terminé, elle resta dans le couvent et la grille des Ursulines se referma pour jamais sur cette enfant comblée par la Providence des dons les plus rares: bonté, talents, beauté. Musicienne, cantatrice, harpiste, une vraie résurrection de Sainte Cécile.

M'sieur Désiré prit le fiel avec la joie. Le poids de la vie devenant plus lourd, ses épaules se voûtèrent; elles plièrent pour de bon quand une lettre lui amonça la mort de Mère Sainte Andrée, son Irma, décédée au couvent de Québec il y a plus de trente-cinq ans. Il ne la vit même pas; son coeur saigna en silence.

Un jour, il se présente au parloir du couvent et mande Mère Supérieure. Il ne voulait pas grand'chose, seulement la faveur d'aller au cimetière des Soeurs. La Supérieure refusa. Alors Monsieur Désiré fonça. C'était l'heure d'entrée des externes; laissant brusquement la Supérieure stupéfiée, il enfla à grandes foulées derrière une petite Québécoise, ébahie de voir ce géant

d'homme pénétrer en trombe dans le cloître, et d'un pas sûr, se diriger droit au but.

Il savait où il allait.

La Supérieure, les tourières, les professes, alertées, le suivirent en hâte, mais s'arrêtèrent bientôt assez loin de cet homme grandi par la souffrance, et qui pleurait doucement à genoux devant une petite croix de bois surnaturalisant les restes de son Irma...

On ne le dérangea pas.

Il mourut peu de temps après.

Tout en écrivant "à bord de mon lit" comme toujours, je vois dans l'Allée des Soupirs, une bonne vieille qui se promène alertement avec son neveu, un jeune patient.

Au San, la correspondance des tibis se fait "à bord de son lit": dossier relevé, table pliante sur le lit, écritoire sur la table. Pas toujours commode, ni confortable, surtout par froid vif; les doigts se raidissent, l'encre se congèle... et les idées aussi.

L'Allée des Soupirs? l'avenue en face de la porte centrale, s'étendant du portique à la Rivière Batiscan; là se promènent les tibis au commencement de l'exercice: soupirs de joie, de peine aussi, et les amoureux soupirent à deux...

Cette bonne vieille est très vivante pour son

âge; son neveu de vingt ans est beaucoup moins dégourdi... Dame! sa lésion est grave! maigre comme une bicyclette, je ne parierais pas sur lui pour un an.

La vieille le regarde tendrement, avec des yeux qui veulent photographier une figure. Elle sent qu'elle ne reverra peut être plus cet enfant, son filleul. Après la mort de la maman, sa soeur, elle l'a élevé, et quelles fatigues n'a-t-elle pas bravées pour venir jusqu'ici : cent cinquante milles d'auto jusqu'à Québec, et ensuite le chemin de fer, pour descendre à cinq heures du matin.

Demain, le départ... et tout ce trajet à refaire, le coeur lourd et triste. Et dire qu'elle ne peut absolument rien pour ce petit qui, dans sa vie de vieille fille, a été son seul amour et son grand dévouement. Le chagrin la mord, mais quel ressort elle a quand même. Ah! les femmes! ce qu'elles en ont de l'énergie dans la souffrance et la douleur!!

Ce dos arrondi par le travail penché me rappelle une bonne vieille tante à moi, justement cette Madame Désiré, Belzémire de son nom, qui un jour bouscula l'univers pour voir son petit une dernière fois dans un départ d'Europe.

Ce matin là, Tante Belzémire était de fort mauvaise humeur. Rien ne marchait à son goût; elle n'était plus maîtresse chez-elle. Abdiquer à

85 ans, c'est tout de même un peu raide. Après tout, quel mal y avait-il à vouloir reconduire Raoul au bateau? Aucun!!

Son âge? C'est vrai qu'elle n'était plus jeune, mais, et très fière de le dire, n'avait-elle pas fait un mois plus tôt, une randonnée de 1,200 milles en auto jusqu'aux chûtes Niagara, par Toronto, Hamilton et Buffalo? Alors, quoi? "Me prenez-vous pour une enfant?"

Et maintenant les enfants lui refusaient un tout petit tour de machine de 200 milles, du Port St-François à Montréal. Une bagatelle quoi! Elle en avait fait bien d'autres et n'en était pas morte. Maintenant on voulait la faire mourir pour lui éviter les émotions du départ. Mon Dieu oui! son grand garçon, son prêtre, partait pour Rome, et elle ne serait pas là pour l'embrasser, le serrer sur son coeur, agiter son mouchoir sur le quai jusqu'au moment où ses yeux perdus de larmes ne verraient plus ce point noir, son fils, sur le pont.

C'est loin Rome! Long le voyage! Serait elle encore-là au retour? Sait on jamais quand on est vieux? Mais non, la jeunesse ne comprend pas ces choses là...

Alors, Tante bougonnait à plein, enfermée seule dans sa chambre pendant que l'auto démarrait

âge; son neveu de vingt ans est beaucoup moins dégourdi... Dame! sa lésion est grave! maigre comme une bicyclette, je ne parierais pas sur lui pour un an.

La vieille le regarde tendrement, avec des yeux qui veulent photographier une figure. Elle sent qu'elle ne reverra peut être plus cet enfant, son filleul. Après la mort de la maman, sa soeur, elle l'a élevé, et quelles fatigues n'a-t-elle pas bravées pour venir jusqu'ici : cent cinquante milles d'auto jusqu'à Québec, et ensuite le chemin de fer, pour descendre à cinq heures du matin.

Demain, le départ... et tout ce trajet à refaire, le coeur lourd et triste. Et dire qu'elle ne peut absolument rien pour ce petit qui, dans sa vie de vieille fille, a été son seul amour et son grand dévouement. Le chagrin la mord, mais quel ressort elle a quand même. Ah! les femmes! ce qu'elles en ont de l'énergie dans la souffrance et la douleur!!

Ce dos arrondi par le travail penché me rappelle une bonne vieille tante à moi, justement cette Madame Désiré, Belzémire de son nom, qui un jour bouscula l'univers pour voir son petit une dernière fois dans un départ d'Europe.

Ce matin-là, Tante Belzémire était de fort mauvaise humeur. Rien ne marchait à son goût; elle n'était plus maîtresse chez-elle. Abdiquer à

85 ans, c'est tout de même un peu raide. Après tout, quel mal y avait-il à vouloir reconduire Raoul au bateau? Aucun!!

Son âge? C'est vrai qu'elle n'était plus jeune, mais, et très fière de le dire, n'avait-elle pas fait un mois plus tôt, une randonnée de 1,200 milles en auto jusqu'aux chûtes Niagara, par Toronto, Hamilton et Buffalo? Alors, quoi? "Me prenez-vous pour une enfant?"

Et maintenant les enfants lui refusaient un tout petit tour de machine de 200 milles, du Port St-François à Montréal. Une bagatelle quoi! Elle en avait fait bien d'autres et n'en était pas morte. Maintenant on voulait la faire mourir pour lui éviter les émotions du départ. Mon Dieu oui! son grand garçon, son prêtre, partait pour Rome, et elle ne serait pas là pour l'embrasser, le serrer sur son coeur, agiter son mouchoir sur le quai jusqu'au moment où ses yeux perdus de larmes ne verraient plus ce point noir, son fils, sur le pont.

C'est loin Rome! Long le voyage! Serait elle encore là au retour? Sait on jamais quand on est vieux? Mais non, la jeunesse ne comprend pas ces choses là...

Alors, Tante bougonnait à plein, enfermée seule dans sa chambre pendant que l'auto démarrait

en vitesse vers Montréal. On avait coupé court les embrassades, et vite, hâtons nous!

On se dirait tout de même un dernier bonjour quand le paquebot, descendant le Saint-Laurent, passerait devant la petite villa du Port St François, à l'embouchure de la Rivière Nicolet. La sirène crierait, Raoul agiterait son mouchoir à l'arrière du pont, un feu de Bengale brillerait sur la grève près de tante qui regarderait avec une lunette, la maison saluerait de son drapeau et... ce serait beaucoup mieux que de s'embrasser à Montréal dans la foule bigarrée des quais, incapables de se parler ou de se voir.

Tout arriva comme prévu : le bateau passa, le mouchoir s'agita, la sirène cria, le feu de Bengale donna son rouge le plus vif, le drapeau sauta, Tante, sur la grève, regarda dans la lunette... et ne vit rien du tout.

Fureur et désespérance à la maison. Après le départ du fils, le chagrin et la déception de la mère; ce n'était pas gai.

Mais les femmes ont des ressources inépuisables... On tenterait l'impossible. L'auto va plus vite que le paquebot, et la Rivière Nicolet n'est qu'à cent milles de Québec, où le bateau fait relâche. Tant bien que mal Tante fut consolée, puis sa fille Graziella, lui demanda d'un coup :

“Tu veux absolument le voir encore Raoul?”

“Bien sûr que je voulais le voir, mais le bateau est passé, je n'ai rien vu, et maintenant il est trop tard...”

“Eh bien non! il n'est pas trop tard; nous le verrons à Québec, puisque tu y tiens tant, mais il faut se hâter. D'abord, moi, je suis fourbue; l'émotion, le voyage à Montréal, 200 milles au volant, je n'en puis plus; mais nous passerons par Nicolet où le chauffeur nous attend.”

Pas de temps perdu en route. Le chauffeur, bien stylé, sachant de quoi il s'agissait, posait une semelle de plomb sur l'accélérateur et la machine volait. Il y eut bien une couple de virages vertigineux sur deux roues; Tante ne s'en aperçut même pas, et l'on fut à Québec, à quai, avant l'arrivée du bateau.

Là aussi ça n'irait pas tout seul. Quand les choses se mettent de travers!... Le paquebot ne touche pas quai, mais s'arrête en rade. Les passagers en partance, et ceux là seuls, munis de billets, passe ports, de la croix et de la bannière, s'embarquent sur une vedette qui les transborde au paquebot.

Et voilà!!! Une course de cent milles à brûler les pneus, pour voir filer un vilain bateau et Raoul ne saurait même pas que sa maman le regarde passer, là, toute proche, sur le quai, à quelques cents pieds de lui. Cette fois, je crois bien

que Tante faillit en mourir; elle pleura tout chaud. . .

Il est avec les lois des accomodements. Après tout, les officiers du port, et ceux de la vedette sont de braves gens; ils ne peuvent pas laisser pleurer ainsi une bonne vieille maman qui se paye deux cent milles de voiture pour embrasser son fils prêtre qui part à Rome, voir le Pape, et la laisser sur le quai pendant que le bateau passe au large. Ce ne serait pas humain, voyons!!!

Les officiers fermeront les yeux, ne verront rien, et la mère et la fille pourront se glisser sur la vedette.

En route! Le "Laetitia" est signalé. D'habitude on s'aborde près de l'Anse au Foulon, mais aujourd'hui, c'est fête. La vedette se sent très légère; son étrave fend la vague et la proue sort presque de l'eau. Tout marche à ravir : les chaudières, les pistons, les turbines, les hélices s'en donnent joyeusement. . . et la Marine Canadienne a bon coeur. Le prêtre s'en va à Rome, voir le Pape, et la mère est venue spécialement en auto, 200 milles — du Port St-François à Québec, et elle a 85 ans! Alors, sans s'en douter, le capitaine monte jusqu'en haut de Sillery; pour un peu il se rendrait à Lotbinière. . .

Et la vedette, en haut de Sillery s'accrocha au

flanc gauche du "Laetitia" comme un enfant à la mamelle.

Des ordres, vite! "Le père Bourbeau! Le père Bourbeau!" Le cri s'engouffre dans les couloirs, repris de pont en pont jusqu'en haut, sur le "Hurricane Deck" où le fils rêveur, admire les hauteurs sculptées de Québec, en pensant à sa vieille Maman dont il n'a vu là bas, au Port St-François, que la silhouette toute menue sur la grève, comme un Charles Huot que l'on regarderait par le gros bout de la lunette.

"Le père Bourbeau! Prière au père Bourbeau de descendre à la vedette!" Le cri lui entre, brutal, dans l'oreille. "Bon Dieu! pense-t il, Maman est morte!"

Mais non, elle n'est pas morte la Maman! Elle est plutôt bien vivante, malgré son âge, l'émotion et l'inquiétude de savoir dans cette course folle, si elle arriverait encore à temps.

Tout à l'heure elle ne se sentait pas fatiguée du tout, et voilà que maintenant la journée lui laboure les jambes. Elle avait tant de choses à dire, mais ne sait plus rien, ne peut que se taire, s'asseoir un peu sur le banc du pont devant les passagers et l'équipage qui jettent un oeil humide et discret sur ce bout de femme assise près d'un prêtre et qui ne parle que des yeux en ac-

crochant ses mains usées de mère aux mains bénies du prêtre.

Les deux bateaux, le grand et le petit, descendaient lentement au fil de l'eau, accrochés eux aussi l'un à l'autre, et comme désireux de ne pas se quitter.

Il fallut bien rompre, cependant. En général, le démarrage se fait près des chantiers de Lauzon, mais, en aval, comme en amont de Québec, la Marine Canadienne a le coeur bien placé. La vedette filera plus loin pour aujourd'hui, voilà tout... Elle fila même presque jusqu'à Saint-Jean de l'Île d'Orléans...

Une belle course ma foi! Doucement, à regret, la vedette se décroche et revient, toute pimpante et gaillarde de sa bonne action, portant allègrement une brave vieille femme de maman, qui, malgré vents et marées, avait tout de même fini par revoir son fils...



— X —

Le ski

Le Tibi, satisfait de ses progrès et de sa force musculaire qui semble revenue, demande vite au docteur s'il lui sera bientôt possible de se remettre au travail.

Après plus d'un an à l'ancre, le problème de l'avenir commence à se poser.

Ce bon docteur me regarde d'un oeil paternel :

“Ne soyez pas trop impatient, mon ami! Il ne saurait être question de vous remettre au travail avant plusieurs mois, quoique vous en pensiez. Oh! je sais; ici vous vous sentez fort et vigoureux, mais souvenez-vous que vous déployez vos activités dans un cadre très spécial.

“Vous sortez sur le lac, vous marchez, vous vous agitez une couple d'heures par jour, mais n'oubliez pas qu'entre-temps, vous êtes presque constamment au lit ou au repos.

“La reprise d'une vie normale sera toute autre chose. N'y songez pas pour le moment, ni pour

plusieurs mois à venir. Ce serait compromettre votre rétablissement, et, peut-être, provoquer une rechute. Rien de si décourageant pour un tibi que de se remettre à la cure après s'être cru guéri. Continuez votre traitement. Le printemps prochain... peut-être..."

"Diable! Ce sera beaucoup plus long que je ne l'avais prévu; et alors? Les quatre semaines du début? Et les quatre mois de San? Ah! ces médecins... Enfin, puisqu'il le faut... "Donec, ça veut dire un deuxième hiver ici?"

"Tout juste". Le docteur interroge : "Avez-vous déjà fait du ski?"

J'avoue que ma connaissance du ski est toute subjective. La raquette par exemple...

"Non, pas de raquette. C'est trop dur. La raquette enfonce dans la neige molle et il faut lever le pied chargé à chaque pas. Effort trop grand pour un tibi; tandis que le ski glisse et le poids est aidé par le bâton ferré; exercice sain sans être nuisible.

"Seulement, ne vous aventurez pas dans les pentes trop raides où vous risquez de mesurer violemment votre longueur et de prendre avec le sol un contact aussi pénible que subit.

"D'ailleurs nous sortirons ensemble si vous le voulez bien, et je vous indiquerai les pistes les plus abordables."

Voyons les catalogues des maisons Eaton, Simpson, Dupuis, Morgan... Une semaine plus tard les colis arrivent, la neige aussi.

Depuis le début de novembre il neige abondamment et le thermomètre plonge plus bas chaque soir. Non seulement l'hiver s'en vient, mais il est ici; la température promet d'être belle pour le sport et bonne pour le poumon.

Quand le mercure touche 54° sous zéro F. comme en février 1930, et que l'on couche dehors malgré ça, le bacille de Koch est plutôt refroidi, et mon Dieu! le patient aussi.

Aidé du docteur qui explique la mise en place du harnais suédois assujettissant la botte sur le bois, je pars, nous partons... C'est à dire que le docteur part, et moi, v'lan, je m'assois par terre. Rien au monde pour se faire asseoir plus vite qu'un ski s'élançant sans vous le dire pendant que l'autre reste immobile. Le docteur explique la technique à suivre :

"Le corps incliné, le pied gauche légèrement en avant du pied droit, les deux bâtons ferrés piquant alternativement la neige, et un mouvement glissant de chaque jambe."

Ayant déjà fait du patin, je réussis à marcher et glisser sans m'allonger trop souvent. Pour les pistes, l'embarras du choix. Veut-on un terrain égal, plat? Eh bien! voilà le lac : rien de plus

plat; vingt cinq milles de belle neige battue par le vent et durcie par le froid. Désirez vous des pentes douces ou dures? Voici les abords du lac avec de jolies glissades.

Enfin, la montagne en face du San! Celle là, tous les alités, et les autres aussi, désirent en connaître l'autre versant. Quand viendra un dégel suivi de froid, ce sera le bon temps de grimper, la "croûte" rendant l'ascension plus facile; et la descente donc!!!

Justement, un mois plus tard l'événement se produit.

Par une journée resplendissante, d'un bleu italien, et par un froid de Sibérie — pardon de ces qualificatifs géographiques inutiles! enfin par une de nos belles journées d'hiver canadien qui valent l'Italie pour la lumière et la Sibérie pour le froid, je grimpe la dite montagne, à travers les bouleaux, les trembles dénudés, et les beaux sapins verts. Au sommet, une merveille, mais en face, grands ravins puis une autre montagne; air magnifique, silence absolu, et un soleil d'une splendeur qui n'a rien à envier à la lumière méditerranéenne.

Mais la descente! C'est là qu'on revient sur terre et comment?

Ces diables de skis m'emportant à travers les arbres, je dois faire appel à tous les trucs du

docteur et à combien d'autres que je ne connais pas pour ne pas embrasser de toutes mes forces un gros sapin qui persiste à venir vers moi à toute vitesse. Enfin, je fais un virage sur la gauche, le bras droit se lève pour rétablir l'équilibre, et la roulette de mon bâton s'accroche dans la fourche basse d'un petit merisier : le bâton est retenu au poignet par une courroie...

Vous voyez ça d'ici? Le poids du corps, la vitesse de la descente, et crac... Arrêt subit. Quel le pelle j'ai ramassée!! Vrai, j'ai pensé que le bras y resterait.

Garde Simard veut s'initier à ce sport agréable. Le jeudi, son jour de repos, nous partons ensemble. Les gardes ont un après midi de congé par semaine, et je crois que c'est le jour où elles s'ennuient le plus. Le travail est leur distraction; en congé, elles ne savent que faire.

Ces jeunes filles ont un mérite dont on ne se fait pas idée; mais il ne faut pas croire qu'elles sont exposées à la contagion par suite de leur travail. Aucun danger de contagion dans un sanatorium bien tenu : toutes les précautions prophylactiques sont prises.

Lors d'une conférence mémorable, le docteur Sergent disait à la Faculté de Médecine de Laval, que les statistiques de la tuberculose sont beaucoup plus élevées parmi le personnel des

grands palaces de la Côte d'Azur ou des Pyrénées, que dans un sanatorium de tibis. Au Lac Edouard, des gardes malades ayant dix ans de service parmi de grands malades, n'ont jamais contracté le mal.

Aussi, ne peut on trop louer le dévouement de ces gardes qui vivent éloignées de leurs familles, loin de toute distraction, parmi des patients dont beaucoup sont déprimés, qui doivent sourire, relever le moral de leurs "enfants", être gaies, alertes, souvent même après avoir aidé à mourir un patient auquel elles s'étaient attachées.

Un soir, revenant d'un concert j'aperçois au bout de notre corridor une "Mouette" (c'est le nom familier des gardes) toute tremblante. Une nouvelle, débarquée depuis deux jours, qui pour son début, avait vu mourir dans ses bras une jeune patiente, son premier cas. Ce soir-là, brume dense comme à Londres.

L'habitation des gardes se trouve détachée du San, à environ 500 pieds, mais pour y parvenir, il faut descendre l'escalier en dessous duquel se trouve la "boîte" des trépassés.

Justement, la petite morte reposait dans la boîte, presque sous nos pieds. Par ce brouillard, la pauvre Mouette était paralysée de peur. A deux nous la reconduisîmes chez elle. D'un air triste elle disait : "Je ne sais vraiment pas com-

ment je vais faire; j'ai peur des morts que ça n'en a pas de bon sens."

A la longue, et comme toutes ses compagnes, elle s'y est faite. Plus un patient est malade, plus il requiert de soins, et plus les gardes éprouvent de chagrin à le voir partir, ou de plaisir à le voir guérir.

Mais tout ça nous éloigne du ski... Done, Garde Simard, pour se distraire, se délasser, et aussi pour enrayer un embonpoint menaçant, me prie de lui donner des leçons de ski.

Je suis un peu moins novice qu'elle, et à la longue, l'élève fait des progrès remarquables. Si bien que la tentation lui vient d'essayer une pente très raide qui descend sur le lac en arrière du San. Presqu'au bas de la côte se trouve un petit creux avec une légère courbe. Oh! tout juste ce qu'il faut pour relever les skis vers le ciel et faire danser le skieur. Six fois de suite, avec une persévérance admirable, la pauvre Mouette étend sa longueur, et à la septième reprise, elle réussit.

En voilà une que les obstacles ne rebutent pas...

Voici Noël : nous allons en skis avec les bûcherons chercher un beau sapin pour les Fêtes, le grand événement de l'année au San. A Québec, des âmes charitables, "Les Amis du San", s'occupent déjà depuis deux mois, de remplir le bas

de Noël des patients; les parents, les amis, expédient les colis pour être déposés près de l'Arbre dans la grande salle à manger, décorée à profusion de même que les corridors et les salons.

Les patients qui peuvent se lever ont la permission d'assister à la messe de Minuit à la Chapelle. Ceux qui ont de la voix et peuvent chanter sont mis à contribution pour les cantiques. Le matin de Noël, le médecin chef et son épouse, secondés par M. l'Aumônier, les gardes, les aides, et les infirmiers font la distribution des cadeaux au déjeuner, soit à la salle, ou, pour les alités, dans les chambres. Une année près de 1,200 colis furent ainsi présentés... Chiffre respectable.

Grand congé pour tous, et par exception, les visites d'une aile à l'autre, de l'aile des femmes à l'aile des hommes, comme on dit là bas, sont permises. Visites, blagues, flirts; oh! juste un petit peu pour oublier l'éloignement des siens, de "chez nous", qu'on est au San, malade, et la Noël prochaine, qui sait?...

En revenant de couper le sapin de Noël, j'arrête au village chez un vieux avec qui il est agréable de causer. Causer n'est pas tout à fait le mot, le bonhomme pense tout haut, parle un peu comme s'il était seul; écouter est facile.

Il n'a guère d'instruction. Dans son temps... De mon temps, dit-il, l'instruction, l'éducation

n'étaient pas très poussées. Les familles étaient nombreuses, les enfants venaient drus comme les épis au champ. Ça coûtait cher le collègue; pour un, les autres se sacrifiaient. Les autres... ma foi! pas besoin de grec ou de latin pour creuser un sillon. Les bras étaient bons... et les coeurs donc?

Quelle étude intéressante il offre ce vieux! Il a été jeune, humain aussi. Alors, comme tous les jeunes, il a pu faire quelques bêtises...

Le coeur a dû flamber parfois au bord de l'eau, lac ou rivière, dans les grands bois, la montagne ou la plaine. Aux jours brûlants des fenaisons, ou dorés des moissons, le sang a pu couler plus chaud, plus vite dans ses veines, et bondir dans son coeur...

Quelque belle et florissante fille de chez nous a dû lui toucher le coeur. Le sourire qui ride sa joue épaisse semble rempli de souvenirs...

L'homme n'a pas beaucoup changé depuis qu'il est homme.

Il est loin ce beau temps; tous ses souvenirs s'estompent dans la brume du passé qu'il ne traverse plus que sur un pont de rêve. A peine en trouve-t-il la marque dans les vagues que la mer du temps a creusées sur son visage ou dans l'écume argentée dont sa tempe est frangée.

Assis au coin du poêle, un bon vieux poêle à

deux ponts, dans sa chaise de paille à berceau qui l'entoure comme un vieil habit, pieds tendus, pipe au bec, il parle, il songe tout haut, avec sagesse. Il "philosophe".

Et oui, les bêtises de sa jeunesse lui servent de tremplin pour moraliser, et pour faire la leçon aux jeunes.

Un peu rude parfois, il crache souvent dans son crachoir qui, pour un tibi du San, habitué aux précautions extraordinaires, semble un véritable nid à microbes; mais le vieux a le coffre solide. Fumeur enragé, il bourre longuement sa pipe de son tabac "canayen" fort à étrangler un cheval... Et ce qu'il en dépense des allumettes qui lui brûlent le bout des doigts, et retombent sans avoir touché son tabac. Que voulez-vous, il est si occupé de son histoire qu'il en oublie l'allumage.

Ses bottines lui serrent un peu le pied; il les laisse près de sa chaise, et chaussé d'un gros bas de laine du tricot de sa "vieille", fumant ferme, crachant fort, il jase vite en se berçant lentement.

Son langage martelé me caresse l'oreille; langue du terroir : sons rugueux, syllabes bien frappées, ces "fret", ces "dret", ces "moé pi toé"; c'est XVIII^{ème} siècle, mais aussi du bon vieux français de chez nous avec un tour normand et

des expressions de marin chez ce montagnard.

Autrefois, il travaillait, l'hiver, faisait les chantiers dans les Hauts de l'Outaouais. Puis au printemps, venait la "drave", le flottage du bois et le retour en ville les poches gonflées d'argent, le coeur gonflé de désirs. Il raconte ses bordées où le "John de Kuyper" aux épaules carrées jouait toujours un certain rôle, et puis, les gaspillages dans les endroits louches...

"Ah! l'homme n'a pas toujours le respect de ce qui fait sa force."

J'essaie de le revoir dans toute l'ampleur de sa vie. Quel colosse!

A-t-il connu l'amour, le grand amour? A-t-il pressé sur son coeur comme on croit tenir l'infini, la femme qui pour lui le reflétait? Des yeux se sont-ils renversés sous la caresse de son regard enflammé et des lèvres entr'ouvertes lorsqu'il murmurait des mots d'amour sur le bord de leur coupe frémissante. A-t-il plongé ses doigts dans le flot soyeux et mouvant de cheveux blonds ou noirs? Sa tête s'est-elle appuyée longuement sur une poitrine aimée pour écouter le rythme d'une vie frapper son oreille, et sentir le coeur de l'être aimé battre sur sa bouche?

Mystère que ce coeur d'homme! Pourquoi vouloir le percer? La neige couvre sa tête qui déjà se penche vers la terre qui l'attend.

Il continue : "De mon temps..." C'était peut-être le meilleur temps...

Au retour, première audition de "l'Exposition de Peintures" de Moussorgsky, orchestration de Ravel, exécutée par la Symphonie de Boston, sous la direction de Serge Koussevitzky. Si vous voulez vous remplir les yeux et les oreilles, écoutez ça.

Musique à programme, mais quelle musique! Moussorgsky s'en va tristement visiter une exposition des peintures de son ami Hartman qui vient de mourir. Le compositeur s'arrête devant une série de tableaux : Le Vieux Château; Enfants dans les Jardins des Tuileries; Bidlo, gros char polonais, traîné péniblement par des boeufs; les deux Juifs, le riche et le pauvre : Samuel Goldenberg et Selmuylé, etc. Kiev, la grande porte, la ville des cloches et des églises; un autre : le Gnôme. Voyant le Gnôme, j'ai pensé à Tizime...

Personne aujourd'hui ne parle plus de Tizime, depuis quarante ans qu'il est mort. Moussorgsky l'a ressuscité. De son vrai nom, il s'appelait Anthime; mais dans son bégaiement particulier, Tizime dédoublait la deuxième syllabe qui glissait sur sa lèvre inférieure luisante, épaisse et rouge, et ça faisait Ant...ttizime.

Alors, on avait coupé court, et Anthime devint Tizime.

Sans doute avait-il un patronyme, mais jamais personne ne le disait; peut-être un de ces vocables qui disparaissent sous le pseudonyme, un Leclere ou Lefebvre, mais ça n'a pas d'importance. De son état, Tizime était "quêteux". Plusieurs de ces "quêteux" vivaient dans la région d'Arthabaska, et passaient à date fixe dans les villages et les campagnes; des solitaires, des couples, et même des familles entières voyageant en roulotte. Un, entr'autres, du nom de "Créquien", sec comme un couteau, chantait avant de passer le chapeau, toujours la même chanson avec le refrain : "Revire toi, Maudit Anglais, et embrasse moi".

Tizime ne chantait pas, mais il "placotait". Pas beau, ah non! court, trapu, rondelet, il ressemblait à un bonhomme de saindou appuyant une bedaine volumineuse sur des jambes grêles, dont l'une éclopée, traînait derrière l'autre en un mouvement pénible de la hanche et du genou.

Teint hâlé, presque noir, couronné de cheveux grisonnants, clairsemés sur un crâne visqueux, des yeux noirs qui semblaient bons, et un nez panaché comme une crête de coq.

Menteur et conteur d'histoires, à l'heure de la soupe, — pique-assiette — il s'amenait à la cui

sine et vous souhaitait respectueusement le bon jour en louchant vers le poêle. Le cornet de sa narine se dilatait si par chance, il humait le chou et le lard qui mijotaient dans un bon ragoût à la Canadienne. Connaissant d'ailleurs les cordons-bleus, il choisissait son monde.

“Non, non! il n'avait pas faim du tout, n'était pas arrêté pour ça, seulement pour vous demander si vous n'auriez pas une commission pour vos parents “d'en par là”, mais puisque vous insistiez...”

Oh! Il n'avait pas faim, mais mangeait comme quatre et trouvait encore le moyen de se faire donner une bonne pipée de tabac, puis de vous demander si, par hasard, vous n'auriez pas de vieilles hardes dans le grenier.

Enfin, son casque poisseux à la main, toujours poli, il vous disait merci en remarquant que le nord “n'était pas beau” et qu'il ferait sûrement mauvais demain.

Tizime avait ses moments de fierté, surtout quand ses visites étaient trop rapprochées. Alors, il “empruntait...” Des oeufs, un morceau de beurre, un peu de pain. Pas voleur, mais les agences de crédit diraient de lui que c'était une “mauvaise paye” et de mémoire fort courte. Toutefois, si vous lui rappeliez une dette de quin

zè oeufs, il se souvenait vite qu'il n'en devait que douze.

Il avait aussi la manie d'emprunter un mouchoir blanc, le dimanche, pour la grand'messe; sentiment louable chez ce bougre crasseux. Mais il ne remettait jamais le mouchoir.

Brocanteur, sans un sou en poche, il se tirait d'affaires, troquant à Sainte Victoire les objets reçus à Saint Christophe, les mouchoirs avec, probablement, et recommençait ensuite à Saint-Valère. Portant avec lui sa misère et sa besace, il passait dans le beau pays d'Arthabaska ainsi que le “guenilloux” de Botrel.

Le soleil d'été lui dorait la peau à travers les trous de sa bougrine en loques, et les neiges d'hiver lui brûlaient le cuir malgré les tricots des âmes charitables. Sans parents, sans amis, on l'aimait un peu par habitude, à cause de ses yeux peut être, rappelant le pauvre de l'Évangile.

Tizime trepassa dans le même hiver que son copain, Ti Jean St-Cyr, autre gnôme, trouvé gelé raide par un froid à roche fendre dans une grange des environs des Cinq Chicots. Il mourut dans de beaux draps de coton blancs, assisté du curé et d'une bonne soeur qui lui faisaient entrevoir les consolations suprêmes, la récompense éternelle, après sa vie de miséreux!

“Tu vas être bien heureux, Tizime, tu t'en vas

chez le Bon Dieu; tu l'aimes bien, n'est-ce pas, le Bon Dieu?"

Il partit en grognant : "J'en suis pas fou! Tu voudrais tu être à ma place?..."



— XI —

Carnaval

L'hiver au sanatorium n'est pas trop ennuyeux pour les "permissionnaires" du ski ou du patin; pour les autres, le plus grand nombre, saison bien morte. L'air sec, le froid vif sont excellents pour la réfection des forces et du tissu pulmonaire; mais les distractions sont rares.

Plus de promenades dans le parc, le jardin, ou l'Allée des Soupirs. Finies les parties de croquet ou de "clock golf" après les repas; impossible de sortir en chaloupe ou d'aller aérer son ennui en "Bertha".

Vrai, vous ne connaissez pas "Bertha", cette grosse baleinière que la Commission du Port de Québec envoya un jour charitablement au San. Munie d'un moteur à essence de 5 C. V., "Bertha" promène les malades trois fois la semaine, le soir, après souper. Tonnage : 20 personnes assises.

Maintenant tout est fini. Quand à cinq heures il fait nuit, il ne saurait être question d'aller se balader au dehors, surtout par trois pieds de neige.

À part le cinéma, pas grand'chose à faire; par exemple, le cinéma c'est la grande distraction. La salle de projections se trouve au sous sol de l'aile nouvelle, splendide. Construction à trois étages, en béton et en brique, entièrement à l'épreuve du feu. Large corridor au centre; à droite et à gauche, chambres individuelles spacieuses, quelques unes avec salle de bain particulière.

Exposé au sud ouest, grand portique long de 180 pieds, large de 12, avec au bout, un très joli solarium.

Trois fois la semaine, grâce à la générosité des "Amis du San" la direction reçoit des films, tout comme un cinéma de ville, et la salle, soit dit en passant, ferait rougir d'envie bien des petites salles de ville; sièges à bascule, allées très larges permettant la circulation des lits descendus par l'ascenseur et remontés après la représentation. À cette fin des équipes d'infirmiers bénévoles sont désignées et recrutées parmi les hommes des classes "C" et "D"; ainsi, les classes "A" et "B" peuvent aller au cinéma dans leur lit. Joie inestimable car la période la plus pénible de la vie de cure, c'est de six à neuf heures du soir.

La fin du jour emporte l'espoir avec les forces dépensées dans la journée, et la nuit apporte l'angoisse. Quand à 7.30 les dimanches, mardis et jeudis, les "vues" sont annoncées, la journée passe toute seule et la tristesse du soir s'envole.

Aujourd'hui, vues sonores, mais au début, en 1930, vues silencieuses seulement, en attendant l'installation très coûteuse des appareils de sonorité. Nous avons essayé alors des synchronisations intéressantes de musique sur disques et de cinéma.

Dans les revues nous étudions autant que possible le rythme des films à venir, et discussions ensuite en comité quelles seraient les pièces s'adaptant le mieux avec tel ou tel film. La meilleure réussite fut une synchronisation presque parfaite du "Héros" de Strauss avec Greta Garbo dans "Le Baiser", "The Kiss". L'ami Prévost ajoutait même malicieusement que ce n'était pas très malin et qu'avec Garbo ça se faisait tout seul.

L'inauguration du théâtre procura aussi d'autres joies aux malades; la rencontre d'êtres sympathiques, ou encore l'ébauche de petits béguins ou flirts inoffensifs; la séance est beaucoup plus intéressante à deux; les grands malades dans leur lit, avaient aussi la consolation de causer un

peu et d'avoir à leur côté un ami charitable pendant une couple d'heures.

C'est d'ailleurs la seule possibilité de "se visiter", car les hommes étant dans l'aile droite et les femmes dans l'aile gauche, et les deux séparées par le pavillon central, il est difficile de se rencontrer ailleurs qu'au cinéma.

L'hiver, la direction offre le tournoi annuel de billard, ainsi que le tournoi de bridge, fort intéressant quand le sort vous favorise d'un partenaire qui sait distinguer le sans-atout d'une couleur; certains patients n'en savent pas si long et s'inscrivent quand même, histoire de se distraire, et de tenter sa chance. Les prix, encore des dons des "Amis du San" sont beaux, et la lutte serrée.

Quatre ou cinq, et toujours les mêmes, s'abstiennent du bridge; ils aiment mieux se dire des bêtises à eux mêmes que de se les entendre dire par le partenaire; c'est pourquoi ils préfèrent un petit poker. Oh! les mises ne sont pas fortes, juste ce qu'il faut pour soutenir l'intérêt.

Mais voici la St-Valentin; la St Valentin c'est le Carnaval, et le Carnaval, ça veut dire un bal masqué. Pourquoi n'aurions-nous pas un bal masqué? La maison est grande, les corridors, les salles, les salons sont vastes, et ça ne s'est jamais vu une mascarade au San. Donc, allons y...

Correspondance avec les costumiers de Montréal et Toronto; mais pour la plupart, confection sur place de fort beaux costumes. Durant quinze jours on ne parle plus que de couleurs, tissus, chapeaux, plumes, brodequins, etc. De nouveau "Les Amis du San" à Québec, se dévouent sous la direction de Mademoiselle Marois, et l'on dit que les prix seront fameusement beaux.

Vous pourrez penser: c'est peu de chose un bal masqué; d'accord; cependant, rappelez vous la fièvre intense qui courut dans la province lors que le Gouverneur donna un grand bal historique. Et pourtant, les invités vivaient une vie normale... Alors, songez à l'excitation que peut produire un tel événement parmi des tibis éloignés de tout et qui doivent se créer leurs propres distractions.

Chacun veut garder son petit secret quant à l'incarnation de son personnage. Qui sera princesse, duchesse, reine, apache, danseuse ou boule de neige? Mystère! Sournoisement, on essaye de faire parler le voisin, et surtout la voisine, mais allez y voir! Jamais une femme ne gardera si bien un secret qu'au sujet de sa toilette, surtout un travesti de carnaval qui peut être primé.

Enfin, voici le grand jour...

Cinq heures du matin! Monsieur Beaucaire est dans une espèce de torpeur qui ne tient ni du

rêve ni de la réalité. Dort-il ? est-il éveillé ? Im possible à dire . . .

Son cœur bat d'un rythme fou. Tout un monde d'illusions tourne autour de son lit : Marquises du grand siècle ; Gentilshommes Louis XV, Princesses Louis XVI, Trotzky à la barbe féroce, Snégoroutelka, fée des neiges, la famille Citrouillard au complet, Prince Cosaque superbe ment drapé dans sa tunique écarlate, sa mante noire, son casque caucasien et ses bottes montantes ; Ouidja, la belle princesse Arabe ; un dandy au teint vermeil de jeune fille . . . Une Musette belle à faire rêver. Et des masques de tous genres s'agitent autour de ces personnages en relief.

Le somptueux habit de cour de Beaucaire repose sur la table ; combien d'autres avant lui l'ont endossé et pour quelques heures brèves ont reculé l'horloge de la vie de deux ou trois siècles ? Dans l'obscurité trouée d'un rayon lumineux glissant par l'imposte les boutons de cristal lancent des reflets qui brillent un peu dans le noir de la pièce.

“Pauvre Beaucaire ! Ce soir tu as été bien heureux ; le hasard t'a royalement servi et le bonheur t'a comblé !!

“Pour garder l'incognito, tu t'es défilé par le portique vers la sortie ouest ; tu as risqué une réaction pleurétique en sortant dehors par ce vent

du nord qui fouette la neige en rafales dans tes fins souliers à boucle de vermeil, tes bas de soie noirs ou se joue sous le genou, le ruban de la Jarretière . . . et ta culotte en satin blanc.

“Mais pourquoi ce détour ? Tu sais fort bien que tes compagnons de cure te reconnaîtront malgré ta perruque argentée, ton grimage et ton loup noir.

“Oui ! mais ce soir, c'est un soir de mystère . . . Qui sait ce que ces quelques heures te réservent ? Une surprise d'abord ! Le vent hurle, la neige en sel cingle les jambes. Vite Beaucaire, entre dans la cave ! Sombre, presque noir. Un falot lointain brille d'une lueur incertaine ; le ciment du sol fait résonner le talon de ton soulier dont la pointe se bute sur un objet long, lourd, gris, collé au mur. C'est un contraste, Beaucaire ! Tu devines n'est ce pas ? La “Boîte” !

“Sous ton masque tu frémis un peu devant ce débris de charnier dans lequel tant de tes amis ont fait leur dernier voyage. C'est l'habit suprême que tu endosseras quand la Grande Gueuse aura fini de t'étrangler avec ses bacilles de Koch. Certes, la coupe de bois rude est moins souple que ton juste au corps satin ivoire brodé d'or. Quand on t'enveloppera dans ce dernier manteau, tu n'auras pas au col ce jabot de dentelle et ton corps ne sera pas moulé dans cet habit de

cour en velours frappé beige avec corbeilles fleuries de rouge grenat. Ta main ne sera pas affinée dans des gants de chevreau blancs que recouvrent des poignets en point de Venise.

“Arrête-toi un peu, Beaucaire! Tu voulais une surprise, voilà!”

La pénombre de cette cave offre un contraste frappant : un seigneur du grand siècle debout devant un coffre à cercueil qui dans cette demi-teinte blafarde lappe son ombre comme une proie.

Cette expression triste qui crispe les lèvres de Beaucaire trahit sa pensée. Le couvercle saute et de ce gouffre des figures surgissent : Gagnon, le sympathique et ingénieux, fauché dans ses trente-cinq ans. Perrault, le grand fermier qui aimait tant la terre et qui s’y est couché à quarante ans. Tommie Ward le vieux soldat, emporté par l’hémorragie après sept ans de lutte; la délicieuse petite Cleary empoisonnée dans ses vingt ans; Madame LeM. au grand talent de musicienne; et l’Abbé Michaud, l’aumônier dévoué dont le sacerdoce s’exerçait parmi ses frères en maladie. Sa dernière attaque l’a surpris au moment où il se croyait presque guéri. “Tu l’as entendu mourir et tousser son agonie pendant trois jours. . .” et combien d’autres Beaucaire?

“Mais, oublions la mort; ce soir c’est fête. Et

puis, la soirée n’a t-elle pas bien commencé tout à l’heure?

“A ta sortie de table Beaucaire, un coup discret à ta porte t’a révélé la présence de Musette qui est entrée chez-toi avec son amie Thérèse. . . Tu n’en croyais pas tes yeux et le sang t’a rougi la joue malgré ton fard. . .

“Elle est toute fine devant toi; ses grands yeux te sourient; elle vient se faire grimer avant de se costumer. Tu te sens troublé et ta main tremble d’émotion pendant que tu promènes le crayon noir sur les cils. . .

“Sa tête repose dans le creux de ta main; la lumière fait ressortir en traits éclatants le teint animé de ses vingt ans. “Immobile comme une idole”, lèvres entr’ouvertes, elle se prête au travail comme un modèle. Tu réprimes un désir fou. . . Si tu osais?. . . Mais non! Il ne faut pas oser. . .”

Près de la boîte Beaucaire revoit cette scène exquise, et puisque la vie est plus forte que la mort, Beaucaire se reprend et sourit. Qu’importe cet attirail lugubre? Ce soir c’est la vie, c’est la beauté, c’est la jeunesse, c’est l’amour! “Beaucaire ce soir avant de te buter sur cette défroque de croque-mort, la grâce s’est blottie dans tes bras. . . Allons, vivons! . . .”

A travers les caves, presque des catacombes,

longues, interminables, Beaucaire se glisse furtivement. L'ascenseur automatique l'engouffre, et comme d'une boîte à surprise, il bondit au troisième, au "troisième des dames" où les femmes se transforment ce soir en marquises, en princesses, en reines, en soubrettes, en garçons...

D'un groupe s'avance un jeune homme costumé pour le tennis. Les lèvres rouges s'abritent sous un soupçon de moustache; vraiment bien ce garçon, trop bien même, trop svelte, et le tour des hanches trop développé. Facile de mettre un nom sur cette tête; c'est Olivette. Un autre tend la main; teint vermeil, dents perlées, élégance de dandy, et cependant on peut lui baiser la main, c'est Thérèse.

D'autres sortent de leurs chambres : dominos blancs, noirs et roses; costumes et couleurs donnent une impression chaude de joie vive. Impassible — sa voix le trahirait — Beaucaire descend au deuxième. Soudain, dans le corridor, Musette s'approche, radieuse, ravissante. Révérence suivie d'une pirouette, puis d'un geste calin elle prend le bras tendu de Beaucaire, qui d'un regard, embrasse le costume : pieds petits dessinés dans le satin noir; jambe svelte, bien tournée, à la ligne légèrement arquée, resserrée dans de la soie or. Corps souple gracieusement

moulé dans une robe Louis XV or et bleue, à panneaux à peine perceptibles. La manche ne couvre que l'épaule; une poussière de mousse rose frémit sur la peau fine et ambrée au cou. La tête harmonieuse semble une corolle de rose dont la tige repose en un vase multicolore.

Le loup noir ne laisse percevoir que deux foyers lumineux; sourire charmant plein de finesse, lèvres rouges dessinant un arc victorieux sur une bouche d'amour où la nacre humide flambe. Pas de perruque heureusement; ses cheveux fous sont retenus par une petite coiffe en dentelle; un frimas tremblant brille sur la belle et riche chevelure châtain.

Musette conduit; les voici sur le seuil de leurs amis anglaises qui, hélas! sont trop faibles pour prendre part au jeu. Elles sont toutes deux dans la même chambre : Miss Andie assise sur le lit de Miss M. Cette pauvre M. tousse beaucoup, elle s'en va lentement. Plus de vie chez-elle que dans ses yeux fiévreux qui percent le masque parcheminé du visage, et ce n'est pas un masque de carnaval! Son coeur cependant caresse la vie de tout son courage de 25 ans... et sa cigarette... en cachette, la console encore de temps à autre.

Miss Andie est plus en chair... Couleurs vibrantes, teint riche, yeux noirs et lumineux, che-

veux noirs et droits; grande, élégante, bien formée, pyjama rose et pêche. Dans l'encadrement de la porte ce tableau moderne de la Pitié penchée sur la Douleur est saisissant.

Musette est vite reconnue, mais Beaucaire intrigue et dérouté. Elles essaient de percer le mystère et disent leurs impressions. La Jarretièrre les laisse rêveuses... la jambe de soie noire les fait rire, et la culotte donne prise à deux ou trois calembours. Ces deux Misses n'ont pas peur des mots... Beaucaire sous son masque étrangle de furieuses envies de rire. Elles essaient de "placer" l'homme :

"The chin is too strong... It can't be L... Anyhow, L. is not so tall, and not so broad either. I believe it is H... No, it can't be... Well, with that wig and black mask, you can't tell. Nevertheless whomever you may be, give us a kiss..."

Beaucaire ne se fait pas prier. Il se penche vers ces joues parfumées et doucement étreint ces épaules ravissantes sous lesquelles le microbe homicide creuse ses tanières terrifiantes dans des tissus détruits.

La petite mule de Miss Andie tombe sur le tapis; Beaucaire se penche, et genou en terre, replace un pied de Diane dans sa gaine souple pendant que d'un baiser discret il effleure une cheville frémissante.

Puis, révérences, et le couple d'un siècle passé se retire sous les regards admirateurs de ces deux grandes malades qui pendant quelques minutes ont oublié leur mal.

Plus loin, Musette s'arrête devant un groupe de jeunes religieuses; pas des socurs de mascarade, mais des vraies socurs, des vraies religieuses qui ont usé leurs poumons dans l'enseignement, la charité, l'oubli de soi, le dévouement et la prière. "Devant celles-là Beaucaire tu te sens bien pauvre."

"Ce sombre costume de bure, combien plus riche de vertus lumineuses n'est-il pas que toute cette façade dorée derrière laquelle tu te caches." Ces yeux noirs ou noisette qui, brillants et purs, vous regardent, on ne peut les tromper. Du premier coup elles ont deviné : "C'est Monsieur X... ce n'est pas sa figure, mais sa manière."

L'une remarque : "Voyez, ma socur, on dirait le Marquis de Montcalm." Montcalm! Bon Dieu! Quel compliment!

Musette fait la visite de ses amies alitées : "Tenez, Madame G. Je vous présente Monsieur Beaucaire."

"Ce souffle oppressé, ce regard morne, ces lèvres exsangues qui se plissent douloureusement en voulant sourire, tu sais ce que cela signifie,

Beucaire; celle là, la boîte l'emportera bientôt."

Carnaval! Vie! Mort! tout se coudoie ce soir.

Dans l'ascenseur qui lentement redescend, Musette et Beaucaire sont tout près l'un de l'autre; attiré par cet aimant, Beaucaire se penche un peu, beaucoup; de son bras il l'enlace et, perdus dans le rêve, ils restent ainsi jusqu'à l'arrêt brusque du moteur. Ah! pourquoi s'est il arrêté?... .

Mais voici le Marquis de Sérigny: "Permettez mon cher Marquis à Monsieur Beaucaire de vous présenter la plus gentille Musette du siècle de Louis XV."

Et voici aussi Madame la Marquise d'Aigue belle et sa cour: "Monsieur Beaucaire, Musette, de Sérigny, vous êtes avec nous, n'est ce pas?"

"Je vous crois que nous y sommes."

Maintenant le défilé de toute la troupe dans l'établissement et la grande marche devant les juges pour les prix; leur tâche n'est pas enviable aux juges. De forts beaux costumes ont été im portés des grandes villes, et d'autres, merveilleux et originaux, confectionnés sur place. Finalement c'est Ouidja, princesse Arabe qui gagne, éblouissante dans un costume aux couleurs d'un coucher de soleil sur le Bosphore. En second se place Madame la Princesse de la Tour, somptu-

euse dans une robe Louis XVI en velours frappé.

Le Prince Cosaque remporte le prix des hommes.

Le concours a été fort long. Encore une promenade dans la maison et ce sera le coucher. Mais avant, il faut fixer cette heure fugitive sur plaque photographique. En hâte on se prépare. Robin Hood, photographe renommé, secondé par de Sérigny, voit aux préparatifs assez longs d'un éclairage spécial.

Pendant ce temps, de la danse. Un carnaval sans danse n'est pas complet. Dans une chambre la musique attend; Marek Weber joue des tangos irrésistibles... Le lit est dehors sur le portique, le parquet bien astiqué, assez vaste; on tourne... .

Oh! pas trop vite, les souffles sont courts, et on a perdu l'habitude; la cure cadavérique n'est pas la meilleure préparation possible à la danse. Ça va tout de même assez bien malgré quelques petits souliers écrasés par des danseurs malhabiles, plus ardents que compétents.

Heureusement, les dames sont indulgentes et pardonnent quelques faux pas, plus agréables au danseur qu'à sa partenaire. Que voulez vous, dans un San à l'autre bout du monde, on ne peut

exiger d'un danseur qu'il soit un Nijinsky ou un Prince Danilo.

Chez le photographe tout est prêt. Fauteuils disposés devant la lumière fulgurante de trois ampoules au nitrogène, presque des lampes Kleig. L'exposé de dix secondes est fatigant... les figures seront impossibles.

Et puis... et puis... il faut se quitter. Dix heures sonnent; les corridors déjà vides, les patients ont regagné leurs chambres. C'est le couvre-feu; Garde Gallant en service de nuit agite discrètement ses clefs. Allons! au lit les enfants!

La fête est finie; au pied du grand escalier de l'aile des dames, de touchants adieux se disent; des baisers discrets s'échangent avant que les travestis ne retournent dans leurs cartons.

"Adieu! chères amies, vos chevaliers servants vont mourir et vous saluent!!!"

D'un pas triste et lent on revient dans les chambres, qui, froides maintenant, étaient tout à l'heure si chaudes de présences exquis.

Personne ne semble disposé au sommeil à l'heure où chez soi en pareille circonstance, le bal commence à peine.

L'Apache, de Sérigny, Robin-Hood et Beaucaire s'aperçoivent tout à coup qu'ils ont soif. Comment faire ???

Etancher sa soif au San c'est un problème. Le règlement interdit strictement toute boisson alcoolisée. Mais, certaines cachettes existent dans les murs... L'Apache sort : une petite fiole de cognac de cinq onces revient avec lui. A quatre c'est peu pour chacun, mais enfin!...

Quelqu'un a une idée : "Si on faisait un bridge."

Un bridge sans bruit, idée merveilleuse; nous nous sommes un peu lancés, le cognac était bon... et l'entraînement manque... Un bridge voilà l'affaire! La chambre de Robin Hood fait angle, endroit tranquille; le voisin, un dormeur. Le sort désigne les partenaires : L'Apache et Robin Hood contre de Sérigny et Beaucaire.

On tapisse de journaux fenêtres et va-sistas; une lumière tamisée éclaire les joueurs... Scène cocasse! Les deux voleurs se sont mis à l'aise en un savant débraillé; les aristos aux habits rutilants : perruque argentée, jabots et poignets de dentelle, leur font face, et la partie s'engage. Les joueurs sont de force égale, mais les jeux rares et pauvres; lutte vive, enclère féroce. Doublures et redoublures pleuvent. La guigne poursuit la noblesse; débâcle! une heure durant, Beaucaire n'a pu conduire le jeu, et les deux bandits assassinent leurs adversaires.

Gains maigres car on a souvent compté en haut de la ligne.

Ainsi pendant trois robes interminables; à la fin, la révolution, la prise de la Bastille: "A la guillotine les aristos," les sans-culottes triomphent. Mais les nobles bons perdants règlent leur compte — 1,300 points.

Beucaire n'a pas eu de jeu... son esprit était ailleurs, et la Dame de Trèfle souvent dans son jeu prenait des allures de Musette...

Une heure quart. Comme le temps passe! Vraiment il faut se coucher. Mais, il fait encore soif. Le coup de l'étrier serait rudement bien apprécié, seulement, la cave est à sec. Robin-Hood fouille ses cachettes, et ne trouve qu'un fond de bouteille. Un verre tout au plus; faut-il le tirer au sort?

Beucaire se souvient subitement qu'une demi-bouteille d'aleool à 65 % repose dans sa pharmacie depuis plus d'un an. Mêlé à un "ginger ale" bien frappé, c'est un "drink" délicieux. Justement de Sérigny produit le "ginger ale", au froid sur le portique. Beaucaire à pas feutrés, traverse le corridor et revient bientôt, la précieuse bouteille dans sa culotte.

On trinque! Epatant! On retrinque! Merveilleux!! Transformation complète, les veilleurs ra-

fraîchis, très gais même, perdent aussitôt le goût de se coucher.

L'Apache propose une revanche. Ca va. Cette fois, l'aristocratie dégénère... A bas perruques, jabots, habits, petits souliers. En chemise de soie et culotte de satin, les nobles sont presque aussi confortables que leurs deux comparses qui ne ménagent pas les quolibets. Installés dans de grands fauteuils, verres tout près, cigarettes aussi, le jeu recommence.

De Sérigny vient de se faire brûler de quatre cents points, quand on frappe à la porte. "Ca y est, nous sommes cuits."

Silence complet!... Après tout, peut être un clou a t il claqué dehors. Mais non, ça refrappe. Robin Hood, d'une voix fluette dit d'entrer...

Garde Gallant s'avance, réprimant difficilement un sourire, et sans un mot, tend une carte d'une discrétion consommée: "Ne croyez vous pas qu'il serait temps de vous mettre au lit?" Signé: J. A. C.

Encore toute fraîche sur fin bristol. L'entente se fait vite; trois heures et demie! Les joueurs sont d'accord et "croient" vraiment avec le médecin-chef qu'il serait en effet "temps" de se mettre au lit.

Il reste encore assez de liquide pour le "dernier" coup de l'étrier. Robin-Hood verse à

Beucaire son fond de cognac : rasade à réveiller un mort...

Pourtant Beaucaire n'est pas mort, mais pas très vivant... Il ne sait au juste s'il rêve ou non, dans cette espèce de torpeur. Cependant quelque chose le réveille tout à fait : le froid, et il n'y a pas à dire, il fait froid.

Contre son habitude, Beaucaire a couché dans sa chambre, et non sur le portique, mais il a oublié de fermer la grande porte et les fenêtres après le bal.

Après un bal on oublie bien des choses...

Le froid n'oublie pas cependant. Le thermomètre a fait une chute vertigineuse pendant la nuit ; le mercure marque 40° sous zéro F.

“Allons, Monsieur Beaucaire, si vous ne voulez pas geler tout rond, il vaut mieux vous mettre en sac, dormir, et oublier ces fantômes qui rôdent autour de vous...”



— XII —

Le procès d'Ursus Pompon

Ce soir là, Pompon se sentait plus solitaire que jamais. Le printemps lui gonflait le cœur. Il voyait autour de lui de jeunes couples rôder, le rire aux lèvres, l'amour dans les yeux. Des impressions vagues couraient dans sa cervelle étroite. Des voix lointaines semblaient l'appeler... Et toujours cette maudite chaîne lui serrant le cou, et ce poteau, centre de sa vie, autour duquel il tournait, tournait, tournait...

La chaleur l'accablait. Son épaisse toison l'enveloppait comme un four ; la soif le dévorait. Son gardien, Jean-Paul, le soignait de son mieux, mais l'esclavage lui pesait. La nostalgie des grands bois le faisait rêver à des débauches de gourmandise dans des talles immenses de bleuets. Manger et boire à heure fixe, une fois le jour, quelle humiliation pour un ours qui a connu la liberté des vastes forêts laurentiennes !

Et Pompon tournait autour de son pieu. Des

ce carcan qui lui pesait au cou. Cette fois, il ne prit pas le large. Aimant peut être son entourage — on s'attache même aux lieux où l'on a souffert — il semblait vouloir s'amuser en compagnie. Il avisa le premier qui passait dans l'Allée des Soupriers, le Père Hallé, un type d'une soixantaine, des environs de Rimouski; la tuberculose l'avait pris aux portes de la vieillesse.

Pompon voulut empoigner Hallé de ses deux pattes velues pour commencer le jeu. Hallé surpris par derrière, pensant qu'un voisin de portique s'ébrouait dangereusement pour un Tibi, devint blême de peur quand il sentit le souffle de la bête sur sa nuque. Gardant toutefois un sang froid admirable, paralysé peut-être par la peur, il se momifia, et Cyr put sans peine dégager son compagnon.

Cette fois e'en était trop. Le médecin chef, sur l'avis du Comité de Réception et des Jeux — Le Comité du Sourire — décida sans sourire que l'Ours, coupable d'assaut grave sur la personne de Hallé et d'autres méfaits, subirait son procès aux assises criminelles du San, à la séance première du prochain terme, trois jours plus tard.

“Oyez! Oyez! Bonnes gens approchez! Que ceux qui ont des griefs le disent. Les Assises Criminelles de l'honorable Cour du Banc du San s'ouvrent ce soir. On entendra vos plaintes et

doléances et l'on y fera droit. Dieu sauve le Roi!!!”

L'huissier, dans son plus pur français “irlandisé” débite le boniment d'usage. C'est Rowbothom, “Roxy” pour les amis. Il a laissé une partie de ses poumons dans l'Yser, avec les gaz, et un bras quelque part au front.

La salle d'audience, le cinéma, est pleine à craquer. Les Mouettes en bande, tranchent de leur uniforme blanc sur le fond noir de la foule. Leurs aides, en bleu, font contraste par un autre groupe. Les patients ambulants occupent les sièges du théâtre transformé pour la circonstance en cour de justice. Les deux larges allées latérales sont remplies de patients alités que les infirmiers bénévoles ont roulé de partout. Seuls, deux “vieux cas” n'ont pu venir; ceux là!...

Le médecin chef, Couillard, drapé dans sa toge qui lui sied très bien occupe le fauteuil présidentiel. Exemple vivant d'énergie, il juge si bien ses cas, pourquoi ne serait il pas bon juge?

A sa droite, au prétoire, le procureur du Comité, LeVasseur, docteur en loi, notaire public. Petit, rougeaud, élégant, son binocle permet à ses yeux innocents de cacher un esprit vif, subtil, rusé. La tibi l'a cueilli dans son étude de tabellion. Moins de trente ans, il se remet bien, et

rédigera encore beaucoup de testaments, avant que ses héritiers ne connaissent le sien.

Son adjoint, Gérard, tête blonde et rose, teint roux, dévoué comme pas un, brusque, cœur d'or, parlant fort et bien, tout ce qu'il faut pour le droit ou la politique. Devait entrer à l'Université quand le docteur lui découvrit une petite lésion. Le pneumothorax l'a sauvé. Ce soir il semble en forme, le nez enfoncé dans le dossier. L'accusé n'a qu'à se bien tenir. Vraiment, la peau de Pompon ne vaut pas cher.

Le greffier-dactylo lit l'acte d'accusation. C'est Mademoiselle Thomas : cinq ans de cure, un poumon comprimé ne l'empêche pas de chanter, taper des doigts sur la machine, tenir la bibliothèque fort belle de l'institution, voir aux fleurs du jardin et aux légumes du potager. Une activité débordante dans un petit corps de rien du tout. Ses yeux noirs reluisent sous une chevelure d'ébène.

“Le dénommé Ursus Pompon, de l'Ordre des Carnivora, de la Famille Ursidae, de couleur Ni gro, petit cousin de l'Ursus Horribilis, est accusé d'avoir, par un soir de gai printemps, avec malice, préméditation, sauvagerie, rudesse, et des instruments longs, tranchants et déchirants, dans le but de mettre à mal et à mort, assailli par der-

rière et lâchement, le père Hallé, et de lui avoir causé entr'autres choses, une peur à la Turenne.

“De plus, le dit Ursus Pompon produit des odeurs nauséabondes et repoussantes. Donc et à cause d'icelles, le Comité du Sourire, de son air le plus grave, demande que le dit Ursus Pompon soit jugé par devant la Cour du Banc du San.”

Pour faire vite, les deux parties ont accepté d'emblée les douze jurés choisis par le Comité du Sourire. Un jury mixte : quatre femmes, huit hommes. La proportion des valeurs est bien gardée : quatre femmes pour huit hommes ce n'est pas trop.

L'adjoint du procureur de la défense, Roger, vient d'apercevoir le père Hallé parmi le jury. Grave!!! On ne peut compter sur l'impartialité de celui qui a été attaqué. La défense laissera faire après une objection pro-forma. C'est matière d'appel, et puis Hallé juré, ne pourra témoigner.

Le procureur de l'accusé se lève : six pieds de long, large d'épaules, teint mat, l'hémorragie sans gravité l'a frappé à l'orée de la quarantaine; pour une surprise, c'en fut une!! La vie de son client est entre ses mains; sans complot, ça ira bien. Il faut louvoyer, gagner du temps. Rainville s'adresse à la cour :

“Votre Seigneurie, nous ne pouvons pro-

céder; la jurisprudence est formelle; qu'on amène l'accusé. On ne peut juger par contumace, et d'ailleurs mon client n'est pas absent; il est bien ici en chair, en os, et en... poil. Il est du devoir de la Cour de le produire."

Le Vasseur, finaud, s'attendait un peu à celle là.

"Votre Seigneurie, à cause de la nature extraordinaire de l'accusé, du danger d'amener en cour une bête féroce, émanant en plus des odeurs nauséabondes et repoussantes, donc odieuses pour la Cour, les dames du Jury et de l'assistance, nous demandons l'instruction de la cause, et produisons aux lieu et place de l'accusé, la peau d'un de ses frères. Je crois ces raisons valables et demanderais à la Cour de ne pas s'objecter."

Complet comme insinuation! Les raisons sont bonnes, et la défense acquiescée. La peau du frère de Pompon est donc installée dans la tribune des prisonniers sous la garde d'un constable.

L'audition des témoins de la poursuite commence: d'abord, le révérend abbé Gavan P. Monaghan, aumônier du San, ex professeur de philosophie au petit séminaire de St-Dunstan, Ile du Prince Edouard. Très grand, teint animé, tempérament nerveux, il préparait ses cours quand son médecin lui découvrit une infiltration au sommet droit; il a subi comme par miracle une

eure cadavérique de six mois, lui qui voudrait être à Dublin, Boston et Charlottetown à la fois; c'est tout juste s'il n'a pas le don d'ubiquité: ce soir même il part pour Toronto.

Le témoin a vu, le 4 juin, à sept heures du soir, l'accusé Pompon attaquer sournoisement Hallé, le prenant par derrière, par les deux épaules, le collant ensuite sur la clôture en broche de "Coquette" la petite biche. De plus, à diverses reprises, le témoin a vu Pompon déchirer les manches d'habit de Cyr, à grands coups de griffes; à l'appui de son témoignage, la poursuite produit l'exhibit P 1, une veste bleue, propriété du dit Cyr, comme étant celle qu'il a vu déchirer et sur laquelle il a observé des taches de sang humain, versé devant lui par Cyr.

Tête ahurie de ce dernier: "Quoi? On est allé fouiller dans son linge pour produire sa plus vieille veste? Eh bien! on va voir de quel tissu il s'habille le Cyr!"

Ce pauvre Pompon est bien mal pris: d'après le témoin, non seulement il aurait assailli le père Hallé avec des intentions meurtrières, non seulement émet il des odeurs nauséabondes et repoussantes, mais il y a plus. Pompon, lors de sa première évasion, en mars 1930, aurait dévoré un petit mouton dans la route qui conduit au chemin de fer.

La défense transquestionne. L'assaut sur Hallé est chose vue et connue, mais quant au mouton . . . ce n'est plus ça. On lui aurait confié le secret sur l'honneur. Objection de la défense maintenue : preuve de ouï dire ne peut être admise.

On admet cette preuve de la bouche du témoin suivant, Jean Paul, gros, gras, joufflu, myope, teint rose, orphelin, infirmier depuis cinq ans. Orateur en son genre, un peu burlesque, rude écorce, bon cœur, il raconte avec forces gestes le fait du mouton :

“Un joli petit mouton tout frisé, tout blanc, s'en allait trottinant dans la route de la “siding” broûtant ici et là, quelques touffes d'herbage, îlots de verdure au milieu des neiges fondantes. Survient Pompon qui l'attrappe après un hiver de sommeil et de jeûne. En trois bouchées, le petit mouton ne fut plus que quelques poils et quelques os ensanglantés qui rougissaient la neige. Quand Pompon vit venir Cyr, pris de honte et de remords sans doute, il jeta vivement ces restes, témoins de sa débauche et de sa férocité, dans un des trous creusés pour les pylones du téléphone.”

Qui veut trop prouver ne prouve rien ! Les trous sont de trop, et le mouton aussi. Le témoin, coincé par la défense, doit admettre que le télé

phone ne passe pas dans cette route de la “siding” ; qu'aucun mouton n'est disparu des environs ; que le San ne garde pas de moutons et que ce n'est pas de ce côté que Pompon s'est échappé.

Finalement le témoin avoue que ces racontars au père Monaghan, tout l'incident du mouton, e'était un rêve de foie gras . . .

Morale : “Ne mangez pas de foie gras le soir avant le coucher, vous ne verrez pas en rêve des ours dévorer d'innocents petits moutons blancs et roses.”

L'accusateur public cause une surprise ; il appelle Cyr comme témoin de la poursuite au lieu de Hallé. Fort comme tactique ! car Cyr et Pompon sont les deux doi . . . pardon, les deux griffes de la patte. Cyr prend le procès sérieusement, presque au tragique. Pompon est son ami, et, clair comme l'eau du lac, on complotte sa mort.

Mais Cyr va leur en montrer de sa façon à la poursuite. Sa tête carrée à la figure violacée contrastant avec de fausses dents éblouissantes, se renfrogne entre les deux épaules levées pour l'assaut et disparaît presque sous le haut bord de la tribune des témoins.

“Du sang sur la manche ? Sang de lièvre pris au collet. Des coups de griffes ? Pas vrai ! Man

che usée au travail; puis, en jouant avec Pompon peut être s'est il frotté un peu fort, mais c'est lui, Cyr, qui s'est déchiré sur la griffe en boxant: "Monsieur, si Pompon voulait griffer pour vrai, avec des intentions meurtrières comme vous dites, la manche ne serait pas là, la main non plus, et le poignet avec. Car M'sieur, une patte grosse comme ma cuisse, des tendons forts comme des grosses cordes de piano à queue, des griffes longues et larges comme mes doigts, et 350 livres d'ours au bout! Ben, j'vous assure que la main s'rait partie avec la manche."

"Pi d'abord, m'a vous dire. Yest pas mauvais Pompon; y charche rien qu'à jouer. Au prin temps, ça s'sent frétilant un ours et ça charche la compagnie. Ya pas essayé d'mordre le père Hallé, y l'a pas griffé. Il l'a serré dans ses pattes un p'tit brin pour jouer."

Cyr, tête baissée, les bras levés comme des pattes, mime la scène de l'attaque, et se penche tellement qu'il disparaît dans la boîte aux témoins.

Alors, Hallé pour divertir, s'adresse au Tribunal :

"M'sieur l'juge, si le témoin parlait moins avec sa tête et plus avec sa langue on comprendrait peut-être quelque chose."

Insulté, Cyr répond : "Si j'parle avec ma tête,

te, c'est parce qu'y'en a d'dans; j'suis pas comme ceuss qui parlent rien qu'avec leur gueule pour dire des bêtises."

"Des odeurs nauséabondes et repoussantes? C'est des ben grands mots. Y sent l'ours, c'est sûr. D'abord y s'sert pas d'parfums comme les d'moiselles, ensuite, si Jean-Paul le lavait plus souvent, Pompon aim'rait ben ça, pi y sentirait p'têtre meilleur; ça aime ça l'eau, un ours..."

Et voilà Cyr lancé dans une plaidoirie où l'avocat de la poursuite l'arrête court. En somme, pour Cyr, Pompon est un ange de douceur presque parfumé à la marjolaine.

La poursuite prend maintenant une tangente et tente de prouver une conspiration de la défense, pour compromettre les témoins du Comité.

D'abord on appelle Cécile, petite, mignonne, 18 ans, des yeux noirs, pétillants, soulignés du grand cerne des tibis, teint frais, animé : un vrai Greuze. Le témoin impressionne beaucoup la Cour par sa candeur.

La poursuite lui demande d'identifier un chèque de cent dollars ainsi qu'une lettre qu'elle aurait elle-même écrite à un des témoins du Comité lui promettant, à part les cent dollars bien entendu, beaucoup de choses intangibles mais agréables que peut dispenser une enfant de vingt

ans, si... le témoin veut bien être gentil pour Pompon.

Effet considérable produit par cette déclaration. Voilà Cécile qui tombe des nues et prend ses airs de bataille. C'est bien sa signature, mais pas sa lettre, ni son style, ni ses habitudes, car elle n'est pas une fille comme ça... "...et ça prend des effrontés, des gens pas gênés pour inventer des choses pareilles..." et de ci et de ça, de droite et de gauche, LeVasseur en prend pour son rhume qui pourtant est chronique.

La preuve de complot se continue. Ti Jean, 20 ans, roux comme une feuille d'érable l'automne, bon enfant, sage, pieux, édifiant même, s'amène en... titubant... Surprise!

D'un air vaseux et d'une voix pâteuse, il raconte que son amie Françoise lui a fait dire par Lemaire de ménager Pompon s'il voulait se ménager les bonnes grâces de Françoise et que Le maire lui a fait prendre contre ses habitudes, du "Scotch" dont il ne reste plus que quelques gouttes dans une fiole de 13 onces, vide de "John Dewar's Extra Special".

Fiole soumise comme exhibit P—2 de la poursuite. La défense ne s'y oppose pas, au contraire, mais demande la révocation du témoignage de Ti-Jean, et l'arrestation de ce dernier pour ivresse et mépris de cour. Le témoin confié à la

garde de "Roxy" reviendra à la prochaine séance où, dégrisé, ses dires seront peut être intéressants. La défense flaire la fiole : "Ca sent diablement l'alcool à friction ce parfum là." Motion pour l'analyse du contenu accordée par le Tribunal.

Dernier témoin du Comité : Marguerite, 20 ans, quatre ans de cure, teint mât, cheveux noirs, grands yeux gris très animés où passent parfois des lueurs de fièvre. En voilà une qui fait une belle lutte. (Hélas! elle devait mourir deux ans plus tard...) Son témoignage est accablant. Point de doute, LeVasseur dont elle est l'amie, lui a fait la langue. Pompon, un jour, l'a griffée sur le pied... "La semaine dernière, la veille de l'assaut sur Hallé, et lui a déchiré un beau bas de soie beige, égratignant même son soulier." Le bas est produit comme exhibit P—3.

La défense interroge : "Le bas semble grand : quelle pointure Mademoiselle? Huit, n'est ce pas? Alors, ce bas ci, c'est pour le moins un 10½". Marguerite en est toute éramoisie, et l'écheveau de son témoignage pas très clair. Voilà un truc joliment dégonflé. La défense prie la Cour d'ordonner au témoin "l'essayage" de ce bas devant le Jury et les procureurs, à huis-clos... Objections véhémentes de la poursuite. LeVasseur ne tient pas du tout à cette preuve

pour deux excellentes raisons : Marguerite perdrait un petit pied dans un grand bas qui n'est pas sien; puis, après tout, on n'expose pas ainsi son bien en pleine cour. . .

Le Juge en a vu bien d'autres depuis vingt ans qu'il examine des thorax de toutes formes et couleurs; riant fort dans sa toge il maintient l'objection de LeVasseur, mais accorde la motion de la défense pour que l'autre bas faisant paire, soit produit à la prochaine séance.

Le témoin, serré de près admet que le coup de griffe féroce qui a déchiré le bas sur une longueur de six pouces, n'a même pas effleuré la peau. . . Pompon a certainement une griffe délicate et subtile pour le moins. . .

La preuve de la poursuite est close.

Seconde séance le lendemain soir. L'intérêt est extrême, les paris sont ouverts, et Pompon favori.

Au début, LeVasseur, incapable de produire un bas authentique de Marguerite, un No. 8 formant paire avec un 10 $\frac{1}{2}$, se désiste de cette preuve, et demande à la Cour de rayer le témoignage de Marguerite qu'une seconde séance en trans question semble effrayer.

Ensuite, Ti-Jean, dégrisé, reluisant comme un cuivre au soleil, répète qu'on l'a fait boire malgré lui, qu'il n'avait jamais goûté de sa vie de ce

“Whiskey” écossais appelé communément “Scotch” et que Lemaire a voulu l'influencer. Il aime tellement Françoise qu'il ne voulait pas lui déplaire, mais la vérité doit tout primer : Lemaire et lui ont vidé la fiole de Monsieur John Dewar dans une séance.

En voilà une prime à la vérité; l'analyse a été faite. La défense appelle le technicien de l'institution, Monsieur Roland Hillion, Breton, Croix de Guerre avec Palme, Légion d'Honneur, il a laissé une partie de ses poumons en Artois et une jambe à Verdun. Au laboratoire, à la radiographie, il est un peu là le technicien, tout comme ses cousins, les fusilliers marins à Dixmude.

Résultat de son travail : l'analyse chimique donne 95 % d'alcool méthylique. “Si Lemaire et Ti-Jean en avaient bu treize onces comme ils disent, eh bien ! ils seraient partis dans la “boîte” hier soir, et l'on chanterait l’“Exsultabunt Domino” demain matin.”

Le docteur Breton, professeur de biologie à l'Université de Montréal, trente trois ans, mort hélas un an plus tard, expert médico légal de la défense, est entendu. Grand, fort, large carrure, l'oeil rieur, figure ouverte, veuf et père d'une enfant; le sourire avenant cache un mal qui le tenaille et ne le lâchera pas. Il le sait, mais il crâne

devant l'épreuve. Ah! la maudite maladie, la sale bête sournoise!

Nerveux, sanguin, il s'embrouille en transquestion. L'écriture des chèques et des lettres n'est pas de Cécile. Sur les manches, du sang de lapin. Mais en déclinant ses titres à LeVasseur, son voisin de chambre, il déclare avoir agi comme expert dans l'affaire de Cordélia Viau. Né en 1898, c'est un enfant prodige et peu ordinaire! Cordélia Viau fut pendue en 1897. Le Jury semble perplexe.

La défense appelle la pharmacienne, Garde Roberge, "Bedette" de son p'tit nom. Aussitôt un voile blanc se faufile en vitesse par l'exit arrière, et l'huissier "Roxy" après de vaines recherches revient bredouille. Pauvre Bedette! pour tremper dans le complot, elle s'est laissée convaincre, elle, la probité même, de donner un quart d'once d'alcool à friction, et ce, sans prescription du médecin : un acroc à tous les règlements de pharmacie quoi!

Craignant pour sa peau, elle se cache au fond de la cave dans le carré aux patates, tremblante de peur et rouge comme un coquelicot.

Son témoignage est d'ailleurs inutile, car Jean Paul avoue que l'affaire de la fiole était montée : Ti-Jean a simulé l'ivresse et Jean Paul a obtenu presque de force de "Bedette"

quelques gouttes d'alcool à friction pour les mettre dans une fiole vide de John Dewar's. . .

Une autre conspiratrice c'est "Snappy" la petite aide, Rachel de son nom. Devant la tournure des événements, elle aussi prend le mors aux dents, mais Roxy en éveil l'a vite dénichée dans un coin obscur et, de son bras valide, ramène "Rachel quand du Seigneur la grâce tutélaire. . ." allait la protéger. Sans trop savoir pourquoi elle s'est laissée entortiller par LeVasseur, et doit admettre que, sur les instances de l'avocat du Comité elle a écrit le chèque et les lettres attribuées à Cécile, calquant la signature de celle-ci et imitant son écriture. LeVasseur, dans un beau pétrin s'en tire comme il peut. . .

Le complot de la poursuite est patent. Cécile, Françoise, Germaine, le Baby du San, quinze ans, fraîche comme une rose, viennent témoigner de leur sympathie profonde pour Pompon; phénomène à étudier que cette affection de l'ange pour la bête, mais l'impression sur le jury est favorable. La preuve de la poursuite est enfouée, moins l'assaut : on ne peut tout de même pas nier l'évidence. Les plaidoiries commencent et la défense a la parole :

"Remerciements d'usage au Juge et au Jury, et félicitations un peu moqueuses à la poursuite pour son dévouement à une mauvaise cause :

“Mesdames et Messieurs du Jury, l’ours, animal presque raisonnable, de tout temps a joué un rôle bienfaisant pour l’homme. Les astronomes ne l’ont-ils pas loué jusqu’aux nues, en nommant une des plus belles constellations de la voûte céleste “La Grande Ourse”, inspiratrice des poètes et merveille des cieux. Non satisfaits d’avoir une ourse parmi les étoiles, ils en ont mis deux, et la “Petite Ourse”, moins belle, moins grande que sa soeur aînée, n’en est pas moins utile, car c’est elle qui dans les nuits sereines guide les navigateurs vers le port. L’étoile polaire, en effet, pivot de cette constellation, est aussi le guide de la navigation maritime, aérienne et terrestre, bien que sur terre, les amoureux parfois exaltés par les beautés du firmament, s’égarent dans les méandres sinueux de sentiers ombragés. Mais on ne peut blâmer la Petite Ourse s’ils perdent la Polaire!! . . .

“L’envie et la jalousie, partout et de tout temps, chez nous peut-être plus qu’ailleurs, ont voulu rabaisser ceux qui s’élèvent, et l’on trouve des éteigneurs d’étoiles même dans un Sanatorium. Pompon, sans offrir les éblouissements “spectaculaires” de l’azur est aussi une étoile . . . en son genre. C’est pourquoi des envieux ont voulu l’éteindre. On a comploté sa mort. Des témoins, de faux témoins se sont presque parjurés

pour tenter une preuve qui s’est retournée contre eux.

“Nous avons percé à jour cette preuve de la poursuite. Nous avons prouvé aussi que l’ours sent l’ours, ni plus ni moins, et que s’il offre parfois des odeurs nauséabondes et repoussantes, ce n’est pas de sa faute, mais la faute de son gardien. Après tout, on ne peut toujours pas de mander à un ours qui n’a même pas d’eau de se vaporiser à la lavande.

“Reste l’assaut. Nous maintenons qu’il n’y a pas eu d’assaut au sens criminel du mot. L’expert, Cyr — le seul expert qui ait comparu — a déclaré qu’en cette saison printannière, l’ours se sent guilleret, désire de la compagnie, pour s’amuser comme tout le monde et ses semblables; sentiment très naturel que personne ne saurait lui reprocher.

“Or n’ayant pas trouvé d’ami de son espèce, il a empoigné ou “empatté” le premier venu, en l’occurrence le père Hallé qui, je l’admets, n’a pas été épaté, mais n’a souffert que d’une espèce de peur à la Turenne.

“Done, l’accusé n’avait pas prémédité l’assaut, puisqu’il n’y a pas eu d’assaut; et s’il portait des armes comme le prétend l’acte d’accusation, ce sont ses armes de défense naturelles, dont il ne peut se défaire, comme un homme porte ses

poings. Mais il ne s'est pas servi de ses armes, griffes ou dents dont rien ne l'empêchait de se servir, et nous maintenons que c'est là une preuve irréfutable à l'appui de notre prétention.

“La défense conclut donc à une ordonnance de non-lieu et à l'élargissement de l'accusé. Si toutefois on doit le trouver coupable ce sera simplement d'avoir troublé l'ordre et la paix.

“Je sais Mesdames et Messieurs du Jury, que mon savant confrère avec une éloquence foudroyante, vous demandera tout à l'heure la tête et... la peau de Pompon... et savez vous pour quoi? Il veut s'en faire une *déscente de lit!!!!*”

“Mais, Messieurs et Dames du Jury, le châtiement doit être proportionné à la faute; autrement, la justice devient une vengeance. Si vous, par votre verdict, causez la mort d'un irresponsable, vous porterez jusque devant la Justice Suprême la très grave responsabilité de vous être vengés sur un innocent, et d'avoir semé dans le cœur de ses semblables, un germe de haine et de revanche, graine de toutes les révolutions...”

Calme, digne, élégant, le Procureur du Comité se lève :

“Mesdames et Messieurs du Jury, redescendez sur terre s'il vous plait! Point n'est besoin d'être foudre d'éloquence pour conclure à la culpabilité de l'accusé. Oui ou non l'accusé a t il

assaili Hallé avec des intentions meurtrières? Tout est là.

“Ne tenez pas compte, je vous prie, des petits à côtés de la question. L'assaut est prouvé hors de tout doute. Restent les intentions. Cyr, expert en matière “oursale” prétend que l'accusé voulait s'amuser. Cyr est partial, et si Pompon voulait jouer, Hallé n'a pas trouvé le jeu amusant. Je vous demande donc en toute justice un verdict de culpabilité.

“Le savant procureur de la défense est monté jusqu'au firmament chercher des étoiles pour vous éblouir. Il est ensuite descendu à l'enfer de l'insinuation en prétendant que je voulais la peau de l'accusé pour en faire une descente de lit. J'ignore quel sera votre verdict et quelle sentence prononcera le tribunal. Je crois, moi, que l'accusé mérite la mort car c'est un être néfaste, cruel, et dangereux pour la société.

“Si, après son exécution sa peau est à vendre, je l'achèterais peut être. Je n'y avais pas songé, mais mon savant confrère a *parfois* d'heureuses idées. Je ne veux pas acheter la peau de l'ours avant de l'avoir tué, mais je serais prêt à offrir au Comité un montant raisonnable pour une descente de lit faite de la peau de Pompon. C'est une belle peau; une occasion pareille ne se pré-

sente pas deux fois dans la vie d'un procureur et l'on doit saisir l'occasion par... le poil..."

Conclusion rare et habile. Quelques membres du Comité sont au Jury. La caisse du comité est à sec; la peau vendue rapporterait une jolie somme. Pompon est fichu...

Le Président s'adresse au Jury : "Je serai bref; l'heure est avancée et je ne veux pas fatiguer l'assistance par une charge trop longue. Je félicite les savants procureurs de leur talent et de leur énergie, et vous remercie, Mesdames et Messieurs du Jury de votre patience; je sais que vous allez rendre un verdict équitable.

"La défense sans aucun doute, a démolie une preuve de conspiration de la part de la poursuivie; ceci est incontestable. Vous ne devez donc pas vous occuper de cette partie de la preuve et devez rejeter de vos délibérations les lettres, chéqucs, taches de sang, habits déchirés, whiskey écossais, tentatives de corruption, si alléchantes soient elles, massacre ou prétendu massacre d'un innocent mouton.

"Reste un fait prouvé : l'assaut sur la personne de Hallé. C'est patent. Les intentions de l'accusé étaient elles meurtrières ou enjouées? Nous ne pouvons pénétrer dans ce domaine psychologique "oursal", quoiqu'en dise Cyr, expert mais un peu partial. Pompon s'est échappé à deux ou

trois reprises, il a attaqué Hallé : vous devez le trouver coupable."

Deux minutes de délibération, et le verdict, unanime, est rendu : "Coupable d'assaut grave avec intentions meurtrières." C'est la mort.

Le Président, solennel, se couvre du tricorne noir et va prononcer sentence.

Le Procureur de l'accusé se lève :

"Votre Seigneurie, avant que sentence ne soit prononcée, l'accusé a droit de parole. Seulement, mon client, représenté ici par la peau d'un de ses frères ne peut, et ne pourrait, même s'il était ici en... personne, se pourvoir de ce privilège. Je demande donc au tribunal, et à mon savant confrère, de me laisser parler à sa place, et de m'exprimer un peu comme il le ferait lui même s'il pouvait se faire entendre."

Faveur accordée :

"Votre Seigneurie, M'sieur l'juge, j'suis rien qu'un p'tit ours qui sait pas grand'chose; j'm'exprime comme j'peux, et j'vous d'mande d'avance de m'excuser. J'suis v'mu au monde dans les bois d'Péribonka, ben loin d'icitte. Mon père, j'lai pas connu, j'lai jamais vu. Parait que — sans cocur — y a abandonné ma mère avant que j'naisse. J'étais ben p'tit un jour que ma mère pi moé, on s'régallait dans une talle de belluets. En charchant du miel, j'v'nais de m'

fourrer l'nez dans un nid d'guêpes, et j'm'étais fait piquer martyr. Ma mère m'disait justement : "Mon p'tit, ça t'apprendra à t'fourrer l'nez là ousque t'as pas d'affaires." Pour m'raffaîchir l'museau, j'dinai dans les belluets. On faisait pas d'mal à parsonne, on était ben tranquille.

"Tout d'in coup, j'entends BOUM, comme un' explosion. J'm'lève la tête en l'air, pi j'vois mouman étendue à terre à côté d'moé. A grouil lait pas, pi a saignait des oreilles et d'la gueule. Elle avait un gros trou dans l'côté d'la tête. La peur m'a pris; j'braillais, j'étais tout seul, j'appelais Mouman.

"Des hommes sont v'nus qu'avaient des grands bâtons noirs dans les mains; j'ai voulu m'sauver, mais y m'ont r'joint, pi attaché une corde qui m'serrait l'cou; j'aimais pas ben ça. Ensuite, y m'ont mis dans une boîte avec des barreaux et on a roulé en voéture pendant que que temps.

"Après ça, y m'ont embarqué dans une grande "waggine" à roues basses, avec, en avant, une grosse machine reluisante qui crachait du feu pi d'la fumée blanche et noère. Un beau matin on m'a débarqué icitte, et d'puis e'temps là, j'ai un collier qui m'serre l'cou, un' chaîne ben pesante à tirer d'ssus, pi un potteau au boutte.

"Tout e'que j'peux faire, c'est vire, vire, vire.

Comment qu'vous aimeriez ça, vous, M'sieur l' juge, d'être att'lé d'même à l'année?

"Un des avocats, celui-là qu'a des lunettes, pi qui semble rire d'moé tout l'temps, ben, y a dit qu'j'avais des odeurs nauz... des odeurs avec des mots que j'comprends pas. J'ai d'mandé à mon avocat Rainville, e'que ça voulait dire. Y m'a répond qu'on m'r'prochait d'sentir mauvais. Ben, m'sieur l'juge, c'est pas d'ma faute si j'sens pas bon. Ben sur que j'peux pas sentir l'belleuet, parce que j'suis-t un ours, mais l'eau, j'aime ça moé. Du temps d'ma défunte mère, on s'baignait souvent dans l'lac, surtout quand y faisait chaud. J'nageais pas trop pire pour un p'tit ours d'mon âge. J'traversais des lacs et des rivières que j'suis ben sur des p'tits gars plus vieux qu'moé pourraient pas traverser.

"J'étais ben propre dans e'temps là. J'avais pas des odeurs nauz... des odeurs à grands mots longs comme ça. D'mandez-donc à Jean Paul d'm'passer la "hose" une couple de fois par jour, pi d'm'poser une baignoire, une cuvette, enfin quequ'chose dans quoi on peut mettre d'l'eau, pi vous allez voir ça si j'vais m'baigner. Si j'avais un bain comme y en a dans les chambres de luxe vis à vis d'moé, vous verriez comme j'sentirais bon après ça.

"Ensuite, y sont v'nus conter des tas d'men-

t'ries contre moé. Vrai d'verai, M'sieur l'juge, quand j'entends des hommes mentir comme ça, j'suis quasiment content d'être ours pi d'pas être homme.

“J'ai jamais dévoré de p'tit mouton, c'est pas vrai. Quand ma chaîne s'a cassée, c'est pas moé qui l'ai faite, a s'est cassée tout' seule, mais j'étais saquerment content d'pu sentir e'poids là autour du cou, que j'traîne depuis deux ans. Quoi qu'vous auriez faite à ma place, vous, M'sieur l'juge ?

“Pi, quand Cyr m'a r'joint, j'ai pas essayé d'm'sauver pan toute, ni d'y faire mal. On est r'venus ensemble ben tranquillement. Mieux qu' ça, M'sieur l'juge, quand on a tourné l'coin du San, pi qu' j'ai vu Jean Paul avec une chaudière de miel, j'suis r'venu au grand gallop; c'est pas Cyr qui m'a ramené, c'est moé qui l'a traîné jus qu'icitte avec mon bout d'chaîne.

“La s'maine passée, quand ma chaîne s'a en core défaite, j'ai attrappé le père Hallé, mais j'ai pas assayé d'y faire mal. J'voulais m'amuser comme on s'amuse ensemble les ours nous autres. On s'donne ben quequ'coups d'pattes su' l'museau, pi on s'mâchonne un peu les oreilles, mais on s'fait pas d'mal... Pensez vous que si j'avais voulu y faire mal au père Hallé, y s'rait icitte pour faire des farces à Cyr ?

“J'sais ben que j'parle pas ben, M'sieur l'juge, c'est pas d'ma faute. J'ai jamais été à l'école moé. J'ai jamais eu d'chance d'apprendre mieux. Si les hommes avaient pas tué ma mère, si mon père s'était pas sauvé comme un sans coeur avant que j'viennne au monde, j'aurais p't'être eu la chance d'apprendre quequ'chose à part de virer autour d'un potteau. Mais tout e'que j'ai eu, c'est un collier, un' chaîne pi un potteau.

“Donnez-moé donc une p'tite chance, M'sieur l'juge. J'sais qui en a parmi l'jury qui ont déjà vendu ma peau, parce qu'y sont à court d'argent, pi qui en a parmi les témoins et les avocats, qui l'ont déjà achetée; mais vous, m'sieur l'juge, vous êtes pas d'ceuss que l'intérêt ou l'argent peuvent faire marcher. J'ai d'mandé à mon avocat e'que vous étiez pour m'faire. Y m'a répond qu'on m'f'rait e'qu'on a faite à ma mère, qu'on m'tir'rait au fusil, p't'être ben, ou encore qu'on m'pendrait, vu qu'on m'faisait un procès devant un' cour.

“J'y ai d'mandé e'que ça voulait dire, pendre. Y m'a dit qu'y avait déjà vu pendre un homme à Montréal, qu'on y avait mis un capuchon noir su' la tête, un' corde autour du cou, pi v'lan, on y avait ouvert l'plancher sous les pieds; l'gars était tombé tout drette, la corde s'a serrée frette, pi l'a étouffé.

“Ben, M’sieur l’juge, c’est pas des jeux pour un p’tit ours, ça; j’aime pas ça moé des affaires de pendage au boutt d’un’ corde; j’ai pas pendu ni tiré parsonne, moé; donnez moé donc un’p’tite chance. Envoyez moé donc à l’école de réforme apprendre un métier convenable à un ours. Cyr m’a dit qu’y était prêt à m’payer mon passage. J’pourrais apprendre des tours, j’s’rais ben propr’, j’m’laverais deux fois par jour, j’sentirais pas des odeurs avec des mots longs comme d’icitte à d’main, pi j’gagnerais honnêtement ma vie dans un cirque, ou ben dans un jardin zou. . . dans un jardin d’bêtes en tout cas. J’ai m’rais ben mieux ça que d’être tiré au fusil comme mouman ou ben d’être pendu au boutt d’un’ ficelle.”

Le Président du Tribunal, homme sage et judicieux, sensible à l’extrême, devant cet appel qui ne manquait ni de logique ni de bon sens, était un peu ému. Cependant, la loi est formelle; le jury venait de rendre un verdict de culpabilité, le juge devait prononcer la sentence prévue en pareil cas. Donc, et bien à regret, il dut condamner Maître Ursus Pompon à être fusillé le lendemain au soleil couchant.

Mais Cyr n’était pas pour laisser périr son ami comme ça. Le lendemain, remuage de ciel et

terre; visites au médecin chef, avec une liste de souscriptions d’un fort joli montant pour acheter Pompon et lui bâtir une cage en ciment. Cyr contribuait de toutes ses économies, une somme assez rondelette tout de même, et les amis appuyaient la demande.

Le docteur, hésitant, promet de soumettre la chose au Comité et de suspendre l’exécution dans l’intervalle. Sur ce, il doit s’absenter à Québec, et plusieurs jours se passent, Pompon jouissant d’une liberté relative au bout de sa chaîne.

Voilà qu’un soir, un malheureux anneau se brise encore, et Pompon, libre de nouveau, veut recommencer ses jeux. Il avise justement l’avocat du Comité, LeVasseur, qui passait par là. On se demande encore si Pompon, ayant flairé l’ennemi, ne mûrissait pas des projets de revanche, mais ça on n’en sait rien. Cependant, LeVasseur n’eût aucun mal, et Cyr encore une fois, ramena tranquillement la bête au poteau. Cette fois, la mesure débordait.

Soirée sereine et calme. Les patients, après une joyeuse séance de cinéma se préparaient à une nuit d’ozone et de sommeil.

Tout à coup, une détonation retentit, formidable dans le silence de la montagne, puis, un hurlement terrible de Pompon grimpant son poteau de toute la force de ses vingt griffes.

Cent paires d'yeux essaient en vain de percer la nuit; on ne voit rien, mais on entend le bruit mât d'un corps lourd qui tombe, sans vie...

Qui a tiré le coup? Mystère!

Mais Monsieur l'Aumônier se réchauffe souvent les pieds dans une luxueuse descente de lit qui fut autrefois Ursus Pompon...



— XIII —

Le pionnier

Après plusieurs mois d'exercice en classe "D", si ce bon docteur ne me répétait toutes les semaines de freiner mes ardeurs, je me croirais entièrement guéri. Chaque fois que je lui dis : "Docteur, je suis aussi fort qu'avant"; il me répond : "Tant mieux, mais, modérez vous, soyez prudent..."

"Soyez prudent! Soyez prudent!" j'en ai les oreilles cassées, et pour un peu j'enverrais paître la chère Prudence.

Seulement, il a peut être raison le docteur, il ne faut à aucun prix risquer une récurrence; ce serait une véritable catastrophe.

"Done de la prudence et de la patience, Seigneur, donnez m'en à doses massives!"

Mai 1931! Le lac s'est libéré très tôt. En quelques jours d'un soleil torride, tout a fondu; l'on peut faire de belles promenades en chaloupe.

Malgré la promesse au docteur, je triche

un peu et je rame, non seulement de l'avant bras, mais du bras tout entier, de l'épaule, des jambes, de tout le corps. Chouette! Le système musculaire ne va pas trop mal pour un tibi qui a fait le cadavre pendant neuf mois... La résistance est même surprenante puisque l'effort n'est pas suivi d'essoufflement; bon signe!

De temps à autre, en promenade, la classe "D" se rend à la ferme, et aux écuries. La visite en vaut la peine. Les bâtiments, modèles du genre, sont construits d'après les données les plus récentes des techniciens du Ministère de l'Agriculture. Installation électrique, ventilateurs, planchers en ciment, orientation favorable, silos, eau courante, vastes espaces, enfin tout ce que l'on peut désirer de mieux; les vaches sont quasiment aussi bien traitées que les patients, et ce n'est pas peu dire.

Il se fait au San une consommation énorme de lait; certains malades en absorbent jusqu'à huit ou neuf verres par jour et le lait doit être de première qualité. L'hiver, naturellement, le bétail est à l'abri, dans les étables, mais l'été, Nelson Lévéque, le fermier du San, l'envoie dans de bonnes terres en pacage sur les bords du lac.

Seulement, les bords du lac sont aussi les abords de la forêt; il arrive donc que les vaches prennent des allures indépendantes, et poussent

la curiosité jusqu'à explorer les portages, s'aventurant même assez loin dans le bois.

Quelque fois aussi, le contraire arrive... Un soir de juin 1931, il faisait une pleine lune à coucher dehors. Voilà une expression qui perd de son allant ici, car, au San, lune ou pas de lune, on couche dehors tous les soirs. Donc ce soir-là, lune à ne pas dormir; vraiment, il est de ces nuits où dormir est un crime de lèse nature...

Assis dans nos lits, grillant une cigarette en silence, nous observions la course des étoiles à travers les grilles du portique. Les vaches paçaient sur la terre de la pointe sud, entre la Mare aux Grenouilles et la rivière Batiscau, près du chemin de fer.

En silence... pas tout à fait exact, car le silence se ponctuait à tout instant de beuglements sonores. D'abord, c'était assez amusant d'entendre les vaches manifester à leur façon leur admiration de cette belle nuit. Mais le tapage continuait toujours et, à la fin, ce fut une véritable "stampede", course folle à travers les aulnes du rivage.

Le lendemain, Nelson nous donne des détails: "Pas surprenant le chahut! Figurez-vous qu'un superbe mâle orignal s'est fauflé dans le trou peau de vaches hier soir; les pauvres, prises de

panique se sont jetées à l'eau et deux d'entre elles se sont noyées."

Comme de juste, pendant la cure de deux heures, la cure du silence, nous voyons un orignal au panache splendide qui sort du bois, passe majestueusement en face du San, se lance l'eau, traverse la Batiscan, et disparaît dans les fouillis de l'autre rive.

Naturellement, la saison de chasse est encore loin, et ce bel aristocrate de la forêt le savait sans doute.

Agréable de causer avec Nelson; cultivateur aimant la terre, venu ici après la guerre, il n'est pas retourné dans son pays de Portneuf. Pourtant, la culture est plus facile dans le bas du Comté de Portneuf; dans le haut, les montagnes, c'est plus dure. Saison courte, c'est dire que l'hiver est très long, fin octobre mi-avril; il reste donc peu de temps pour les labours, les semences, les récoltes.

Le sol, pas très riche, est plutôt sablonneux au Lac Edouard. Le froid extrême de l'hiver endure profondément la terre; on ne peut labourer que tard au printemps. Heureusement, avec la culture scientifique, engrais chimiques, etc., ça pousse assez vite, surtout le potager.

Voyez Nelson à la charrue. Pas grand, mais carré, large d'épaules, solide sur jambes, avec ce

pas caractéristique des travailleurs de la terre qui enjambent partout des sillons et lèvent le pied lentement comme si le tuf les retenait malgré eux.

Ce matin à 7.30 alors que nous déjeunions dans nos lits, Nelson travaillait déjà depuis long temps. Levé à l'aube, il avait fait son "train", pansé et traité ses chevaux, "tiré" les vaches, puis après une croûte, attelé les deux gros noirs, sifflé ses chiens, et s'était rendu sur la grande terre que borde le chemin du village.

Une terre de deux arpents carrés au moins; le travail à faire ne l'effraie pas. Les noirs tirent franchement dans le collier. Nelson a l'oeil juste et le bras fort. Il fait corps avec son instrument, et les beaux sillons s'alignent méthodiquement. Assis sur une "pagée" de clôture, je le regarde faire. Le père Solime travaillait comme ça, de cette façon lente et sûre de l'homme qui sait ce qu'il veut et où il va. Seulement, les deux laboureurs ne se ressemblent pas physiquement; Solime était beaucoup plus grand, plus fort aussi.

Beau type. Il y a plus de trente ans qu'il est mort. Dans l'église d'Arthabaska, son banc se trouvait dans l'allée centrale. A cause de sa nom breuse famille, c'était un banc double: deux banes réunis. Naturellement, la place de Solime

était au bout sur l'allée; à l'autre bout, un pilier, mais pas d'issue.

Quand, pour l'Évangile ou la Préface Solime se levait, ça faisait deux piliers, un à chaque bout. Ses gars ne sortaient pas fumer leur pipe sur le perron de l'église pendant le sermon de Monseigneur Suzor ou de M. le Curé Grenier.

Solime vit le jour à St-Pierre-les-Becquets, sur la rive sud, en face du grand fleuve. Il savait comprendre les belles étendues et les grands paysages, car il voyait grand et beau.

Lui même était grand et beau très grand — six pieds deux pouces au moins, et droit comme un peuplier. Il me semblait infini; quand, à dix ans, je le regardais de bas en haut, j'éprouvais à peu près l'impression actuelle quand je contemple l'immense pan de cathédrale granitique du Cap-Trinité.

Lorsqu'on "ouvrit" les Bois Francs, il ne tarda pas à venir y planter la hache d'abord, la charrue ensuite. Il se choisit un beau lopin de terre près du ruisseau Gosselin, qui, de St-Norbert, vient se jeter dans la rivière Nicolet, en bas de chez Nolin.

Le sol était riche, Solime, pauvre, mais fort; la hache ne pesait guère à son bras aussi long que son outil de défricheur. Il débaya vite le bois nuisible à ce qu'il voulait de terre pour semer.

Il garda en "bois debout" cependant, ce qu'il fallait pour les sucres; un beau bouquet d'érables des montagnes. Voulant une grande terre, il travailla rudement.

Le sol fut bientôt libre de toute entrave; épiercée, essouchée, la terre se présenta belle et ferme, jeune et vigoureuse attendant en hâte ses épousailles avec l'homme et sa charrue.

Les deux ne se firent pas attendre; les boeufs étaient solides, Solime aussi. Le fer entra dans le sol et la terre s'ouvrit. Tranquillement, le tuf découpé se coucha sur lui-même comme une lame de lave qui se retourne, se cabre et se fige. Les sillons, droits et profonds, se succédèrent en cadence. Les guides autour du col, l'homme se tenait attentif et pensif au bois de sa charrue. Le bruit monotone, harmonieux, du soc fendant de son étrave aiguillée la terre vierge, le berçait. L'âme du pionnier s'unissait ainsi à l'âme de la terre, et déjà sa pensée dépassant son travail voyait la houle dorée des blés déferler sous le vent.

Croyant et pieux, sa journée commençait et s'achevait dans la prière; son travail se faisait aussi sous le signe de la Croix. Parfois, c'était plus: un jour, j'en fus témoin — et le souvenir m'en est resté gravé — les semailles finies, Solime était debout, ses gars et ses aides couverts de

son ombre s'étendant immense dans la rougeur du Couchant. Il enleva son grand chapeau, s'épongea le front, se fit une espèce de toilette — il était soigneux de sa personne — et d'un geste mâle s'abattit à genoux sur la glèbe : "Mes hommes, disons le Notre-Père ! nous avons fait notre travail, demandons à Dieu de faire le reste !"

Nous ne restâmes pas debout.

Après avoir préparé la terre et bâti sa maison, il prit femme. La moisson fut abondante. Pour les premiers, il était très orgueilleux lorsqu'il partait au baptême dans son plus bel équipage : cheval au pelage poli, beau "buggy" verni clair et reluisant à se mirer dedans, avec un fouet en nerf, debout comme un fanion à portée de sa main. Quand vinrent le douzième et le quinzième enfant, l'équipage était encore plus beau — les enfants lui apportèrent l'aisance — seulement Solime se cachait un peu dans le fond de la voiture conduite par un des jeunes ; il ressentait vaivement les taquineries de ses amis.

Les enfants grandirent ; il devint presque riche pour le temps et l'endroit. Ses terres grandirent aussi ; les faiblesses de ses voisins furent sa force. Ce fut un fermier dans le sens le plus large et non pas seulement un producteur de blé ou un éleveur de bestiaux. Il ne confia pas son sort à une seule denrée, mais, avec le sens pratique et

l'amour de ses ancêtres normands, il s'était donné entièrement à la terre qui se donna à lui.

Le bois de la forêt, transformé par ses soins, devint son premier abri ; plus tard, la glaise de son champ lui fournit la brique, la belle brique rouge dont il se servit pour construire sa grande maison à pignon en bordure du chemin du Roi.

La laine de ses brebis, et le lin, et le chanvre, lui procurèrent le vêtement, avant que par l'échange de ses produits variés il put acheter au magasin, les objets fabriqués.

Le surplus de ses nombreux troupeaux servit à sa table où la chair était abondante et riche, car les bouches étaient nombreuses, et les appétits voraces. Dame, à l'air libre, au soleil, au travail, au froid, de grand matin jusqu'à la brumante, l'estomac se creuse et les muscles s'épuisent ; il faut bien se refaire.

Les légumes de son potager, le miel de ses ruches, les fruits de son verger variaient l'ordinaire et les fleurs de son jardin ornaient sa table et sa maison ; il avait le sens de la Beauté.

Ce qui, du lait, n'allait pas à la "beurrerie" ou à la fromagerie, se consommait chez lui. Souvent, les services des petits étaient commandés pour la "baratée" de beurre qui nous intéressait beaucoup. Je ne comprenais pas comment en poussant et tirant sur une tige on pouvait trans

former le liquide blanc en un "pain" de beurre jaune, mais on poussait quand même.

Le sucre blanc, granulé, fut presque inconnu; par contre, ses érables lui donnaient au printemps une provision de sirop et de sucre dorés bien meilleurs au goût et à l'oeil que le "raffiné."

Dans les débuts difficiles, la lampe à l'huile, c'était du luxe. L'éclairage se faisait à la chandelle de suif coulé sur place — tout servait. Les peaux de ses boeufs passées à la tannerie devinrent ses bottes et ses souliers de travail. Mais pour les dimanches, autre chose : il se chaussait alors d'un soulier fin, car il était fier, et pour rendre visite au Bon Dieu, il fallait être bien propre.

Quand on construisit le moulin à farine sur la chaussée de la Rivière Nicolet, il en prit sa "part". Après la moisson, l'avoine, l'orge et le blé chargés dans de grands sacs s'en allaient se moudre dans les meules, pour revenir en belle farine dont on faisait le pain. On "cuisait" chez lui, et quand la miché chaudement colorée d'or en fusion paraissait sur la table, de son grand couteau pointu, il traçait la Croix sur le pain, comme il l'avait tracée sur le sillon, la semence et l'épi...

Ah! le beau temps où la terre fut vraiment

nourricière de l'homme qui en tirait son entière subsistance.

La monnaie de papier ou d'argent n'avait guère cours; on la conservait précieusement en cachette, dans un tiroir, ou dans le sucrier de l'armoire à clef, pour les dépenses impayables en nature.

Les choses ont bien changé depuis...

Solime avait bon coeur. Chaque hiver, vers novembre, il nous envoyait au moins une poche de farine de sarrasin, nous sachant friands de la "galette." Le dimanche, en passant pour la grand'messe, il s'arrêtait chez-nous. Il aimait les petits, et pour douceurs, tirait de la poche inférieure de sa veste en serge noire, des "parrmannes" blanches, rondes, épaisses, délicieuses.

Chez lui on était bien reçu Il nous amenait aux champs et pendant son travail, nous parlait longuement. Il parlait de la terre avec amour, comme d'un être vivant, bienfaisant, un peu comme on parle de sa mère ou de son père : le sien s'appelait Lazare.

Une fin de jour, il me prit dans ses bras puissants et me hissa sur son cheval pour le retour à la maison, la voiture restant sur place. J'étais très fier; la "Grise" sentant l'écurie pressa le pas, enfila d'un trait dans la porte basse qui me

faucha sans plus, et je me retrouvai assis sur la dalle de pierre du seuil dont je conserve encore un cuisant souvenir. Ce soir là, j'eus deux "paparmannes", deux menthes, et Solime me conta sa plus belle histoire pour sécher mes larmes. Il disait si finement !

En fait d'instruction il n'avait vu que la petite école, l'école du "rang". Il voulut pour ses filles et ses fils ce qui avait manqué à sa grande intelligence et à son esprit ouvert. Ses gars prirent donc le chemin du collège et les filles partirent au couvent des Soeurs.

Les Frères du Sacré-Coeur étaient tout proche, à un petit mille. Solime les aimait beaucoup ; ses garçons les aimaient moins. Un jour, deux d'entre eux, des colosses, décidèrent dans leur sagesse que le collège était fini. Ils arrivèrent chez eux pour annoncer la nouvelle au père. Ce ne fut pas long. Solime déploya ses 225 livres d'os et de muscles, s'en fut dans la "remise" et revint à la cuisine avec son plus beau fouet. Il en avait toujours des beaux "fouettes" comme il disait à la normande, mais, doux, il s'en servait peu.

"La classe est par là" dit il, en pointant vers l'est : les gars partirent sans demander leur solde et le père les suivit jusqu'au collège de son

grand pas mesuré qui faisait aisément ses quatre milles à l'heure. Les gars finirent leur cours.

Sa figure noble, sa taille imposante, son regard de maître commandaient le respect. Sa vie intérieure, franche et pure, illuminait sa figure. On le sentait vertueux, mais d'une vertu active et forte ; il était au dedans comme au dehors, un homme viril.

Un hiver, dans un chemin rétréci par les neiges, il revenait chez lui avec un "voyage" de foin ; son "jeune" menait le cheval ; Solime, fatigué, s'était détendu. Deux freluquets en traîneau léger, ne voyant qu'un enfant, refusèrent la liberté de la route. Solime se leva. Une charge de foin comme piedestal, sa stature énorme encore élargie dans un capot de chat sauvage, il avait à peu près les proportions de "Saint Christophe du Dôme de Cologne sur le Rhin". Très poliment il demanda la route. . . *IL L'EUT!!*

Ses fils avaient hérité de sa force, surtout Joseph. Celui là grand comme le père, était sec et mince comme une lance, avec un teint pâle qui lui donnait un air maladif. Un jour, lui aussi eut une aventure en se promenant en traîneau.

Un dimanche après midi, étant avec sa douce, sa "blonde", en petite carriole dans une route étroite, il rencontre deux types qui veulent lui faire prendre le bord. Joseph descend, se met à

palementer tranquillement. Voyant ce grand gars mince et pâle, les deux polissons l'engueulent.

Causant toujours posément, mais bleu de colère, Joseph se penche, empoigne d'une main le traîneau de ses hommes, se relève vivement et d'un coup sec du bras et du poignet fait basculer le tout dans les trois pieds de neige qui bordaient la route. Puis il repart au grand trot de son cheval de course en criant aux deux naufragés : "Quand on vous demandera poliment la rencontre, vous la donnerez!"

Soline avait la musique dans le cœur ; sa voix riche, belle, bien timbrée, n'était pas très forte ; au travail, au repos, l'homme heureux chantait. Il chantait malgré ses épreuves.

Sa femme après lui avoir donné dix huit enfants, fut, sur le retour, paralysée presque complètement pendant dix-neuf ans. Il la soigna de tout son cœur, et pour lui, pour ses fils et ses filles, ce fut toujours la "MÈRE". La mère malgré son impotence et sa déchéance physiques. Il n'oublia jamais qu'elle avait été la compagne et le soutien de ses années pénibles, l'épouse jeune et belle qui lui donna ses vingt ans et toute sa vie, la maman tendre et dévouée de ses enfants qui faisaient son orgueil et sa joie de vieil homme, que ses maternités répétées avaient usé son corps

et sa santé, mais qu'elle avait accepté noblement son devoir, et que, comme un soldat, elle était tombée au Champ d'Honneur. Toujours il l'aima et l'honora comme si son pauvre cerveau glacé par le mal pouvait encore exprimer ce que son cœur de femme ressentait : la reconnaissance et l'amour.

Sans jamais s'être plaint, toujours gai, la chanson aux lèvres, remerciant la Providence des épreuves comme des bienfaits, il atteignit la septantaine sans plier... et mourut avant sa femme.

Dans la route un soir de juin, on l'entendit chanter en voiture. On se dit : "Tiens, v'la M'sieur Solime qui passe!"

Il soigna son cheval pour la nuit, se dévêtit, fit sa prière... et s'éroula les bras en croix devant la paralytique terrifiée qui ne put que hurler sa misère.

Le prêtre vint à temps ; le médecin fut trop tard.

A son service, on pleura beaucoup...

Si jamais on élève un monument aux pionniers des Bois Francs, pour faire pendant à la Croix Lumineuse du Mont Saint Michel d'Arthabaska, on pourra prendre pour modèle : SOLIME BOURBEAU!!!

Nelson Lévêque dans son champ lève la tête, s'abrite les yeux de sa main, et regarde le soleil au zénith. C'est l'heure de la soupe. L'Angelus tinte au clocher du village et parvient jusqu'à nous, faiblement. La cloche du San lui répond. . .

Allons dîner . . .



— XIV —

Pique - niques

L'été s'achève en beauté. Voici septembre et pourtant le soleil et l'air sont chauds comme en juillet; fins-de-semaine superbes; vraiment, par un temps pareil, c'est péché de coller au San quand on pourrait faire autre chose.

Pourquoi pas un pique nique dimanche prochain? La Pointe de Sable est l'endroit idéal: pas loin, deux milles à peine. La Passe franchie, on pique au nord de l'île Laforest, contourne la Pointe d'Argent, et pénètre dans la Baie William qui a bien trois milles de long. La Pointe de Sable se trouve en ligne droite avec le portage qui, de l'autre rive, conduit à la tour des Gardes-Feux.

Sur cette pointe, le ministère des Terres et Forêts maintient durant la belle saison un campement où pêcheurs et chasseurs trouvent le nécessaire pour un séjour agréable. La grève est de beau sable fin, l'eau limpide et profonde sans of

frir les dangers de la pointe de l'île Scott. A ce dernier endroit, petite plage extrêmement dangereuse pour les non initiés; le sable de la grève est coupé à pic, et à trois pieds du bord profondeur de dix pieds d'eau. Les habitués qui veulent plonger trouvent ça épatant.

D'ailleurs les tibis ayant la permission de se baigner, de plonger ou de s'exposer au soleil sont rares; quatre en tout sur 115.

On ignore généralement que l'exposé au soleil peut être dangereux; c'est même entièrement prohibé pour les hémorragiques offrant des possibilités de reprise. La chaleur solaire cause une dilatation des vaisseaux; or chez un hémorragique qui s'efforce de cicatrifier une veine pulmonaire, une dilatation peut faire sauter la cicatrice, et, patatras!!! encore des mois à faire le cadavre pour refaire cette pauvre veine.

A ces cas nombreux, le docteur recommande de ne s'exposer au soleil que très modérément, toujours le chef couvert, la poitrine et le dos bien à l'abri de rayons trop ardents.

Pour les "adorateurs" du soleil, ça semble extrême, mais c'est là l'opinion des grands spécialistes. Beaucoup de patients ont peine à l'accepter; toutefois, quand on a fait de la cure horizontale pendant des mois et que la ligne verticale

vous semble une utopie, on accepte bien des choses que l'on croyait impossibles à avaler.

Exemple : Quinze jours avant une hémorragie foudroyante, un de nos copains causait dans son cabinet de la Côte de la Montagne à Québec, avec un ami d'enfance revenant justement du San où il avait visité son beau frère couché depuis trois ans et qui devait mourir deux ans plus tard.

Le copain disait : "Point de danger que jamais je ne fasse de chaise longue; tiens, un jour, je suis allé à Gabriels, N. Y., voir mon ami Mendel, au sanatorium; j'avais à lui causer d'affaires. Voici qu'à deux heures de l'après midi, il me faut m'installer sur une chaise longue à ses côtés, en attendant le retour par l'express New-York Montréal, à sept heures. Au bout de trente minutes, j'étais saturé de ce silence glacial; malgré les exhortations de Mendel et une "poudrerie" à ne pas mettre un chien dehors, j'ai fouté le camp à Saranac en voiture, simplement pour me remuer et fuir cet endroit lugubre.

"Non, mon vieux, et je gazais, si jamais j'apprends que je suis de l'archiconfrérie de la Tibi, j'envoie promener ces Messieurs de la Faculté, je file mon petit coton, et je crève s'il le faut; mais de la chaise longue, jamais au grand jamais!!"

Le copain ajoutait : "Eh bien! quinze jours plus tard, jour pour jour, me voilà crachant le sang clair à pleine bouche à chaque quinte de toux. Non seulement ai-je fait de la chaise longue, mais c'est au lit que j'ai été allongé et comment!!... Après ça allez vous vanter..."

Mais revenons au soleil; il faut y revenir à cause du conseil du docteur. Après examen clinique minutieux — l'examen mensuel ordinaire — radiographies successives, analyses et tout le paquetan, la cicatrisation est assez forte, la "caisse" assez charpentée pour subir les plus forts embrasements "d'O Sole Mio" sans plus de protection qu'un maillot de bain ordinaire et un bé rêt.

Les préparatifs d'un pique nique de tibis, cent personnes environ, sont assez longs et compliqués; cependant, avec de la bonne volonté et de l'entrain, on arrive à tout, et la bonne volonté et l'entrain ne manquent pas au San du Lac Edouard.

Done, par un dimanche de septembre d'une douceur ineffable toute une flottille est en rade, la vieille "Bertha" en tête, chargée jusqu'aux plats bords d'une précieuse cargaison.

Dans ma petite chaloupe, mes deux gars, en visite au San, m'accompagnent; l'aîné aux ra-

mes avec moi, le cadet gouverne, à l'aviron. Et ma parole, quand on pousse un peu la vitesse on tient bien la vieille baleinière pendant une couple de cents pieds. Comme ce serait imprudent de prolonger la course, je lâche, au grand regret des deux petits que la lutte excite un peu.

Voici le départ : "Bertha" s'avance au son sourd et rythmé de sa moto godille. Plus loin un point blanc se précise et ce qui semblait une aile renversée devient une belle blanche chaloupe emportant les petites aides dont les voiles bleus volent au vent. Une autre encore, verte celle-là, au son plus grave, vient ajouter sa note basse; ce sont des voiles blanches qui volent cette fois, les voiles des gardes — des "Mouettes" — et les trois moteurs annoncent de toute la force de leurs poumons sains, que le pique nique annuel des "poumons-erevés" est en branle.

La "Reinette" longue, élégante, presque si lencieuse, glisse sa fine étrave dans la vague; le "Courlis" aux lignes originales — on dirait une quille de voilier — suivi de près par un grand bateau blanc "L'Albatros", s'avancent en ligne, et viennent se poser doucement sur le sable de la grève.

Le soleil tantôt voilé par de gros flocons darde ses rayons ardents sur la troupe en gaieté qui débarque. Les couleurs dansent : les toilettes roses,

bleues, or, rouges et jaunes, lancent des reflets; les yeux clairs, gris, bruns ou noirs sont joyeux comme des yeux d'enfants.

Un vrombissement profond et lointain s'avance comme une trombe; puissance en action! Ventre vert rayé de blanc; quille d'acajou dorée dont les fines nervures semblent les veines de cet être quasi-vivant qui, prisonnier de l'onde qu'il subjugue, en sort presque tout entier pour monter dans les airs; d'énormes vagues refoulées par sa poupe déferlent en écume de chaque côté comme de grandes ailes déployées en plein vol. C'est la "BIANCA" dévorant les milles, et qui docile cependant, décrit une courbe élégante avant de déposer son maître sous les frais ombrages. Le médecin chef et Madame Couillard, ainsi que quelques invités arrivent dans le "Cris Craft" à moteur Kermat de 150 forces; quand le moteur tourne à 1,750 R. P. M., la "BIANCA" dépasse 35 milles à l'heure — 48 kilomètres; sur l'eau, c'est enviable.

Tout le monde en est, du moins tous ceux qui ont pu venir. Ombre au tableau comme toujours; nous pensons tristement à ceux qui, alités, ne peuvent partager notre joie; il faut bien s'y résigner.

Des groupes se forment et se dispersent; quelques uns de nos amis conspirent... et s'éloi-

gnent sous les blancs bouleaux. Vont-ils faire la cure? Appportent-ils un jeu de cartes pour un petit poker? Faudrait le demander aux bouleaux...

L'eau nous invite. Quelques baigneurs se débattent avec délices sous les regards envieux de confrères et de... "consoeurs" qui voudraient bien en faire autant mais ne peuvent pas. Est ce vrai que le niveau de la baie monta de six pouces quand Monsieur Jean Paul Côté plongea son pachyderme?

On dit que Mamz'elle Bedette Roberge, dans les bras d'un fougueux cavalier, faillit prendre un bain toute vêtue, de même que Mamz'elle Simard, mais qu'elles changèrent d'idée à la dernière minute, trouvant peut être l'eau trop froide... Est-ce possible?

Il paraît que Mamz'elle Bilodeau trouve le sable meilleur sous son pied mignon que sous sa blanche dent...

Une pie bavarde chuchote que deux jeunes Misses, bien escortées, explorèrent le haut et le bas du portage... Nous serions curieux de savoir ce qu'elles ont cueilli, en plus des bleuets...

Il est fait mention que l'on tirait l'horoscope et que la diseuse ne se trompait guère; à part sa science des cartes, elle avait de très bons yeux, et beaucoup de flair...

J'ai entendu dire que des patients trop curieux "découvrirent par hasard" douze bouteilles de bonne bière "T'A PAS?" au frais dans le lac, et que ceux qui les avaient cachées, en furent pour leurs frais?...

Pendant que tous s'amuse et que les appétits s'aiguisent, l'administration valeureusement secondée par des aides bénévoles, prépare un mirifique buffet froid : Sandwiches de poulet, jambon, foie gras, saucisson, salades, aspics, tartines, glaces, liqueurs, etc. Enfin, les tables sont couvertes d'imposantes pyramides dans l'ombre des bouleaux, des sapins, et de multicolores parasols.

Des légumes frais et verts, des fruits rouges et dorés, des douceurs, des "sucreries" des "gâteries" sortent encore par enchantement d'un garde manger inépuisable pendant que des mains charitables et élégantes, dispensent ces trésors pour le plus grand régal des yeux et des "becs" de leurs invités.

Délices! Malgré l'avidité des bouches, il y en a toujours et plus qu'il n'en faut; c'est presque le miracle de la multiplication des pains; on ne fait pas les choses à moitié au pique-nique du sanatorium du Lac Edouard.

Et puis... retour dans le crépuscule embrasé d'un beau jour trop tôt fini. Les embareations

se remplissent et la flottille repart joyeuse, chantante, reconnaissante, heureuse de cette journée parfaite qui est comme un oasis dans le désert des jours de cure.

Mes deux gars ont pris place dans la "BIANCA", enchantés d'aller faire une balade en vitesse au bout du lac, et je reviens seul, dans ma petite chaloupe, flânant et rêvant dans l'harmonie du soir...

Les deux petits sont partis; le collègue les reprend et le départ s'est effectué sans trop de larmes de part et d'autre.

La première quinzaine de septembre passée, les arbres rougissent et jaunissent; l'air est plus vif, un peu plus sec. Le baromètre se maintient au beau fixe; la chasse commence, la perdrix foisonne.

Un beau matin le docteur me dit:

"Dans un mois ou deux vous pourrez quitter définitivement; donc, pour vous mieux aguerrir, prolongez encore votre exercice, et pour que ce soit plus agréable, allez faire un peu de chasse."

Fusil, cartouches, bottes, gibecière, costume, tout est prêt depuis un an, et tout attend depuis un an cette ordonnance du médecin bien longue à venir.

Dans la région du Lac Edouard le gibier abon-

de; il faut cependant aller assez loin pour l'original; le chevreuil se voit peu. La perdrix se tire jusque sur les terres et les abords du San. Un matin à cinq heures, le médecin chef revenait de Québec par le train de nuit. En passant sur le petit trottoir qui relie le San à son chalet, une perdrix s'est levée sous son nez; naturellement le docteur n'avait pas son fusil...

En deux ou trois heures on peut faire de très belles excursions. Flip et Sport, les deux épagneuls du docteur sont épatants pour la perdrix. Flip se pose toujours sur la "pince" de la chaudière, et Sport à côté du rameur; mais à trente pieds de la Passe, les deux chiens se jettent invariablement à l'eau pour se perdre dans les taillis. Parfois c'est vexant, quand par exemple Roxy vous a dit: "Tu trouveras une belle compagnie de perdreaux dans l'anse en arrière de chez Proteau, à un mille en haut de la Passe." Les chiens n'en savent rien, mais dès qu'ils "sentent" le bois, v'lan, deux chiens à la mer, et il faut les suivre.

Les suivre n'est pas facile; jamais je n'ai vu des chiens "travailler" à pareille vitesse. Et Dieu sait si les bois du Lac Edouard sont durs à travailler: fouillis de branches, de bois mort, d'arbres renversés, de pierres, trous, roches, souches, à n'en pas sortir; et les pentes sont rai-

des que ça n'en a pas de bon sens. Après deux heures de marche on est content de se reposer.

Mais Flip et Sport sont inlassables; ils s'en vont le museau sur la piste, à toute vitesse, puis subitement lèvent la perdrix. Alors, le nez en l'air, ils aboient, puis se tiennent au port d'arme en dessous de l'arbre où l'oiseau s'est perché, jusqu'à l'arrivée du fusil.

La perdrix juchée est stupide; elle se dissimule bien derrière les feuilles et les branches, mais ne bouge pas même quand on tire. J'en ai déjà descendu six dans un rayon de quinze pieds et pas une ne s'est envolée au premier coup.

Parfois je chasse sans chien, car les deux épagneuls sont très recherchés et je ne puis toujours les avoir. Et, chasser sans chien c'est un sport très agréable et plus équitable pour le gibier. A terre, la perdrix est fine, et dans la région du San très difficile à repérer à cause de la confusion et de l'entassement des herbes, branches, et feuilles sur le sol. Il faut avoir l'oreille tendue constamment, marcher en tapinois, et savoir distinguer les différents bruits du bois.

L'oiseau s'approche d'assez près quand on est prudent et tranquille, trente pieds peut-être, mais s'il se lève avant le coup, bonjour! quasi impossible de l'attraper au vol. Il faut tirer au jugé, pas moyen de viser, à cause du bois trop

touffu, et avec le plomb numéro six d'un petit .410, la chance de réussite n'est pas grande.

Le classé "D" chasse l'après midi, pour ne pas se refroidir au retour. Après deux ou trois heures en ces montagnes boisées, on est tout en nage. Donc, après un bain on reste tranquillement à l'intérieur le soir et les possibilités de refroidissement sont minimes.

"Surtout, ne vous refroidissez pas! pour un Tibi ça peut être mortel!!!"

Combien de fois ne l'avons-nous pas entendu cet avis?

Le terrain de chasse? On a l'embarras du choix; nord sud est ouest: aux quatre coins, le bois. Juste en face du San se trouve cette montagne escaladée en skis l'hiver précédent. Tout au haut endroit splendide: vastes clairières, grands rochers moussus descendant la pente opposée, ravagée de ravins fantastiques avec, à droite, vers l'ouest, un promontoire coupé à pic d'où l'on domine tout l'horizon jusqu'au lac qui tend vers l'azur son immense nappe d'argent.

Endroit idéal pour se reposer en rêvant, dans le silence de la forêt. On y est plus près de Dieu, plus loin des misères de la vie, même si pour y parvenir les poitrines deviennent haletantes; c'est une douleur presque délicieuse.

Pour aller vers cet asile, il faut partir le matin; on apporte une croûte dans sa gibecière, un peu de vin dans sa gourde, et, adossé à un beau bouleau, par le grand soleil de midi qui fait flamber les ors et les rouges d'automne, seul dans la nature et la grande paix de la haute futaie, on refait ses forces en contemplant la beauté déployée à ses pieds.

Oh! à ce moment, le fusil, la perdrix, la chasse, tout est bien loin! La douceur du lieu et la joie de vivre suffisent...

Et puis, le retour, la descente pour se rapprocher insensiblement du lac. Le soleil nous entraîne vers l'ouest et, à la fin du jour, on revient vers sa barque après avoir décrit un grand cercle irrégulier.

Dans le sac, il y aura peut être deux, trois, ou six perdrix; et même si l'on revient bredouille — ça arrive pourquoi s'en faire? La promenade dans les belles clairières ou dans les grandes touffes de sapins, la lutte contre les taillis, les trous, les pierres, le bois mort et les souches donne pleine satisfaction.

Ce n'est pas à conseiller d'aller vers l'ouest, car le retour en fin de jour se fait le dos au soleil. Facile de se perdre dans ces bois, surtout par temps sombre, et ce n'est pas agréable de passer la nuit dehors, "écarté" dans cette forêt. J'en-

tends que les ours de la région ne sont pas voraces, mais les traces fraîches de griffes d'ours vues un jour tout le long d'un bouleau, me prouvent amplement que si les ours ne sont pas voraces, leurs griffes très acérées s'ancrent profondément dans l'écorce et le bois de l'arbre. Que serait-ce dans mon cuir ?

Non merci!!! J'aime mieux voir Ursus Pompon... à son pieu, ou en... descente de lit...

D'ailleurs cette montagne de l'ouest située entre le San et la Baie des Gardes-Feux, est impossible à travailler. Pentes très abruptes, sol inégal tous les trois mètres; les roches, les trous, les arbres morts abondent plus qu'ailleurs. Un de nos amis en fit l'essai par un jour de grande brume et faillit se perdre. C'est au fait dans cette montagne que Charlie eut son aventure.

Charlie n'était pas un patient; probable que la tuberculose existe chez les Chinois, puisqu'il y en avait chez les Egyptiens; paraît même que Tut en-Kamen en est mort, et la Tibi c'est vieux comme le monde. Mais enfin Charlie et ses deux Célestes, des Ming, des Sung ou des Tung, font le blanchissage au San.

Et le blanchissage se fait dans les conditions aseptiques les plus modernes; le bacille de Koch ne saurait résister à la nocivité des désinfectants que l'on emploie.

Done Charlie, son travail fini à la buanderie, fait la chasse. Un jour, dans cette montagne infecte, il aperçoit sous un arbre mort, dans un trou au bord d'une tanière, un museau et deux yeux luisants. "Tiens", se dit Charlie, "un renard". Il chassait avec un fusil No. 20 et du plomb No. 6. Le coup part et, hurlante, la bête sort, le côté de la gueule tout en sang. C'était un ours de moyenne taille.

Qui, du Chinois ou de l'ours eut le plus peur? difficile à dire. Cyr, expert en ours, prétend que c'est Ursus; Charlie, qui y était de sa personne, prétend que c'est le Chinois. A tout événement, le Chinois n'a pas collé sur place, et l'ours non plus.

En nous contant la chose dans son langage tiers chinois, tiers français, et tiers anglais, Charlie avait un teint parcheminé de melon vert: "I shake likee thees..." Moé tremblai comme un' feuille... Moé fall in a trou d'eau ZZZXXX BBYYXX, but j'ai doaded my postes..." Avec de grands gestes il nous dit enfin que malgré ses tremblements il réussit à charger une de ses cartouches à chevrotines, et descendre la bête d'un second coup.

Triomphalement, le soir, aidé de ses deux comparses, il ramène la dépouille au San, pour prou-

ver que, en dépit de sa peur, il avait tout de même eu l'ours.

Maintenant Monsieur L'Aumônier n'est pas seul à se réchauffer les pieds dans une descente de lit faite de la peau d'Ursus; Charlie aussi. . .

Le père du médecin chef est un chasseur émérite, et malgré ses soixante dix ans, infatigable. On l'a vu partir le matin, revenir le soir après avoir parcouru des milles et des milles et rentrer chez lui aussi frais qu'un jeune homme. Solide comme un pont, six pieds de haut, 220 livres, bien musclé, masque bronzé, l'oeil bleu clair et pétillant, rien ne l'arrête. Il tire comme Buffalo Bill, connaît les bons endroits et rentre toujours avec une douzaine de perdrix dans son sac. La plupart du temps, pendant la chasse, il se tient au camp du docteur, à six milles du San, et dans ce camp, le docteur laisse ses carabines, ses fusils, ses engins de chasse et de pêche.

Là, il est plus près du gros gibier car l'original, qui n'est pas bête, s'éloigne des chasseurs dès que la saison commence; seulement chez les originaux, comme chez les hommes, il existe des aventuriers, des imprudents et des imbéciles.

Le samedi soir, le père Couillard rentre au San pour la messe du dimanche et retourne au

camp dans l'après midi. Or, un dimanche après la messe, voilà Cyr, tendant des collets près de la Passe, qui se met à pousser des hurlements de supplicié. Le père Couillard sort en vitesse, et voit devant lui un superbe original, une bête de 1200 livres, au panache merveilleux; il rentre à la course chercher une carabine et ne trouve. . . qu'une petite Winchester .22.

“Tu comprends ma fureur, mon cher. Ça faisait cinq semaines que je courais l'original sans même avoir vu la queue d'un seul, et en voilà un qui se présente devant ma porte, à 200 pieds, et moi qui suis là comme un as de pique, avec une 22 dans les mains. Tu te rends compte n'est-ce pas, j'ai tiré dessus pour ma satisfaction, mais une 22 pour un original, c'est comme un tire pois. . .”

Voilà une bête qui l'a échappé belle, car avec sa grosse Savage .38 le père Couillard aurait eu un autre beau trophée à montrer aux amis, et nous, les patients du San. . . nous aurions mangé du filet, de l'entrecôte, et de la “Venaison-Chasseur” pendant quelque temps.

Dans mes excursions, je n'ai jamais vu d'original; d'ailleurs, je ne tiendrais guère à tuer une si belle bête. Peut être, pour agrémenter le garde-manger du San en descendrais je une à l'occasion; mais occire un être splendide comme ce-

lui là pour le simple plaisir d'avoir sa tête ou son panache, ça me répugne...

L'original s'abat généralement loin des moyens de transport et une bête de 1200 livres ne se transporte pas facilement à dos d'homme. Tenez, un jour dans une course en forêt, loin de toutes communications, nous vîmes trois bêtes énormes abattues par des chasseurs qui n'avaient même pas emporté les panaches, le bois étant trop touffu. Les carcasses pourrissaient sur place; c'était dégoûtant. Quel plaisir peut-il y avoir à tuer simplement pour enlever la vie?

Afin d'"enterrer" ma vie de San, nous décidons, à sept, de faire un pique nique, justement à la Pointe de Sable.

Les Sept: Prévost, Raoul, polytechnicien, ingénieur, journaliste; esprit éclectique, rat de bibliothèque; sa chambre, un fouillis inextricable de livres, revues, journaux, anglais et français. Sous son lit: des livres; sur le lit, des livres; dans son lit, des livres; il couche avec. Le patient le plus cultivé du San; il a tout vu, tout lu, tout entendu. La quintessence du mélomane, et avec ça, fin gourmet; pour faire un ragoût de perdrix à la canadienne, il n'a pas son pareil; c'est un maître coq incomparable.

Sainte Marie, Raoul; le directeur du cinéma

qui, pour se rendre agréable se dévoue trois fois la semaine au fonctionnement des appareils.

Bill, "Roxy"; l'huissier du procès de Pompon, l'homme à tout faire malgré son unique bras gauche; il tire au fusil comme pas un et tutoie tout le monde.

Hillion, Roland: le technicien du San. Il n'a qu'une jambe et ne peut chasser; mais pour chasser le microbe... au microscope, il est sans égal. Aujourd'hui c'est l'aide cuisinier de notre Vatel.

Garceau, Gérard; l'assistant procureur du Comité. Il n'a qu'une idée en tête: faire l'ascension de la tour des Gardes Feux. Programme ambitieux pour un tibi dont un poumon est comprimé. Mais Gérard est jeune, plein de feu; une petite réaction le faisant réfléchir, modérera ses ardeurs et le rendra plus prudent. En attendant, nos conseils ne l'empêcheront pas d'exécuter ses plans, et de s'exécuter.

L'Heureux, Maurice: Age incertain, pilier de sanatorium; il est là depuis toujours. La tibi l'a pris à la gorge et sa petite voix de fausset fait drôle, avec ses yeux pointus... fait drôle, et triste... Large coeur, il se charge du bois pour alimenter notre brasier; il sera... "chauffeur..."

Et le septième, Rainville, un peu pensif, en voyant ces types sympathiques qu'il faudra

bientôt quitter; ils le regardent avec envie, car celui-là, il est guéri, il part, retourne vers la vie, tandis qu'ils restent, eux, et pour combien de temps?

Les préparatifs de l'entreprise sont assez complexes; d'abord pour un pique nique à la perdrix, il faut des perdrix, c'est élémentaire. Or, si nous sommes bien optimistes, nous pouvons apporter tous les accessoires, et compter sur les perdrix que... nous tuerons, pour faire notre gorgotte et apaiser notre faim.

Mais, et le MAÏS est d'importance — s'il vente, s'il pleut, si nous ne voyons pas de perdrix, le pique-nique est raté et nous crevons de faim. Premier point.

Deuxième point: Prévost, fin gourmet, n'aime pas manger une perdrix fraîche; un oiseau de quelques jours, une semaine ou plus, chatouille le mieux son goût épicurien.

Done, pendant plusieurs jours avant le pique nique, nous chassons. Chacun doit fournir deux perdrix, et vraiment, le sort nous favorise, à en juger par les pétarades venant du bois qui retentissent jusque sur les portiques.

Conseils de Prévost: "Suspendez la perdrix par le cou, non par les pattes comme c'est l'habitude, et voici pourquoi: le jabot de l'oiseau tiré l'après midi est rempli de baies odorantes et ju-

teuses qui ne sont pas encore passées dans le système digestif. En suspendant l'oiseau par le cou, les sucs du jabot se répandent dans l'organisme et donnent à la chair un fumet des plus agréables.

"Si par contre, vous suspendez la perdrix par les pattes, le jus du jabot s'écoule par le bec, mais le liquide du tube digestif imprègne l'organisme: fumet beaucoup moins odorant que celui du jabot; est ce assez clair?"

Prévost s'est chargé des légumes: choux, navets, ail, carottes, poirots, pommes de terre, feuilles de laurier, sans oublier le petit salé: "Sur tout n'allons pas oublier l'ail et le petit salé".

Bill et un des Sept se sont procurés l'élément liquide indispensable à tout pique nique qui se respecte sans vouloir être trop respectable. A deux ou trois reprises, visites au village, "pour le train de midi", et retour avec quelques bouteilles de cette bonne Boswell qui provient de la plus vieille brasserie du Canada, fondée par Talon en 1668. Naturellement, cela s'est fait en sourdine, et personne ne le sait, ou personne ne le dit... la discipline... le règlement... vous comprenez?

Un soleil d'automne resplendissent; la journée sera belle malgré quelques petits nuages qui pourraient bien crever vers le soir. Nous plaçons

les ustensiles, casseroles, chaudrons, vaisselle, les provisions de bouche, solides et liquides, dans le canot-moteur, et dans le canot d'écorce de Garceau, puis nous partons, nos amis dans le canot-automobile, tandis que Garceau et moi fournissons notre propre force motrice à l'aviron.

A la Pointe de Sable, chacun fait sa part; ici, communisme intégral bien entendu. D'abord, le bois sec pour le feu de notre popotte et la Boswell au frais dans le lac.

Ensuite, chacun doit plumer ses deux perdrix; assis sur le sable de la grève et près de la grande tente pontée que nous avons montée pour la circonstance, nous pratiquons notre petite opération. Les doigts sont gourds et inexpérimentés, mais avec de la patience... et quelques jurons... nous chantons enfin: "Derrière chez-nous y a-t un étang... toutes les plumes s'en vont au vent..."

Onze heures! Nous portons le gibier, plumé enfin, à Maître Prévost qui compte: "Quatorze perdrix, cinq livres de petit salé, les légumes, etc... le tout doit bouillir et mijoter lentement. Alors, temps libre jusqu'à deux heures et demie ou trois heures."

Comme nous avons déjeuné à huit heures, et que nous allons chasser, il y a lieu de croire que nous serons en appétit. Les cuisiniers, le "chauf-

feur" restent sur place, naturellement. "Roxy (1) et Sainte-Marie iront chasser dans le fond de la Baie William; Garceau et Rainville prendront le portage de la Tour des Gardes Feux."

Cette montagne très escarpée domine toute la région; la Tour couronne l'extrême sommet. La ligne téléphonique suit le sentier des Gardes-Feux, le "Portage", mais certains endroits sont de véritables casse-cou. Plaignons de tout notre coeur les "portageux" du matériel d'acier grimé à dos d'homme jusqu'à la crête.

Le temps se gâte; le soleil ne se voit plus. Les bois sont sombres, pas une perdrix ne se montre. Quelques pistes d'ours, mais d'ours, pas; dommage, car depuis que j'ai vu des traces de griffes d'ours dans un bouleau, j'apporte toujours des balles, c'est plus prudent.

Garceau malgré mes avertissements, veut à tout prix escalader la Tour, échelle verticale de 80 pieds; la vue de la plate forme supérieure est splendide par temps clair, nous l'avons constaté en juillet. Aujourd'hui, ce sera assez terne, et nous avons encore trois heures de marche à faire en terrain accidenté; mieux vaut réserver ses forces. Pendant que Garceau s'époumonne du

(1) Pauvre Bill! Il ne chassera plus! La réaction finale est venue. Méningite! Et la "boîte" l'a emporté, le 23 avril 1935, après neuf ans de lutte.

haut de son piédestal, je fouille les environs, et au bord d'un ravin profond, je tire la première perdrix. Malheureusement, l'oiseau tombe dans le ravin; descente d'une demi heure en tire-bouchon avant de le trouver.

Au coup de feu, Gareeau est revenu, et nous repartons, décrivant une grande courbe qui nous ramènera au campement pour le ragoût. Déjà la faim nous tenaille; et la soif donc ??

Décidément, la perdrix ne donne pas aujourd'hui; nous avons bien fait de nous prémunir d'avance, car Gareeau n'en tire qu'une lui aussi. A trois heures, nous rentrons, fourbus, esquinetés, morts de faim et de soif. La bouteille de vieille Boswell disparaît en temps record.

Surprise ! Garde Dumais nous visite en son après midi de congé et Dieu sait si elle a besoin de son congé pour se reposer et se distraire. Il semblerait que tous les grands malades du San depuis des années se sont donné rendez vous dans son service du "troisième des hommes".

Haute comme une botte, grosse comme rien du tout, mais c'est cent livres de dévouement et de charité cette enfant là. Avec ça, toujours le sourire, malgré les misères qui l'entourent, et le départ de malades qui, pendant des mois ou des années ont reçu ses soins maternels, qu'elle a dis-

putés à la mort, auxquels elle s'était attachée, et qui sont partis... dans la boîte.

Je vous crois qu'elle est la bienvenue à notre pique nique la petite...

Assis dans la grande tente, car une pluie fine commence à tomber, autour du chaudron d'où se dégage un arôme délicieux, les estomacs vides causent une déglutition des plus agréables.

"Pensez donc, il est trois heures, nous n'avons pas mangé depuis huit heures, et nous avons chassé pendant quatre heures, en plus de deux milles à l'aviron. Avons nous faim? Demandez-le à Prévost qui dispense... en bonnet et tablier blancs..."

"Avons nous soif? Allez compter les Boswell mortes au seuil de la tente..."

Nous devons un Toast d'Honneur à notre Maître-Coq; vraiment son plat de perdrix à l'étuvée est délicieux. La cuisine des grands restaurants d'Europe et d'Amérique, entr'autres celle de Galitoire à la Nouvelle Orléans, n'arrive pas avec ça.

D'ailleurs, jamais nous n'avons été aussi en appétit, et, l'appétit ça compte pour quelque chose dans l'appréciation de la cuisine d'un chef. "Quand vous voudrez faire un pique-nique à la perdrix, ayez Raoul Prévost comme cuisinier; vous ne le regretterez pas."

Mais, après ce festin, ces chansons qui font retentir les échos de la Pointe de Sable et trembler les parois mobiles de la tente; un peu à cause de la pluie fine qui tombe et aussi de ces grandes courses en plein air, une douce torpeur nous envahit. Dame! Nous avons l'habitude depuis des mois ou des années de dormir l'après-midi.

Cependant, il ne peut être question de dormir aujourd'hui. Le soir s'en vient d'autant plus vite que la journée est sombre et que nous sommes en fin-septembre. Il faut rentrer.

Repus, nous procédons lentement; l'effort penché est pénible, mais enfin, nous éteignons les feux, ramassons les restes, partons.

Facile pour ceux du canot moteur, mais pour nous à l'aviron, pas aussi agréable, car, lestés jusqu'à la ligne Plimsoll, nous devons ramer deux milles, vent debout, par une pluie fine d'automne qui nous eingle la figure.

Démarrage paresseux, mais avec un peu de courage, nous reprenons notre allant, et revenons au gîte, fatigués, trempés, heureux quand même.

L'effort déployé dans cette journée a été considérable, et nous avons tenu le coup aussi bien que des gens normaux; alors, pour des Tibis, avouons que ce n'est pas trop mal...

Deux ans plus tôt, je me désespérais sous l'at

taque foudroyante de l'hémorragie, et voilà mes forces revenues, et l'endurance aussi.

Remercions donc la Providence...



Victoire

Mon temps ici est fini . . .

Demain je partirai. Depuis des mois, je rêve de ce départ; parfois j'ai maudit la monotonie de la cure, et maintenant je suis un peu triste . . . On s'attache malgré soi à cette souffrance, à ces petites joies qui égayaient les mois d'inaction. La guérison tant désirée est venue, et la séparation se présente, douloureuse.

Une dernière fois je suis parti en chaloupe; afin de pouvoir aller loin, j'ai attaché les deux épagneuls pour qu'ils ne se flanquent pas à l'eau, près de la Passe. Ils essaient de le faire, rompent presque leur laisse, me regardent d'un oeil déçu, et se plaignent doucement.

Les montagnes de pourpre et d'or rutilent sous le soleil. Courte promenade dans les portages; les chiens travaillent ferme, mais je n'ai guère l'idée à la chasse.

Le départ est davantage impressionnant; le

départ, l'arrivée chez moi où pourtant je retrouverai la douce intimité du foyer; la reprise de la vie, la question de l'avenir se présentent carrément.

Que vais je faire maintenant que je suis guéri ???

Voilà la grande question que se posent tous les tibis guéris, et à laquelle le docteur doit répondre au dernier examen.

Hier, dernière revue par les services techniques. Le film de mon "coffre" est sur la planche lumineuse. Les rapports d'examens microscopiques, bactériologiques, et tous les machins en *ique* sont devant le médecin.

Le docteur ausculte, palpe, tâte, regarde, examine aussi attentivement, plus peut être que la première fois, il y a deux ans. Le résultat favorable est sûr, mais j'attends anxieusement les commentaires. Si par malheur, il découvrirait un peu de "réchauffement" au sommet infiltré ?...

Mais non. Couillard regarde "ma chatte"; elle a pris de l'embonpoint en deux ans, ma "chatte", et compte 48 feuillets de 15 jours. Tout est normal de ce côté, comme toujours. Négatifs les rapports techniques; la plaquette radiographique indique un progrès marqué. Evidemment, le docteur semble très content. Il remet

son stéthoscope sur la table et pose une main victorieuse sur mon cahier refermé :

"Mon cher ami, je vous ai dit au début, qu'avec de la patience et de la docilité, vous guéririez entièrement; vous ne sauriez croire quelle joie j'éprouve en constatant après deux ans que ma prédiction s'est réalisée.

"Vous voilà guéri — et vous simple profane. vous ne saurez jamais combien nous sommes heureux, nous vos médecins, de pouvoir vous dire : vous êtes guéri.

"Oh ! entendons nous, et ici je ne veux pas vous effrayer. En tuberculose comme le disait récemment encore le Professeur Sergent, il n'y a pas de guérison absolue. Mais chez vous la guérison clinique est parfaite.

"Voyez combien vous aviez peu raison de vous alarmer au début; n'allez pas croire que je ne comprenais pas vos angoisses; j'ai passé sous cette meule moi aussi.

"En général, les tibis sont des imaginatifs; c'est peut-être une qualité, mais aussi la cause de beaucoup de mauvaises heures. Ces êtres impressionnables, portés aux extrêmes, prennent facilement pour définitif ce qui n'est que transitoire. En face d'une situation pénible ils se laissent aller à imaginer les pires catastrophes.

"Exemple : quand vous avez été frappé, vous

avez cru que tout était fini, vous vous êtes vu impotent pour le reste de votre vie; pourtant, voyez tout ce que vous pouvez faire maintenant.

“Vous avez pensé que la rame, la chasse, les excursions en forêt seraient impossibles, et ce pendant, en feriez vous beaucoup plus si vous n’aviez pas été malade? J’admets que pour les sports violents il vous faudra attendre et encore assez longtemps; mais une partie de tennis à quatre sera chose possible dans un avenir assez rapproché.

“Je vous indique ces choses secondaires en somme, avant de toucher des points plus sérieux. Vous me demandez ce que vous allez faire. Je vous réponds : ne vous alarmez pas... Oh ! je sais, il m’est facile, vous dites-vous, de spéculer dans mon fauteuil pendant que vous pensez : “C’est beau cela, mais moi, je suis livré à mes seules ressources.”

“Je vous comprends, et vous avoue que ce problème du devenir est parfois terrible pour les tibis. Il faut bien se rendre compte qu’un tibi, même cliniquement guéri, ne peut entreprendre toutes espèces de travaux; certaines activités lui sont interdites à cause de sa faiblesse musculaire et de son manque de résistance.

“Je me souviens de ce brave jeune homme qui me vint trouver un jour à Québec et me dit :

“Docteur, est-ce que personne ne peut rien pour moi? Je suis marié, nous avons un enfant, je suis sans argent, sans travail. Ma femme vit chez son père avec notre enfant et je suis chez ma mère car nous ne pouvons payer de loyer.

“J’ai subi une thoracoplastie à trois plans. L’opération a été un succès mais je ne suis pas fort; mes facultés de récupération sont presque nulles, quoique ma force musculaire soit assez bonne; je n’ai pas de résistance. Après trois ans de San, au Laval, je suis sorti pour me trouver sur le pavé. Ma position de comptable dans un commerce de gros était prise. Pas de place pour moi partout où j’ai frappé. On m’écoute avec sympathie, mais dans le fond, je le sens, les patrons ont peur de m’employer; ils craignent une rechute.

“J’ai essayé autre chose; engagé comme manœuvre, j’ai travaillé au pic et à la pelle pendant deux jours. Au soir de la deuxième journée on m’a ramassé sur le chantier, sans connaissance. Alors, que faire?”

“Mon cher ami, quand j’entends des choses comme celle-là, je puis en pleurer. Ce jeune homme était de classe moyenne, classe qui a le plus à souffrir d’une épreuve en tuberculose. L’industriel, le professionnel ou le riche, peuvent retourner à peu près sans crainte à leurs bu-

reaux. Les pauvres sont toujours certains d'être secourus par la charité privée ou l'assistance publique, mais le classe moyenne, qui n'a que son traitement pour vivre, ne peut tendre la main...

“Les ouvriers aussi se posent cette question : “Que vais je faire ?”

“Vous vous souvenez de ce type très nerveux... malade ici pendant trois ans. L'assurance payait son hospitalisation. Vint la guérison; je n'oublierai jamais l'angoisse de ce garçon fier, de famille modeste, célibataire. Vainement il cherche un emploi; il ne trouve rien. Deux ou trois mois plus tard, j'apprends que, désespéré, il s'était jeté en bas d'un pont. Heureusement, on put le repêcher à temps. Il nous est revenu, son bain glacé ayant provoqué une réaction. Il est sombre, triste, mais je crois qu'il est content.

“Ceci m'amène à toucher un autre point que nous avons souvent discuté ensemble : est il préférable de suivre un traitement sanatorial et ne pourrait on obtenir des résultats aussi favorables par une cure à domicile ?

“La question est complexe, et il faut bien distinguer entre la théorie et la pratique. En théorie c'est possible; en pratique ça ne se fait pas.

“On parle de remèdes appliqués chez soi, mais il n'existe pas de spécifique de la tuberculose;

j'entends par là que le remède, vaccin, sérum, anti tuberculeux n'a pas encore été découvert; le B.C.G. ne s'applique qu'aux tout jeunes enfants...

“Donc, le meilleur traitement, c'est encore la cure d'air et de repos — le plus d'air et de repos possibles. Dans quel domicile trouverez vous réunies les conditions idéales que vous rencontrez au sanatorium : climat sec, vie au grand air pur, discipline appliquée scientifiquement et charitablement ?

“Au San, vous êtes dehors, mais soustrait aux intempéries; vous respirez un air “filtré” que vous ne retrouverez nulle part ailleurs, et vous recevez les soins d'un personnel spécialisé.

“Chez-soi, on ne peut faire geler toute la maison vingt quatre heures durant pour respirer un air non vicié; et l'air est votre seul remède, avec le repos. Passe encore si vous habitez un logement ensoleillé, salubre, bien ventilé; mais en trouve t on beaucoup ?

“Et les dangers de contagion? Quels risques pour l'entourage, adultes et enfants! Dans combien de logis où vit un contagieux prend on les précautions les plus élémentaires, sans même songer à celles que nous prenons ici pour la désinfection du blanchissage? ou encore la stérilisation de la vaisselle à 295° ?

“Autre danger à domicile: celui des visites prolongées d'amis sympathiques mais épuisants. La discipline s'impose plus facilement en groupe; quand le malade est seul, chez lui, les petites infractions se font de plus en plus fréquentes; c'est peut être moins ennuyeux pour le patient, mais sûrement plus dangereux pour la maladie.

“J'admets que certains malades n'ont pas le tempérament voulu pour le sanatorium; ceux-là sont mieux chez-eux, car ils n'ont pas le moral pour s'adapter au régime du San et de ce fait, perdent plus qu'ils ne gagnent.

“En général, nos malades subissent mieux la cure en groupe qu'isolément; les patients se réjouissent presque d'être tous dans “le même sac”, les distractions sont plus faciles, et la maladie se supporte mieux.

“Certains cas sont mieux traités ici que dans leur propre foyer. Souvenez-vous de ce jeune fils de cultivateur mort récemment. En six mois ses progrès ici étaient remarquables. Son père le vient voir, lui trouve si bonne mine qu'il décide de le ramener, malgré mes avis contraires et la résistance du garçon. Le père disait: “Nous avons une bonne maison, nous le soignerons aussi bien que vous.” La question argent entrainait pour beaucoup dans ce raisonnement.”

“Le fils part; son entourage ne comprend pas

la nécessité de la cure de repos, fait sentir au jeune homme qu'il est peut-être paresseux, et qu'il pourrait faire sa part de travail à la ferme. Difficile à un profane de croire malade un être qui offre toutes les apparences de se porter comme un charme... Puis, la jalousie chez nos gens, l'envie... ?

“J'avais pourtant cité au père le cas de ce type gros et rougeaud mourant en cinq minutes d'une hémorragie foudroyante après un effort trop violent... pour lui. Mes avertissements furent vains. Bref, devant l'incompréhension de sa famille, le jeune homme courageux, téméraire aussi, se remet au travail, ... et meurt en trois mois... !

“Voilà les dangers de la cure à domicile. Combien de cas semblables ai je vus depuis vingt ans ? Des patients retournant dans leurs foyers et qui auraient dû prolonger leur cure de quelques mois... Risques d'une vie humaine pour quelques dollars... .

“Oh ! je sais, la pénurie d'argent est parfois très réelle, mais souvent aussi cette question est exagérée quand elle n'est pas dominée par l'avarice... .

“Le traitement sanatorial s'impose donc dans la plupart des cas, et le patient ne doit retourner dans son foyer, son état étant satisfaisant, que

lorsqu'il peut prolonger sans danger, à domicile, une cure adaptée à ses besoins. La discipline imposée au San lui sera toujours d'un grand secours. Consultez les spécialistes et vous verrez qu'ils corroboreront mes dires.

“Reste la question: Que vais-je faire maintenant que je suis guéri?”

“Le facteur économique entre pour beaucoup dans la réponse qui s'impose. Il est de toute évidence que nombre de patients cliniquement guéris ne pourront jamais se remettre à leurs activités *ante-tuberculose*.

“Pour ceux là, il faudrait faire ce que l'on a fait pour les grands blessés et les aveugles de guerre: *entreprendre leur rééducation*. Un jour, nous aurons, je l'espère, des maisons de réadaptation où le patient sorti du sanatorium sera stagiaire.

“Guérir la maladie est très bien; rendre le rescapé utile à lui même et à la société est encore mieux.

“Les nécessités économiques du moment ne se prêtent guère à la solution de ce problème: trop de misères, de chômage et de pauvreté de toutes parts. Cependant, je me demande si, pour apporter un remède à la dépression, dans les projets de reconstruction dont on parle tant pour donner du travail aux chômeurs, on ne pourrait

adjoindre aux sanatoria actuels des centres de réadaptation où nos patients guéris, pourraient se préparer à gagner leur vie dans la dignité d'un labeur compatible avec leur nouvel état physique. La question mérite d'être considérée sérieusement.

“Puisque nous posons des problèmes, je m'éloigne un peu du sujet en vous parlant de la création d'un préventorium pour enfants de 10 à 18 ans. Laval de Québec fait un travail admirable pour les cas graves chez les jeunes enfants; mais les autres? Souvent trois mois de cure préventive sauveraient une vie ou préviendraient trois ans de cure plus tard.

“Le système Grancher, déjà en fonctionnement chez nous, grâce à l'intelligence de notre service sanitaire, donne d'excellents résultats; mais ce système ne fait qu'éloigner les enfants *sains* de foyers contagieux. Et les enfants malades, ou menacés? . . .

“Nous pourrions les grouper dans un centre particulier pour enrayer à son début un mal qui, propagé, devient terriblement onéreux du seul point de vue économique sans mentionner les autres.

“Nous pouvons parfois recevoir quelques uns de ces enfants dans nos établissements actuels, mais il est dangereux pour l'enfance, tant au

moral qu'au physique, de l'associer aux adultes. De plus, les enfants requièrent un traitement et un régime spéciaux que nous ne pouvons leur donner...

“Revenons à votre cas : Vous pouvez facilement reprendre votre vie antérieure ; je suis certain qu'avec de la prudence, vous pourrez faire approximativement ce que vous faisiez avant votre maladie.

“Vous vous inquiétez de l'avenir, mais ne vous tracassez pas trop. Dieu est bon, votre femme et vos enfants adouciront pour vous les heures pénibles ; vous avez de bons amis, de puissants protecteurs qui sauront vous aider au besoin ; nous sommes tous solidaires les uns des autres et je suis convaincu que vous referez votre vie sans difficultés. Surtout, ne vous laissez pas aller au découragement ! Sans doute traverserez-vous des jours sombres ; vous n'êtes pas exempt des ehos à venir, et les heurts de la vie ne s'arrêteront pas parce que vous avez été malade ; toutefois, votre maladie vous démontrera que l'épreuve se surmonte.

“Qui sait ce que l'avenir vous réserve ? Cette “brisure” vous aura peut-être fait découvrir votre vraie voie. Le malheur peut venir, mais pourquoi ne prévoir que malheurs, et ne pas penser aussi au bonheur possible, aux joies futures.

Après tout, il n'y a pas que malheurs dans une vie ! Vous aurez certainement des compensations qui rétabliront l'équilibre rompu pendant deux ans. Et même ces deux années ne vous ont pas apporté que des déboires... Songez donc à tout ce que l'avenir peut vous réserver de beau et de bon, entouré comme vous l'êtes d'amours, d'affections et de sympathies profondes, sincères, et chez vous, et chez vos amis.

“Je n'ai aucune inquiétude pour vous ; je vous vois très bien dans un cadre neuf, dans une atmosphère répondant à toutes vos aspirations ; là vous pourrez donner cours à votre imagination, vos goûts et votre développement. Quelle joie vous éprouverez alors, et combien vous paraîtront puérides vos angoisses passées.

“Vous avez trouvé dans la musique un dérivatif à la monotonie des jours de cure. Mais mon cher ami, la musique existe toujours. Vous n'avez rien perdu de votre culture et de votre goût parce que vous avez été malade. J'oserais dire plutôt que votre maladie les aura enrichis, fortifiés, et que tout ce que vous pouviez accomplir dans le passé, vous l'accomplirez en mieux, intensifié par la souffrance et par l'épreuve.

“Ce que la déperdition des forces, la maladie et l'avancement de l'âge vous empêcheront de faire, sera compensé par des joies encore insoup-

onnées, apportant plus de lumière dans votre vie.

“C’est un tort de penser qu’en vieillissant, la vie devient amère et grise; ce n’est pas vrai : l’homme ne commence à vivre pleinement qu’à quarante ans.

“Jeune, on est un peu fou; souvent nos affections sont trompées par cette folle ardeur de la jeunesse qui nous pousse au vent du caprice et de la fantaisie; même nos amours de jeunesse ne sont souvent qu’impulsions sensuelles. Tandis que dans l’âge mûr, nos affections sont plus raisonnées, réfléchies, et la douceur de l’amour cimentée par l’amitié nous donne alors son plein enchantement. Là vraiment on aime pour l’être aimé et non pour soi. Ce n’est plus le désir de possession fouguese de la jeunesse qui nous lance à la recherche de sensations nouvelles et toujours déçues; non, c’est la satisfaction de sentir que l’on comprend son affection, que l’on connaît la beauté réelle que l’on peut analyser, et dans laquelle on peut se plonger sans craindre d’en souiller l’objet.

“C’est la joie pure de l’esprit et du cœur; car l’esprit peut aimer encore plus que le cœur. Si jamais vous éprouvez cet amour de l’intelligence, de l’esprit et du cœur dominant les sens, vous verrez combien grandes et belles seront les joies

que vous goûterez. Vous comprendrez alors que les obstacles, les épreuves, la séparation, la mort même, tout disparaît, baigné dans l’atmosphère irisée de la joie pure se prolongeant au delà du tombeau jusque dans l’éternel...

“Vous qui aimiez le voyage, vous vous désoliez d’être toujours ancré dans votre lit. Les beaux pays de rêve existent toujours, cher ami, et qui sait si bientôt votre vaisseau ne lèvera pas l’ancre...

“Je me souviens de mon premier voyage d’Europe que je croyais impossible et qui s’est réalisé tout d’un coup.

“Le bateau s’approchait du Havre à six heures d’un matin de décembre. En hâte, je suis monté sur le pont supérieur pour savourer la douceur infinie du ciel de France, et voir pour la première fois avec mes yeux sensibles cette terre si belle et qui nous est si chère... Je ne sais pourquoi, mais mes yeux se sont mouillés de larmes, et j’éprouvais une sensation impossible à décrire en voyant au loin ce phare illuminant la nuit et qui me semblait l’œil de ma mère s’ouvrant d’outre tombe pour regarder son enfant...

“Dans l’Express Havre-Paris, debout à la portière, je regardais ce jardin splendide de Normandie d’où jaillirent nos ancêtres et je me

sentais "chez nous"; voyant ces belles métairies solidement assises entre leurs murs de brique, je me figurais nos pères, rois et maîtres de leurs petits domaines, et j'ai compris alors pourquoi le Français aime tant son pays. J'ai compris aussi la convoitise de l'envahisseur : La France, cher ami, est une belle femme; elle est désirable, il faut la protéger. . .

"Et ce fut Paris. Ah! Paris! La Gare St Lazare, les grands boulevards, les petites rues qui viennent de droite et de gauche, toutes menues, et qui vous reposent tellement des grands damiens des villes américaines. Les Tuileries, la Concorde, les Champs Elysées, le Cours la Reine, les Quais, les ponts de la Seine, le boulevard St-Michel où vous prendrez un jour l'apéro avec la gente étudiante à la terrasse des cafés; la Sorbonne, le Luxembourg, les Grands Musées, l'Opéra, le Châtelet, la Salle Pleyel, le Théâtre des Champs Elysées, le Conservatoire, la Salle Gaveau où vos oreilles de musicien se délecteront.

"Les belles églises, les grandes cathédrales, Notre-Dame, St Augustin, Montmartre, Saint Roch, la Trinité, la Madeleine où vous entendrez à nouveau dans leur propre cadre, les grands prédicateurs des carêmes français de Notre Dame de Montréal: Audouin, de Poncheville, Paravy, Samson, Dieux. . .

"Ensuite, la Côte d'Azur, Toulon, Cannes, Nice, Monaco, Monte Carle, Menton. Ah! quelles beautés. . .!

"Je vous vois très bien un de ces prochains jours, grimpant de Monte Carle à La Turbie par le sentier rocailleux des légions de César. Vous vous assoierez après cette ascension au Rigi d'Hiver, vous dégusterez un bon vieux cognac et vous vous direz: "Ce ne doit pas être chaud l'hiver, à 1,800 pieds d'altitude;" et ce sera janvier, et vous serez le jouet de cette illusion bien légitime pour un Canadien, car janvier c'est la neige, la glace et 20° degrés sous zéro.

"Vous verrez à votre gauche Roquebrune, le Cap Martin, la Baie de Menton, Vintimille et l'Italie et vous comprendrez Louis Bertrand qui, je crois a dit: "Dieu créa le monde, mais il sculpta l'Italie" et j'ajoute: "En commençant par la Côte d'Azur."

"Devant vous la Méditerranée étendra mollement son bleu infini et ses vagues se viendront doucement briser sur le vieux roc de Monaco et du Cap Fleuri. Plus loin, à droite, ce sera Villefranche, le Cap Ferrat, Nice, Juan les Pins, Cannes, L'Estérel et les îles de Lérins. . . Je vous parie qu'avant longtemps vous irez goûter la paix incomparable, la sérénité parfaite de l'Ab-

baye de Lérins, l'île des Saints, solitude splendide dans un décor unique au monde.

“Puis vous verrez la Bretagne, en passant par la Touraine et l'Anjou : Tours, Angers, Saumur, la vallée de la Loire, Nantes, son grand port maritime et... ses prisons... Vous serez émerveillé de voir ces longues ondulations riches et belles et vous vous demanderez par quel miracle de ténacité nos ancêtres ont pu quitter ce sol si fertile, ce climat si doux, et s'implanter ici dans un climat rude et dur, sur un sol qu'il fallait disputer à l'Iroquois avec le fusil, à la forêt avec la hache...

“Vous irez à Quimperlé, petite capitale de l'Arcadie Bretonne, où vous vous croirez dans un monde à part et pour vous tout neuf, mais riche d'un passé de quinze siècles. Allez au cinéma un soir, placez vous au balcon, et regardez en bas : vous verrez un parterre de lys blancs formé des coiffes de Quimperlé, de Pont Aven, de Bannalec, de Lorient et de Quimper. Les Bretonnes portent toujours la coiffe, mon cher, et le costume national aussi.

“A Notre Dame de Kerbertrand, vous déjeunerez chez vos amies, les Ursulines, dont l'une est Canadienne et l'autre Française, mais Canadienne aussi par le coeur, puisque son frère, le regretté père Stanislas Loiseau, Jésuite, a lais-

sé ici sa marque indélébile et son souvenir impérissable. Ce sera mars, le soleil entrera à flots par les portes et les volets ouverts, et dehors, vous verrez un grand palmier s'agiter doucement dans la brise tiède...

“Des palmiers en Bretagne ? Vous ne le saviez pas ; je vous l'apprends.

“Et ce n'est pas un voyage... psychologique... que je vous propose, comme au début de votre maladie ; non, mon cher, mais une croisière probable, possible, réalisable. Voyez comme vous seriez peu intelligent d'envisager l'avenir avec crainte. Les heures d'azur et de soleil viendront, soyez-en sur.

“Tenez, pour finir, une petite histoire ; elle est triste un peu, mais elle est belle et vraie.

“J'eus dans mon service, en ces dernières années, un jeune homme très légèrement atteint. Une cure longue et sévère s'imposait pour obtenir une guérison parfaite... C'était lui aussi imaginaire, un impressionnable ; il crut pendant un temps que tout était fini. Il se voyait déjà mort ou impotent pour la vie, et prenait très mal les choses.

Fiancé, il se confia librement, trop librement même, à sa promise, en poussant son mal au noir. Sur les conseils des parents, la jeune fille accepta

l'offre généreuse de son ami la libérant de sa promesse.

“Logique peut-être, mais un peu dur; je ne dirai pas que ce fut un abandon, mais mon patient ne fut pas loin de le penser. Pendant des semaines nous eûmes toutes les peines du monde à le remonter, et nous craignions même une répercussion profonde sur son état pulmonaire.

“Peu à peu, les bons soins, les courants sympathiques, les distractions et . . . la jeunesse, opérèrent leur exorcisme. Même quand la jeune fille se maria peu de temps après, le patient subit le coup sans trop d'amertume. Il philosofa, se dit que son amie n'avait pas tort, qu'après tout un Tibi, même guéri, est plus ou moins hypothéqué et n'est pas un parti très avantageux.

“C'est à voir! celui-ci ne serait probablement jamais contagieux; doué de toutes les qualités morales et intellectuelles qui sont l'essence même d'un parti, il offrait, quant au matériel, de réels avantages, et une jolie situation.

“Avec un peu de patience l'ex fiancée aurait pu contracter avec lui une alliance très enviée. Je crois même que maintenant celui qu'elle a marié ne répond pas à toutes ses espérances. . .

“Mon patient se remit vite et quitta bientôt le San après deux ans de séjour.

“Deux ans plus tard je le revis et quelle trans-

formation! Il avait dans les yeux cette flamme de bonheur que possède l'homme heureux: des yeux remplis de paillettes d'or. Sa tête fière regardait la vie en face, de cette vision de celui qui est sur de lui-même et confiant dans la force qui le soutient.

“C'était un plaisir de l'entendre me raconter son bonheur. Cette peur, ce chagrin, ce désespoir du passé, tout avait été emporté par ce grand souffle d'amour qui l'enveloppait.

“Ah! docteur, me dit il, avec quelle ardeur je gravirais encore la montagne aride de la souffrance et du sacrifice pour avoir la certitude de voir se dresser au sommet cette femme qui m'a relevé au moment même, où désemparé, j'allais m'enliser dans les fondrières de l'indifférence.

“Je me prends parfois à détester ma vie d'autrefois, parce que dans le passé, je me suis gaspillé, et j'ai perdu ce que je me devais de garder pour elle seule.

“Ah! combien nous sommes stupides, les jeunes hommes, d'éparpiller notre coeur et nos sentiments aux quatre vents des folies de jeunesse. Combien de regrets nous accumulons pour plus tard, quand apparaît enfin celle qui est véritablement nôtre et que nous n'avons plus à offrir que des mains souillées, et les restes d'un corps fatigué.

“Voyant cet être splendide et pur qui venait à moi dans toute l’ardeur et la candeur de sa jeunesse belle et vierge, je me suis senti bien pauvre et j’ai eu honte de ma misère. Moi, je n’avais rien de tel à donner, qu’une jeunesse flétrie, un passé rempli d’expériences douteuses, et un cœur ulcéré.

“Charitable elle me prit tel j’étais; elle avait toutes les compréhensions, un grand besoin d’affection sincère, d’amour profond. Cultivée, c’est un esprit rayonnant et réfléchi, très subtil, et d’une activité cérébrale des plus intenses.

“C’est une imagination vibrante et fertile, asservie par un raisonnement clair et logique, qui n’étouffe pas un cœur ne rêvant qu’à se donner, à aimer intensément, farouchement, sauvagement. Généreuse sans limites, elle est d’un dévouement sans bornes.

“Croyez vous que ma lésion et mon stage au San l’ont effrayée? Jamais! Elle est d’un courage, d’une abnégation et d’une inlassable patience dans l’épreuve. Je crois que ma maladie, au contraire, l’attire plus vers moi et que ce besoin de dévouement maternel, inné chez la femme, lui fait parfois désirer une rechute pour pouvoir me soigner. Elle regrette ne pas m’avoir connu au temps jadis; alors elle eut été près

de moi pour me fortifier dans les heures d’angoisse.

“Son sens de Justice est si grand que l’adversité lui suggère toujours l’Espérance, croyant dit-elle, que de tout mal un bien doit surgir...

“Je suis parfois jaloux de sa nature de femme; je voudrais pouvoir ressentir cet amour parfait qui arrive à la fusion totale des cœurs, des esprits, à l’entité absolue de deux êtres que seule sur la terre une mère peut éprouver pour l’enfant qu’elle porte en son sein et que l’amour paternel même ne peut pas entrevoir.

“C’est là peut-être la rançon imposée par Dieu à l’homme comme prix de sa force et qui lui fait envier la faiblesse physique de la femme, splendide dépositaire à la fois du don créateur et de l’objet créé.

“Devenu pour moi une foi et un symbole, son amour est planté au haut de mon horizon comme le drapeau sur la Citadelle...

“Et maintenant, je me demande si je n’ai pas gagné mon bonheur, si je ne l’ai pas mérité, si je ne l’ai pas “acheté” justement par ces années d’épreuve qui ont précédé les années de lumière...

“Nous nous marierons prochainement. Elle n’a que vingt-cinq ans et lors de nos fiançailles

elle me dit : " Il y a vingt cinq ans que je te cherche . . . "

" N'est ce pas cher ami que l'histoire est belle et que le jeune homme disait vrai : son bonheur, il l'a " acheté " par l'épreuve.

" Voyez donc comme vous auriez tort de voir la vie en noir. Soyez optimiste, mais soyez prudent. N'oubliez pas que la Tibi est la maladie la plus insidieuse au monde. Il vous faudra constamment être sur vos gardes, vivre d'un régime nouveau, adapté à vos nécessités et à vos circonstances nouvelles.

" Ayez quand même la fortitude de celui qui connaît son ennemi et sait par quels moyens le combattre.

" Vous vous heurterez à des difficultés; votre nouvelle manière de vivre fera de vous un être un peu à part, un solitaire; les solitaires sont généralement des incompris, et cette incompréhension de vos amis et de vos connaissances vous sera parfois pénible.

" Passez outre avec sérénité. Vous luttez contre un adversaire patient, souvenez vous du mot de Jacques Maritain : " La victoire en définitive, restera à celui qui aura été le plus patient. "

" Quand les années auront passé sur tout cela, quand la perspective du recul vous permettra de jeter un regard plus juste sur les années

d'épreuve et de misère, vous verrez qu'elles auront été pour vous des années salutaires; elles vous auront valu des joies inestimables, des compensations douces et pures, des amitiés et des sympathies inespérées. Votre vie aura pris une orientation nouvelle que vous préférerez sans doute à l'ancienne, l'avenir sera lumineux, et vous pourrez chanter avec France Lambert :

" Je crois que la douleur est de source divine,
 " Autour de son miroir les élus ont erré;
 " Qu'importent les frimas et qu'importe l'épine
 " Si la rose fleurit sur l'arbre torturé . . . "

F I N

Sanatorium du Lac Edouard, avril, 1930.

Québec, avril, 1935.

Table des matières

	PAGE
<i>Avant Propos</i>	7
<i>Le coup de massue</i>	13
<i>Dans le sac</i>	25
<i>La lutte</i>	35
<i>Courage</i>	49
<i>Musique</i>	55
<i>Impressions de portique</i>	69
<i>Joies et deuils</i>	83
<i>Grisaille et chansons</i>	95
<i>Elections</i>	111
<i>Le Ski</i>	129
<i>Carnaval</i>	145
<i>Le procès d'Ursus Pompon</i>	165
<i>Le pionnier</i>	197
<i>Pique-niques</i>	213
<i>Victoire</i>	242

ACHEVE D'IMPRIMER
LE QUINZIEME JOUR DE MAI
MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ
AUX EDITIONS L' "ECLAIREUR"
DE BEAUCEVILLE,
PROVINCE DE QUEBEC.

84578

